This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

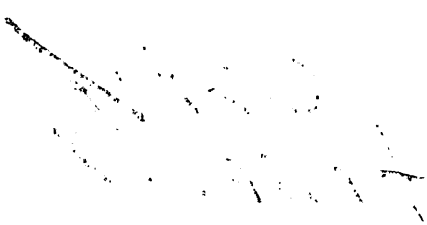
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581070 9



~~993 C~~
NKO

Frontispice du Tome VII.

J. Fouet. C.N. Cochin f.

Cithere aßiegée.

THEATRE
DE M. FAVART,
OU RECUEIL

Des Comédies, Parodies & Opera-Comiques qu'il a donnés juſqu'à ce jour,

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Piece.

THÉATRE DE LA FOIRE.

TOME SEPTIÉME.

NEW-YORK

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXIII.

TABLE

Des PIECES *contenues dans ce ſeptieme Volume du Théâtre de la Foire.*

LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR, *Opera-Comique, en un Acte.*

ACAJOU, *Opera-Comique, en trois Actes.*

LES AMOURS GRIVOIS, *Opera-Comique, en un Acte.*

L'AMOUR AU VILLAGE, *Opera-Comique, en un Acte & en Vaudevilles.*

THÉSÉE, *Parodie nouvelle de Théſée.*

LE BAL DE STRASBOURG, *Divertiſſement Allemand, Opera-Comique.*

CYTHERE ASSIÉGÉ, *Opera-Comique, en un Acte.*

LES JEUNES MARIÉS, *Opera-Comique, en un Acte.*

LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR;

OPERA-COMIQUE,

EN UN ACTE.

ACTEURS.

Madame BOMBINOTTE.

AGATHE.

COLETTE, Couſine d'Agathe.

COLIN, Berger.

LE PROCUREUR FISCAL.

LUCAS, } Payſans.
BLAISE, }

La Scène eſt dans un Village.

LA COQUETTE SANS LE SÇAVOIR.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *ſeule.*

AIR. *Mon Pere je viens devant vous*, ou Du *Confiteor.*

PENDANT mon ſéjour à Paris,
Où j'ai bien façonné mes charmes,
Nombre d'Amans m'étoient ſoumis.
Faut-il donc rendre ici les armes!
Agathe l'emporte ſur moi,
Et de Colin obtient la foi.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Troublons, troublons leur ſympathie;
Tâchons de les rendre inconſtans.
J'ai déja mis la jalouſie

Dans le cœur de ces deux Amans.
A la Ville, on a l'avantage
De s'enflâmer par ſon ſecours ;
Mais la jalouſie, au village,
Eloigne & détruit les Amours.

AIR. *Faut-il qu'une ſi foible plante.*

De cet eſpoir mon cœur ſe flatte :
Agathe vient, cachons nos feux.

SCENE II.

COLETTE, AGATHE.

COLETTE.

OU vas-tu donc, ma cher Agathe ?
Vas-tu trouver ton amoureux ?

AGATHE.

Je veux lui parler, ma Couſine :
Il eſt fâché, j'en ſuis chagrine.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Colin me plaît infiniment,
Je ne puis m'en défendre.

COLETTE.

Un Garçon, ſous le nom d'Amant,
Ne tend qu'à nous ſurprendre.

AGATHE.

Tu lui fais tort de le penſer,

COLETTE.

Ses regards le trahiſſent.
Le drôle voudroit commencer
Par où d'autres finiſſent.

AIR. *Je le crois bien.*

Pour un autre Colin ſoupire.

AGATHE.

Pour qui ?

COLETTE.

Suffit...

AGATHE.

Que veux-tu dire ?

COLETTE.

Je ne dis rien.

AGATHE.

Eſt-ce pour toi ?

COLETTE.

Cela peut-être.

AGATHE.

D'accord... mais...

COLETTE.

Colin eſt un traître ;
Je le ſçais bien.

AIR. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Mais ne crains rien, il a ma haîne ;
Va, va, je ſçais, pour renouer ta chaîne,
Un bon ſecret.

AGATHE.

En vérité !

Ah ! dis-le moi vîte, de grace.

COLETTE.

Il faut...

AGATHE.

J'admire ta bonté.

COLETTE.

Il faut...

AGATHE, *avec vivacité.*

Permets que je t'embraſſe.

COLETTE.

AIR, *Joconde nouveau.*

A Colin témoigne en ce jour
Beaucoup d'indifférence.
Je lui marquerai de l'amour.
Soyons d'intelligence.

AGATHE.

Bon ! bon ! tu veux railler, je croi.

COLETTE.

En diſant que je l'aime,
Je le détacherai de moi.
C'eſt un fin ſtratagême.

AGATHE.

AIR. *Je voudrois bien me marier.*

Mais, de grace, apprends-moi comment.

COLETTE.

On aime ce qui coûte.
D'un bien qu'on obtient aiſément,
Toujours on ſe dégoûte.
C'eſt ainſi que penſe un Amant.

AGATHE.

Ah ! tu dis vrai.

COLETTE.

Sans doute.

AIR. *Le tout par nature.*

Gros Guillot, Blaiſe & Lucas
Sont épris de tes appas ;
A leurs feux, d'un ton plus doux,
Que ta bouche réponde.
Colin en ſera jaloux.

AGATHE.

Fi ! c'eſt tromper le monde.

COLETTE.

AIR. *Ah ! vraiment, je m'y connois bien.*

Mais chut. Le perfide s'avance.
Tu vas apprendre comme il penſe ;
Tu peux l'écouter à l'écart.

(*Agathe ſe retire à un coin du Théâtre.*)

COLETTE, *à part.*

J'ai beſoin ici de mon art.

SCENE III.

COLIN, COLETTE.

COLIN, *en entrant avec un Ruban à la main.*

AIR. *Je ſuis la fleur des garçons du Village.*

(*A part.*)

BON jour, ma chere. Oh ! j'ai cru voir Agathe.

COLETTE.

Votre chere ! ah qu'il eſt galant !
De jolis mots toujours Colin me flatte.
Que me voulez-vous, mon enfant ?

COLIN, *à part.*

AIR. *Je vous la gringole.*

Colette va m'obſéder ;
Son aſpect me chagrine :
Cependant, loin de la bouder,
Faiſons-lui bonne mine.
Elle peut me racommoder,
Avec ſa couſine.

COLETTE.

AIR. *Je ne veux pour tout bien que ma Vielle.*

Voilà le plus beau des Rubans :
Vous me le deſtinez, je gage.

COLIN.

Ne gagez pas. (*A part.*) Nenni.

COLETTE.

J'entends.
C'eſt gager avec avantage.
Que Colin eſt poli !
Je veux qu'il mette
A ma Gorgerette
Un Ruban ſi joli.

COLIN, *d'un ton embarraſſé.*

AIR. *Je reviendrai demain au ſoir.*

Oh ! c'eſt trop peu pour vous l'offrir.

COLETTE.

Il me fera plaiſir. (*bis.*)
C'eſt me l'offrir trop galamment.
(*Elle lui arrache le Ruban.*)
J'accepte le préſent. (*bis.*)

COLIN, *à part.*

AIR. *Ma mie Babichon.*

Je ſuis un Nigaud ;
Jarni, peu s'en faut
Que mon dépit n'éclate.
Mais ne diſons mot ;
J'en aurai tantôt
Un plus beau pour Agathe.

COLETTE.

AIR. *Tout vous adore, Venus & Flore.*

Un tel préſent mérite du retour.

COLIN.

Ah ! vous pourriez me ſervir en ce jour.

COLETTE.

Oui je devine,
A votre mine,
Que vous avez à me parler d'amour.

COLIN.

AIR. *Tout me dit qu'il eſt inconſtant Le beau Berger que j'aime tant.*

Je voudrois bien que ma maitreſſe
N'eût point pour moi de cruauté.

COLETTE.

Pouvez-vous être rebuté ?
Non ; pour vous le cœur s'intéreſſe.

COLIN.

J'eſpere que votre bonté
Prendra pitié de ma tendreſſe.

COLETTE.

Cher Colin, ſoyez amoureux ;
C'en eſt aſſez pour être heureux.

COLIN.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Vous me ſerez donc favorable.

COLETTE.

Si votre amour eſt véritable,
Soyez certain d'un heureux ſort.

COLIN.

Cette aſſurance me conſole.
Je vais vous embraſſer bien fort,
Pour une ſi douce parole.

(*Colin prend un baiſer, qu'elle reçoit de bonne grace.*)

COLETTE.

AIR. *Refrain*, ou *Vous m'entendez bien.*

En agit-on comme cela ?
Ah ! fripon, que faites-vous là ?

COLIN.

AIR. *Petits Moutons, gardez la plaine.*

A votre Couſine il faut dire...

COLETTE.

Oui, fiez-vous à moi, Colin ;
De votre amour je vais l'inſtruire.

(*Elle emmene Agathe qui s'avançoit ſur le Théâtre.*)

SCENE IV.

COLIN, *ſeul, continuant l'air.*

VOILA mon affaire en bon train.

AIR. *Tout cela m'eſt indifférent.*

Allons, d'un ruban gris-de-lin,
Qui ſignifie amour ſans fin,
Et d'un autre couleur de roſe,
Faire à ma belle un lacs d'amour.
Puiſſe-t-il, malgré toute choſe,
Rejoindre nos cœurs en ce jour !

SCENE V.

COLETTE, AGATHE.

COLETTE.

AIR. *Ah, ah, ah! Venez-y toutes.*

VOILA comme une Fille
Eſt dupe d'un Garçon!
Le fripon!
Et, de fil en aiguille,
Nous gobons l'hameçon.
Colin change d'amourette;
Tu vois qu'il me conte fleurette:
Il te fait faux-bond. (*bis.*)

AIR. *Il a la fine montre au gouſſet.*

Il devroit être abandonné:
Vois le Ruban qu'il m'a donné,
Ce traître, ce volage!
De ſon amour c'eſt un gage.

AGATHE.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

Il t'a même pris un baiſer;
Tu devois bien le refuſer.

COLETTE.

Eſt-ç'que ça ſe refuſe?
Va, ſans conſéquence, à Paris,

Les baiſers ſont donnés, ou pris :
C'eſt une excuſe.

AGATHE.

AIR. *A l'envers.*

J'ai du dépit contre toi.

COLETTE.

Eh ! pourquoi ?
J'agis pour te ſatisfaire.

AGATHE.

Je le croi ;
Mais auſſi pourquoi lui plaire
Plus que moi ?

COLETTE.

AIR. *La Bergere de nos hameaux.*

Ton amant ne me tente point ;
Je cherche à te rendre ſervice.
Nous ſommes d'accord ſur ce point.

AGATHE.

Pour toi, j'ai vû, quoique novice,
Qu'il n'a point du tout
Marqué de dégoût.

COLETTE.

Cela viendra : patience ;
Rends Colin jaloux.
Lucas vient à nous,
Donne-lui quelqu'eſpérance.

SCENE VI.

AGATHE, COLETTE, LUCAS *au fond du Théâtre.*

AGATHE.

AIR *Non, je n'irai plus seulette aux bois.*

C'Est le tromper. Que dire ? hélas !

COLETTE.

Je te conseillerai tout bas.

AGATHE.

J'y consens.

COLETTE.

Appelle Lucas.

AGATHE.

Lucas, Lucas !
Quoi ! vous ne nous voyez pas !

LUCAS.

Hé ! bien Lucas !
Que voulez-vous de Lucas ?
De languir pour vous Lucas
Est las.
AIR. *Hélas ! vous n'm'aimez pas.*
Je d'viens comme un parchemin ;
Je crois qu'alle m'enforcelle.

Je f'rois tourner un moulin
Des ſoupirs que j'fais pour elle.
C'en eſt trop à la parfin ;
Je dois fuir une cruelle.
Morgué, j'la plante là, je m'en vas.

AGATHE.

Lucas vous n' m'aimez pas.

COLETTE.

AIR. *Margot filoit tranquillement.*

C'eſt ſe laſſer trop aiſément ;
Un amant
Doit guetter un heureux moment :
La récompenſe de ſes ſoins
Vient ſouvent
A l'inſtant
Qu'il l'attend
Le moins.

LUCAS.

AIR. *Ah ! la vieille ! la peſte de vieille !*

D'oublier une tigreſſe,
Je m'étions promis cent fois.
L'amour détruit ma promeſſe,
Tout drès que j'vous apperçois :
Oui, ventrebille !
Ma fille,
Je grille
Toujours pour votre minois.

SCENE VI.

AGATHE, COLETTE, LUCAS *au fond du Théâtre.*

AGATHE.

AIR. *Non, je n'irai plus seulette aux bois.*

C'Est le tromper. Que dire ? hélas !

COLETTE.

Je te conseillerai tout bas.

AGATHE.

J'y consens.

COLETTE.

Appelle Lucas.

AGATHE.

Lucas, Lucas !
Quoi ! vous ne nous voyez pas !

LUCAS.

Hé ! bien Lucas !
Que voulez-vous de Lucas ?
De languir pour vous Lucas
Est las.

AIR. *Hélas ! vous n'm'aimez pas.*

Je d'viens comme un parchemin ;
Je crois qu'alle m'ensorcelle.

Je f'rois tourner un moulin
Des ſoupirs que j'fais pour elle.
C'en eſt trop à la parfin ;
Je dois fuir une cruelle.
Morgué, j'la plante là, je m'en vas.

AGATHE.

Lucas vous n' m'aimez pas.

COLETTE.

AIR. *Margot filoit tranquillement.*

C'eſt ſe laſſer trop aiſément ;
Un amant
Doit guetter un heureux moment :
La récompenſe de ſes ſoins
Vient ſouvent
A l'inſtant
Qu'il l'attend
Le moins.

LUCAS.

AIR. *Ah ! la vieille ! la peſte de vieille !*

D'oublier une tigreſſe,
Je m'étions promis cent fois.
L'amour détruit ma promeſſe,
Tout drès que j'vous apperçois :
Oui, ventrebille !
Ma fille,
Je grille
Toujours pour votre minois.

SCENE VI.

AGATHE, COLETTE, LUCAS *au fond du Théâtre.*

AGATHE.

AIR *Non, je n'irai plus seulette aux bois.*

C'Est le tromper. Que dire ? hélas !

COLETTE.

Je te conseillerai tout bas.

AGATHE.

J'y consens.

COLETTE.

Appelle Lucas.

AGATHE.

Lucas, Lucas !
Quoi ! vous ne nous voyez pas !

LUCAS.

Hé ! bien Lucas !
Que voulez-vous de Lucas ?
De langueur pour vous Lucas
Est las.

AIR. *Hélas ! vous n'm'aimez pas.*

Je d'viens comme un parchemin ;
Je crois qu'alle m'ensorcelle.

Je f'rois tourner un moulin
Des ſoupirs que j'fais pour elle.
C'en eſt trop à la parfin;
Je dois fuir une cruelle.
Morgué, j'la plante là, je m'en vas.

AGATHE.

Lucas vous n' m'aimez pas.

COLETTE.

AIR. *Margot filoit tranquillement.*

C'eſt ſe laſſer trop aiſément;
Un amant
Doit guetter un heureux moment:
La récompenſe de ſes ſoins
Vient ſouvent
A l'inſtant
Qu'il l'attend
Le moins.

LUCAS.

AIR. *Ah! la vieille! la peſte de vieille!*

D'oublier une tigreſſe,
Je m'étions promis cent fois.
L'amour détruit ma promeſſe,
Tout drès que j'vous apperçois:
Oui, ventrebille!
Ma fille,
Je grille
Toujours pour votre minois.

AIR. *Ces filles ſont ſi ſottes, lon la.*

D'vant vot' couſeine j'en fais l'aveu :
Je ſens là-d'dans pour vous un feu....
Un feu que rien n'appaiſe.

AGATHE, *bas à Colette.*

Que répond-on en pareil cas ?

COLETTE, *bas à Agathe.*

Dis-lui : j'en ſuis bien-aiſe, Lucas.

AGATHE.

Lucas, j'en ſuis bien-aiſe.

LUCAS.

AIR. *Ce qui n'eſt qu'enflûre.*

Aimez qui vous aime bian :
C'eſt-là l'bon ſyſtême.
Sans quoi, ça n'm'avance de rian.

COLETTE, *bas à Agathe.*

Dis-lui : je vous aime.

AGATHE.

Lucas, je vous aime.

LUCAS.

AIR. *Simone, ma Simone.*

Agathe, eſt-ce tout de bon ?

AGATHE.

Lucas, pourquoi non ?

LUCAS.

Dans mon cœur, à ç'taveu-là,
Le fripon d'Amour trote ;
Je ſens que ça, ça, ça, ça, ça,
Que ça me ravigote.

AIR.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

Mais, t'nez, j'craignons queuqu'anicroche :
Et, s'il faut vous ouvrir mon cœur,
C'eſt qu'je n'ſis point du tout d'himeur
D'acheter chat en poche.

AIR. *Ah ! je ne m'en ſoucie guère.*

N'en faites point myſtère :
Colin cherche à vous plaire ;
Vous l'aimez ?

AGATHE, *naïvement.*

Oui, Lucas.

(*Colette lui fait appercevoir ſa naïveté déplacée.*)

Non, je n' m'en ſouci' guère.

COLETTE.

Elle n'en fait plus de cas.

AGATHE.

Non, je n' m'en ſouci' pas.

LUCAS.

AIR. *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Prouvez-moi donc
Que ç' n'eſt point badinage ;
Prouvez-moi donc
Votre amour ſans façon.
Un doux baiſer
Peut en être le gage.

AGATHE.

Un doux baiſer !
Je dois le refuſer.

LUCAS.

AIR. *Il n'y a pas d' mal à ça.*

Laiſſez-le moi prendre
Sur ce p'tit bec-là ;
Pourquoi s'en défendre ?

AGATHE.

Un baiſer ! oui-dà.

COLETTE.

N'y a pas d' mal à ça.

LUCAS, *prenant le baiſer.*

N'y a pas d' mal à ça.

COLETTE.

AIR. *Vantez-vous-en.*

Tout beau ! ſoyez moins téméraire ;
Si ma Couſine vous eſt chere,
A ſa mere allez, de ce pas,
La demander.

LUCAS.

Morgué, j'y vas.
Y conſent-elle ?

COLETTE.

Eh ! oui, Lucas.

AGATHE, *à Colette.*

Que dis-tu là ?

COLETTE, *à Agathe.*

Laiſſe-le faire.

LUCAS.

Vous épouf'rais un bon vivant;
Vantez-vous-en.

AIR. *Des Pierrots.*

Vous m'varrez, du ſoir au matin,
Toujours en train
Pour cultiver vos charmes:
Vous m'varrez, du ſoir au matin,
Près de vous pir' qu'un vrai lutin.
Si jamais je mets bas les armes,
Ce minois-là,
Morguenne, y pourvoira,
Et chaque jour
Mon amour
Grandira.

AGATHE, *d'un ton railleur.*

Ah! ah! je voudrois bien voir ça.

SCENE VII.

AGATHE, COLETTE.

AGATHE.

AIR. *Par bonheur ou par malheur.*

SI Lucas va m'obtenir !

COLETTE.

Colin doit le prévenir,
Et par cette concurrence
Son feu pour toi renaîtra.

AGATHE.

Je me fie à ta prudence.

COLETTE, *à part.*

Mon projet réuſſira.

AIR. *Nous autres bons Villageois.*

Je vois venir à grands pas
Le Procureur Fiſcal & Blaiſe ;
Flatte-les comme Lucas,
Quoiqu'aucun des deux ne te plaiſe :
Donne à chacun un rendez-vous.
Pour rendre Colin plus jaloux ;
Je vais l'amener dans ce coin,
De tout je le rendrai témoin.

AIR. *Toujours va qui danſe.*

Tous deux dupes de leur deſſein,
Ils ſeconderont le nôtre :
A l'un, ſi tu ſerres la main,
Fais un clin d'œil à l'autre.

AGATHE.

J'exécuterai tout cela
Avec intelligence.

SCENE VIII.

LE PROCUREUR FISCAL, BLAISE, AGATHE.

BLAISE.

TA, la, la, la, la, la, la, la.
Toujours va qui danſe.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *La Confeſſion.*

Je viens devant vous
A deux genoux,
Je viens, ma chere,
Vous faire en ce jour
L'aveu du plus parfait amour.

BLAISE.

En parler, c'eſt tout ce qu'il peut faire :

Je ſuis un compere
Qui ſuis toujours gai :
Je vous plairai ;
Oui, je l'eſpere.
Secondez mes vœux ;
Répondez, de grace, à mes feux.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

On dit par-tout dans le Village
Que vous renoncez à Colin.
Eſt-il vrai ?

AGATHE.

Le fait eſt certain ;
On doit oublier un volage.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Le Branle de Metz.*

Quel bonheur pour moi, ma chere !

BLAISE.

Morgué, j'en ſuis réjoui.

AGATHE.

Colin n'aime qu'à demi,
Ce n'eſt point là mon affaire.

BLAISE.

Je ne fais rien à demi,
Prenez-moi pour votre ami.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Partez d'abord*, ou *la Beauté sauvage.*

D'une ardeur sincere
Je suis enflammé :
Comment faut-il faire
Pour se voir aimé ?
Dites-le moi,
Faites la loi,
Je veux bien m'y soumettre ;
Je vous promets
D'être à jamais
L'amant le plus ardent.

BLAISE.

Il m'a tout l'air d'être
Gascon ou Normand.

AGATHE.

AIR. *Vous qui voyez les Dames*, ou *Chantons Lætamini.*

Messieurs vous voulez rire.

LE PROCUREUR FISCAL.

Je parle tout de bon ;
Pour vous mon cœur soupire,
Prenez de lui leçon.

BLAISE.

Si l'âge rend sçavant,
Il peut assurément

BLAISE.

AIR. *Et mon petit cœur de quinze ans.*

On ne peut en épouſer deux.

LE PROCUREUR FISCAL.

On ne peut en épouſer deux.

BLAISE.

Sçachons qui votre cœur préfere.

AGATHE.

Que l'un & l'autre perſévere :
Je me donne au plus amoureux.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Attendez-moi ſous l'Orme.*

D'une douce eſpérance
Vous flattez donc mes vœux ?

BLAISE.

J'aurons la parfarance
Sur ce vieux radoteux ;
Baillez-moi donc courage,
Là, par quelques faveurs.

LE PROCUREUR FISCAL, *voulant prendre le Bouquet d'Agathe.*

De votre main pour gage
Que j'obtienne ces fleurs.

BLAISE.

AIR. *Dormir eſt un temps perdu.*

C'eſt pour Blaiſe le Bouquet.

LE PROCUREUR FISCAL.

C'eſt fort bien l'entendre !

COLETTE, *à Colin.*

Vous devez bien être au fait.

COLIN, *à Colette.*

Oui, je viens de tout comprendre.

AGATHE.

Vous allez me chiffonner ;
J'aime mieux vous le donner,
Que de le laiſſer prendre.

AIR. *Sont les Garçons du Port au Bled.*

En faveur de votre amitié,
Prenez-en chacun la moitié.

COLIN, *à part.*

Voilà donc ma flamme trahie !

AGATHE.

Je ne fais point de jalouſie.

LE PROCUREUR FISCAL, *tirant Agathe à part.*

AIR. *Je le ſens bien.*

Apprenez-moi tout bas, ma chere,
Si je ne ſçais pas mieux vous plaire.

AGATHE.

Oui.... N'en dites rien.

BLAISE, *la tirant de ſon côté.*

Pour vous trouver bien en ménage,

Il faut un garçon de mon âge.

AGATHE.

Chut..., je le ſens bien.

BLAISE, *à part.*

AIR. *Et dru, dru, dru.*

Hélas! pour moi queu doux plaiſir!

LE PROCUREUR FISCAL, *à part.*

Je ne me ſens pas d'aiſe.

AGATHE, *bas à Blaiſe.*

Pour nous parler plus à loiſir,
Revenez tantôt Blaiſe.

(*Bas au Procureur Fiſcal.*)

Tantôt chez nous,
De grace, rendez-vous.

LE PROCUREUR FISCAL.

Oui-dà, chaud comme braiſe.

AGATHE.

AIR. *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

Pour l'un des deux ſi je ſuis plus épriſe,
Je dois encor brûler d'un feu diſcret:
L'heureux amant que mon cœur favoriſe
Ne doit-il pas deviner mon ſecret?

BLAISE ET LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Mon Pere a fait bâtir maiſon.*

Par la jarni que je ſuis aiſe!
Donnez cette main; que je la baiſe.

AGATHE.

Modérez-vous donc.... la voilà.

(*Elle donne à chacun une main, l'une par-devant, & l'autre par-derriere.*)

COLIN, *à part.*

Que vois-je là?....

LE PROCUREUR FISCAL ET BLAISE.

Ah, ah, ah, ah.

ENSEMBLE.

Le Proc. Fiscal.	Blaise.
Adieu, Maître Blaise; l'on verra	Adieu, bon-homme; l'on verra
Qui de nous deux l'emportera.	Qui de nous deux l'emportera.

(*Ils sortent tous les deux en riant, & en se moquant l'un de l'autre.*)

SCENE X.

COLIN, COLETTE, AGATHE.

COLIN, *piqué.*

AIR. *Ton himeur eſt, Catheraine.*

JE renonce à la tendreſſe.

AGATHE.

Hé! qu'avez-vous donc, Colin?
Eſt-ce que votre Maitreſſe
Vous a donné du chagrin?

COLIN.

Je mépriſe, jarnonbille,
Un cœur qui coûte ſi peu.
Faut-il qu'une honnête Fille
Donne à tout venant beau jeu?

AGATHE, *à Colette.*

AIR. *Confiteor.*

Eſt-ce de toi qu'il veut parler?

COLETTE, *bas à Agathe.*

Vraiment oui, le ſecret opere.
Tu dois encor diſſimuler,
Tu parviens enfin à lui plaire.

Il faut ſans éclairciſſement
Confondre ce volage amant.

COLIN.

AIR. *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Ah! qu'une Fille a l'air trompeur!
Je viens de tout entendre.
Agathe partage ſon cœur!
Ciel, m'y devois-je attendre!
Agathe partage ſon cœur!

AGATHE.

Je n'ai pû m'en défendre.

AIR. *C'eſt fort bien fait, c'eſt encor mieux.*

On aime le tiers & le quart,
C'eſt à préſent l'uſage.

COLIN.

Vous avouez, ſans nul égard,
Votre penchant volage!

AGATHE.

Lorſque l'on peut n'aimer qu'un ſeul objet,
C'eſt fort bien fait. (*bis.*)
Lorſqu'au lieu d'un l'on en peut aimer deux,
C'eſt encor mieux. (*bis.*)

COLIN, *à Colette.*

AIR. *Voilà le monde*, ou *Allez en France.*

Mais je ne la reconnois plus.

COLETTE, *à Colin.*

Hélas! ni moi.

COLIN.

Je ſuis confus.

COLETTE, *à part.*

L'affaire eſt pour moi délicate.

(*Bas à Colin.*)

Pour la contraindre à du retour,
Faites le fier à votre tour.

(*Bas à Agathe.*)

Tiens ferme, Agathe.

AGATHE.

AIR. *En toute choſe, il eſt bon.*

Quand on n'a qu'un ſeul amant,
Que faire, s'il eſt volage ?
Il faut, crainte d'accident,
Qu'avec pluſieurs on s'engage.
En toute choſe, il eſt bon
D'uſer de précaution.

COLIN, *à part.*

AIR. *Un billet doux.*

Crainte de chommer d'amoureux,
Agathe les prend deux à deux !

AGATHE.

AIR. *C'eſt fort bien fait à moi.*

Reſter toujours fidelle,
C'eſt pour mourir d'ennui.
Colin change de Belle,

C'eſt

C'eſt fort bien fait à lui.
Dois-je trouver étrange
Qu'il dégage ſa foi ?
Non, je lui rends le change ;
C'eſt fort bien fait à moi.

COLIN, *d'un air étonné à Colette.*

AIR. *Réveillez-vous, belle endormie.*

Qu'eſt-ce donc qu'elle s'imagine ?

COLETTE, *à Colin.*

C'eſt prétexte pour vous quitter.

(*Bas à Agathe.*)

Point d'éclairciſſement, Couſine.

COLIN.

Je ne puis plus y réſiſter.

AIR. *L'autre jour deſſous un Ormeau.*

Pouvez-vous vous plaindre de moi ?
Parlez, cruelle.
Vous avez trahi votre foi :
Cœur infidele.
Malgré votre changement,
Ma flamme, en ce moment,
Pour vous ſe renouvelle.

(*Agathe ſourit.*)

Elle rit de ma douleur.
Ah ! quel eſt mon malheur !

AGATHE, *bas à Colette.*

AIR. *Tu n'as pas le pouvoir.*

Ah ! ma Couſine, ton ſecret
Produit un bon effet ;
Et mon cœur va prendre l'eſſor.

(*Colette bas à Agathe.*)

Il n'eſt pas temps encor. (*bis.*)

COLIN, *tendrement.*

AIR. *Ah ! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Prenez-vous du plaiſir à me rendre jaloux ?
Voulez-vous perdre un cœur qui n'aime rien que vous ?
Songez qu'un tendre amant eſt un tréſor.

AGATHE.

Hé bien !
Peut-on trop en avoir, ſi c'eſt un ſi grand bien ?

COLETTE.

AIR. *Du haut en bas.*

Couſine, calme ſa triſteſſe.

(*Bas à Agathe.*)

N'en faites rien.

(*Haut.*)

Ce pauvre corps t'aime ſi bien !

Pour lui la pitié m'intéresse.
Réponds, réponds à sa tendresse.

(*Bas à Agathe.*)

N'en faites rien.

COLIN.

AIR. *L'Amour me fait mourir.*

Hélas! hélas! ma chere,
Rends-moi ton amitié:
De ma douleur amere,
N'as-tu donc pas pitié?
Si tu ne cesses ta rigueur,
Je vais percer mon cœur.

COLETTE, *à Colin.*

AIR. *Gardez vos moutons, lirette, liron.*

Je vais parler pour vous Colin.,

COLIN, *à Colette.*

Fléchissez donc l'ingrate.

COLETTE, *bas à Agathe.*

Tu vois si mon projet est vain.

AGATHE, *à Colette.*

Il est temps que j'éclate.

COLETTE, *bas à Agathe.*

Non; garde-t-en bien;

Ne lui réponds rien.

COLIN.

Ah ! la bonne avocate !

COLETTE, *bas à Agathe.*

AIR. *Cotillon couleur de roſe.*

Il ne faut rien précipiter ;
Son caprice peut lui reprendre :
Mais je ſçaurai bien l'arrêter,
Couſine, va chez toi m'attendre.
Je veux, avant de le quitter,
Qu'il ſoit conſtant, fidele & tendre.

COLIN, *à part.*

Elle ſourit : bon, c'eſt tant mieux.

(*A Agathe.*)

Je lis ma paix dans vos beaux yeux.

AGATHE, *d'un air affecté.*

AIR. *Je vous la gringole.*

Vous pouvez m'aimer, Colin ;
Rien ne vous en empêche.

COLIN.

Ma chere Agathe, à la fin,
Ne m'eſt donc plus revêche ?
Je veux, par des ſoins aſſidus...

AGATHE.

A rien je ne m'oppoſe.
Avoir un amant de plus,
C'eſt toujours quelque choſe.
(*Elle ſort en riant.*)

SCENE IX.

COLETTE, COLIN.

COLETTE.

AIR. *Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous mene.*

QUE je vous plains !

COLIN.

Quelle eſt ma ſurpriſe !
C'en eſt donc fait, rien ne l'attendrit.

COLETTE.

Vous l'aimez trop, elle vous mépriſe :
Je n'ai pû rien gagner ſur ſon eſprit.

AIR. *Pour héritage, je n'eus de mes parens.*

Cette infidelle
Excite mon courroux :
Trouvera-t-elle
Un plus parfait Epoux ?

COLIN.

Si comme vous
Penſoit cette parjure,
La félicité la plus pure
Eût été pour nous.

COLETTE.

AIR. *Sur le pont d'Avignon.*

Hélas! ſi comme moi penſoit votre Maitreſſe,
On vous aimeroit trop...Adieu; quelle foibleſſe!

COLIN.

AIR. *L'occaſion fait le Larron.*

Reſtez, reſtez, car le chagrin m'obſede.
De mon malheur, Colette, ayez pitié,
Apprenez-moi s'il n'eſt point de remede
Pour regagner ſon amitié.

COLETTE.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Je vous l'offrirois de bon cœur.
Comment vous ſatisfaire?
Agathe eſt trop... Votre douleur
Me contraint à me taire.

COLIN.

Pourquoi?

COLETTE.

Pour en dire du mal,

J'aime trop ma Couſine.
De plus....

COLIN.

De plus ?

COLETTE.

Son cœur bannal
Sçait plus d'une routine.

AIR. *Ah ! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Ce que je vous dirois vous paroîtroit ſuſpect.

COLIN.

Pourquoi donc ?

COLETTE.

On me voit rougir à votre aſpect.
Le monde eſt ſi méchant !...
On peut me reprocher,
De trop ſuivre un penchant
Que je ne puis cacher.

COLIN.

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Vous m'aimez !

COLETTE.

Je fais plus encore.
Colin, ne m'interrogez plus :

Un ſecret ennui me dévore ;
Je voudrois...., ô vœux ſuperflus !

AIR. *Muſette de Callirhoë.*

Quand j'entends
Votre Muſette,
Je répete
Ses tendres accens ;
Ma tendreſſe
Eſt ſans eſpoir ;
Et ſans ceſſe
Je cherche à vous voir.
Inquiette,
En cachette,
Je vous guette.
Et, ſi je rencontre enfin vos yeux,
Je ſens naître....
Je crois être
Dans les Cieux.

COLIN, *tendrement.*

AIR. *Le Savetier matineux.*

Ah ! Colette, vos diſcours
Ont un attrait qui me flatte ;
Ils rappellent les beaux jours
Où j'étois aimé d'Agathe. (*bis.*)

AIR. *Cela m'eſt bien dur.*

Entre mes bras, ſous un feuillage,

L'Été, je la voyois dormir ;
Sur ſa gorge & ſur ſon viſage
Mon chapeau pouſſoit le Zéphir.
Pour moi, diſois-je, Amour l'a fait ſi belle !
Quand je me rappelle
La douceur
D'un bonheur
Si pur,
Cela m'eſt bien dur.

COLETTE.

AIR. *Quitte ta Houlette :* ou *Ah ! ah ! ma Couſine, je ſuis peu fine.*

Cela vous chagrine,
Laiſſons-là ma couſine ;
Cela vous chagrine.

COLIN.

Non : je veux tout ſçavoir.

COLETTE.

Je ſuis diſcrette ;
Mais la poulette,
D'un tête à tête
Flatte ce ſoir,
De deux amans le tendre eſpoir.

COLIN.

AIR. *Mon petit doigt me l'a dit.*

Qu'ai-je appris ? ah ! l'infidelle !

Les reçoit-elle chez elle ?

COLETTE.

Oui... Non... Colin, je n'ai rien dit.

COLIN, *avec tranſport.*

Si vous prouvez ce myſtere,
Dès ce jour je veux, ma chere,
Vous épouſer par dépit.

COLETTE.

AIR. *Les routes du monde.*

Par dépit !

COLIN.

Ah ! pardonnez-moi
Le trouble affreux où je me voi.
Non, non, ce ſera par tendreſſe ;
Vous avez le don de charmer.
Oui... Mais j'ai fait une promeſſe
De ne point ceſſer de l'aimer.

COLETTE.

AIR. *Fille qui voyage en France.*

La foi qu'en amour on jure
N'a de force qu'un moment.
Fait-on mal d'être parjure,
Quand on promet follement ?
Une infidelle

Doit dégager du ſermant
Qu'on fait pour elle.

AIR. *De néceſſité néceſſitante.*

Deux amans chez elle ont ſçu ſe rendre ;
Colin, vous pouvez les y ſurprendre :
Mais ſur-tout point d'éclat, je vous prie.

COLIN, *lui donnant la main.*

Je ſuis à vous pour toute ma vie.

SCENE XII.

Madame BOMBINOTTE, LUCAS, COLIN, COLETTE.

Madame BOMBINOTTE.

AIR. *Refrain.*

VOus quittez donc ma fille ?
Que de bi, que de Bariolets !

COLIN.

Pour ça votre famille
Ne manquera jamais.

AIR. *Ton humeur eſt, Catherine.*

Je n'y penſe plus.

Madame BOMBINOTTE.

Tredame !
Hé bien ! Colin, en ce cas,
Un autre l'aura pour femme,
Et je la donne à Lucas.

LUCAS.

Oui, j'avons ſon cœur pour gage.

COLIN.

Encor Lucas ! eſt-ce un jeu ?
Donnez-lui tout le Village ;
C'eſt pour elle encor trop peu.

AIR. *T'as le pied dans le margouilli.*

Gros Guillot & Blaiſe auſſi
Sont chez vous avec votre fille.

Madame BOMBINOTTE.

Bon ! quel conte !

COLIN.

C'eſt ainſi.

Madame BOMBINOTTE.

Agathe, Agathe, venez ici.

SCENE XIII.

Madame BOMBINOTTE, LUCAS, COLIN, COLETTE, AGATHE, LE PROCUREUR FISCAL & BLAISE.

LE PROCUREUR FISCAL ET BLAISE, *en ſuivant Agathe.*

AIR. *Refrain.*

ALLONS voir, allons voir, allons voir,
Qui de nous la doit avoir.

Madame BOMBINOTTE.

AIR. *Le Pâté qu'on apporte : ou les Echos féminins.*

Venez, petite ſotte,
Vous changerez de note.

LE PROCUREUR FISCAL.

Madame Bombinotte,
Je ſuis ſon prétendu.

BLAISE.

Oh ! j'aurai la victoire.

LUCAS.

Voire !

LE PROCUREUR FISCAL.

Je ſuis beaucoup plus riche.

BLAISE.

Ouiche !
Morgué, ſon revenu,
Croyez-moi, ne vaut pas un fétu.

LUCAS.

AIR. *T'a-t'il tâté tes tettons ?*

Queu fantaiſie eſt la vôtre.
Bon ! bon ! vous radotez tous deux :
Vous voyais ſon amoureux,
Vous ne l'aurais, ni l'un, ni l'autre.
C'eſt moi qui ſuis l'prétendant
Vous n'en tât'rais que d'une dent.

AIR. *Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.*

Avant vous j'dois l'épouſer ;
J'ons pris pour arthe un baiſer.

BLAISE, *à Agathe.*

Vous m'aimez bian tendrement ;
Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.

LE PROCUREUR FISCAL.

Vous m'en avez dit autant.

COLIN.

Quel naturel obligeant !

AIR. *Des Trembleurs.*

Perfide & trompeuſe Agathé,
De ce bonheur qui les flatte
Vous me berciez donc, ingrate !

AGATHE, *timidement.*

Ah ! Colin !

COLETTE, *à Colin.*

Quel air fournois !

Madame BOMBINOTTE, *en colere.*

Jour de dieu ! crains ma coleré.
Amuſer de la maniere
Quatre Amans !

AGATHE.

Nenni, ma mere ;
Je n'en amuſois que trois.

Madame BOMBINOTTE.

AIR. *Ma raiſon s'en va bon train.*

Je ne ſçais plus où j'en ſuis.
Avoir tant de favoris !
Pour moi quels affronts !

AGATHE, *à Colette.*

Couſine, réponds.

COLETTE.

Suis-je votre interprète ?

Madame BOMBINOTTE.

Quelle Coquette eſt-ce donc ça ?

AGATHE.

Qu'eſt-ce qu'une Coquette ?

COLIN.

Lon la.

AGATHE.

Qu'eſt-ce qu'une Coquette ?

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

C'eſt un cœur pétri d'impoſtures,
Perfide par amuſement...

LUCAS.

Qui ſçait tromper adroitement,
Et tirer d'un ſac deux moutures.

BLAISE.

AIR. *C'eſt le tran, tran, tran, tran.*

Marquer à l'un de la tendreſſe,
A l'autre faire les yeux doux....

LE PROCUREUR FISCAL.

Et ménager avec adreſſe
A deux autres un rendez-vous....

LUCAS.

Leur parler à tous en cachette,
Et s'engager de but en blanc....

(*Tous les Trois.*)

C'eſt le tran, tran, tran, tran
D'une fine Coquette.

COLETTE.

COLETTE.

AIR. *Vaudeville de la Roſe.*

Venez, Colin; c'eſt trop attendre:
N'en avez-vous pas aſſez vû?

AGATHE, *avec ſurpriſe.*

Vous fuyez?

COLIN.

L'amour le plus tendre,
Chere Colette, vous eſt dû.
Agathe, adieu, je vous laiſſe
Gros Guillot, Blaiſe & Lucas.

AGATHE.

Quoi! Colin ne m'épouſe pas?
Ah! quel revers pour ma tendreſſe!

COLIN.

AIR. *L'amour n'eſt pas un oiſeau.*

Non, la choſe eſt réſolue.

COLETTE, *à Colin.*

Ce ſeroit être bien fou.

LUCAS.

Alle veut Colin itou:
Jarnonbille, queu goulue!

LE PROCUREUR FISCAL, *en ſe retirant.*

AIR. *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

C'en eſt fait; je prends mon parti.

BLAISE.

Adieu, je ſerions bian loti.

(*Il ſort.*)

LUCAS.

De ſon cœur je m'croyois nanti ;
Mais je n'tenais qu'une ombre.
Morgué ! m'vlà trop bian avarti,
Pour me mettre du nombre.

(*Il ſe retire.*)

SCENE XIV. ET DERNIERE.

AGATHE, Madame BOMBINOTTE, COLETTE, COLIN.

AGATHE.

AIR. *L'autre jour dans un Jardin.*

ARrêtez encor, Colin ;
Je connois mon imprudence.
Colette, c'eſt bien vilain
De tromper ma confiance.
Hé ! pourquoi me diſiez-vous
Que, s'il devenoit jaloux,
Je pourrois fixer ſon cœur ?
Vous cauſez tout mon malheur.

COLIN.

AIR. *Vaudeville des Amours Grivois : Amis, chantons à pleine voix.*

Ceci mérite réflexion.

AGATHE.

Non, je n'étois pas ingrate.

COLETTE, *en voulant emmener Colin.*

Allons, Colin, suivez-moi donc ;
Que votre amour éclate.

COLIN, *avec vivacité prend la main d'Agathe.*

Avec votre permission,
Je vais reprendre Agathe.

COLETTE, *piquée.*

AIR. *Vous le prenez sur un drôle de ton.*

Eh ! comment donc ! se moque-t-on de moi ?
Vous venez de m'engager votre foi.

COLIN, *en se moquant d'elle.*

AIR. Fille qui voyage en France.

La foi qu'en amour on jure,
N'a de force qu'un moment :
Fait-on mal d'être parjure,
Quand on promet follement ?
Une infidelle
Doit dégager du ferment
Qu'on fait pour elle.

Madame BOMBINOTTE.

AIR. *Non, je ne ferai pas, &c.*

Fuyez loin de ces lieux, vous n'êtes qu'une sotte.

COLETTE.

Doucement, s'il vous plaît, Madame Bombinotte.
Colin est un Benêt, je l'ai toujours bien dit;
Il ne mérite pas une femme d'esprit.

AIR. *Du Confiteor.*

Au sein d'un stupide repos
L'Amour s'endort dans cet asyle;
On perd son temps avec les sots.
Non, non, l'art d'une femme habile
Ne dupe que les grands esprits;
Cherchons un Epoux à Paris.

(*Elle sort.*)

COLIN.

AIR. *Je ne suis pas si Diable.*

C'est vous seule que j'aime.

AGATHE.

Je n'aime aussi que vous.

Madame BOMBINOTTE.

Dites toujours de même,
Soyez heureux Epoux.

COLIN.

Tout ça vient de Colette.

Madame BOMBINOTTE.

Voyez quel esprit noir!

AGATHE.

Hélas! j'étois Coquette,
Sans le sçavoir.

VAUDEVILLE. (1)

J'Obtiens ta main, ma chere Agathe,
Ah ! qu'un pareil bonheur me flatte !
Ce jour va combler mon eſpoir.
S'il faut que de l'hymen s'enſuive
Quelque échec qu'on ne peut prévoir,
Hélas ! du moins que ça m'arrive,
Sans le ſçavoir.

Je fus toujours ſimple & novice ;
Mais ſouvent dans le précipice,
On tombe ſans l'appercevoir ;
Si jamais je te fais injure,
Colin, ne va pas m'en vouloir.
Car ce ſera, je te le jure,
Sans le ſçavoir.

Une Madame, une Bergere,
Egalement cherchent à plaire,
Et s'occupent de cet eſpoir ;

(1) La Muſique de tous les airs contenus dans cette Pièce ſe trouve à la fin de la Chercheuſe d'Eſprit.

A Paris la moindre griſette,
En fait un art matin & ſoir :
Mais au Village on eſt Coquette
Sans le ſçavoir.

Sans nous parler de ſa tendreſſe,
Un amant nous fait politeſſe,
Et l'on s'accoutume à le voir :
Petit-à-petit, ſon langage
Sur notre cœur prend du pouvoir ;
Et c'eſt ainſi que l'on s'engage
Sans le ſçavoir.

Un tendre Amant à ſa Bergere
Dérobe une faveur légere,
C'eſt un baiſer qu'il veut avoir ;
Enſuite il oſe d'avantage,
Le cœur commence à s'émouvoir :
La tête tourne, & l'on s'engage
Sans le ſçavoir.

Avant douze ans Gogo ſe pare,
De ſon cœur le plaiſir s'empare
Quand alle eſt devant un miroir :
Alle minaude, ſe tiant drette,
Et ne veut plus mettre un mouchoir :
Voilà Gogo déjà Coquette
Sans le ſçavoir.

Plus d'un mari, coquet, volage,
Prétend que ſa femme ſoit ſage,
Tandis qu'il manque à ſon devoir.
Epoux, quelle erreur eſt la vôtre !
Dormez, dormez, ſur cet eſpoir;
Mais vous ſerez tout comme un autre,
Sans le ſçavoir.

Je nous aimons ſans nul reproche,
Je n'achetons point chat en poche,
Quand il s'agit de ſe pourvoir;
Mais à la Ville, jarnonbille,
On donne dans le pot-au-noir:
On prend ſouvent Veuve pour Fille,
Sans le ſçavoir.

Iris dormoit ſur la fougere,
Un jeune Berger téméraire
Voyoit voltiger ſon mouchoir.
L'occaſion me favoriſe,
Faiſons, dit-il, notre devoir:
La pauvre enfant ſe trouva priſe,
Sans le ſçavoir.

FIN.

ACAJOU,

OPERA-COMIQUE

EN TROIS ACTES;

EN VAUDEVILLES;

Par M. FAVART.

Augmenté de la Muſique.

ACTEURS.

ACAJOU.

ZIRPHILE.

La Fée HARPAGINE.

La Fée NINETTE.

PODAGRAMBO, *Arlequin.*

METROMANE, *Géometre.*

MORTIFER, *Maître d'Armes, & Médecin.*

GUEULARD, *Huissier.*

GLAPISSANT, *Avocat.*

FAUSSET, *Procureur.*

Cette Piece est tirée du Comte d'Acajou, de M. Duclos; elle fut jouée d'abord en prose & couplets à Paris le 18 Mars 1744, sur le Théâtre de la Foire Saint Germain. Après la défense faite à l'Opera-Comique de parler, on la représenta toute en Vaudevilles à la Foire Saint Laurent suivante; & sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, au mois d'Octobre de la même année.

ACAJOU,

OPERA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le Palais d'Harpagine, orné de Magots & de colifichets dans le goût moderne.

SCENE PREMIERE.

PODAGRAMBO, HARPAGINE.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

HE! bien, quand nous marierons nous?
Faut-il attendre encore?

HARPAGINE.

Vous ſerez bientôt mon époux,
Un beau Prince m'adore.

PODAGRAMBO.

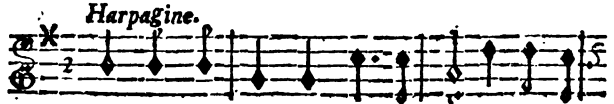
Fort bien : c'eſt par néceſſité
Qu'Harpagine m'épouſe.
C'eſt trop d'honneur, en vérité.

HARPAGINE.

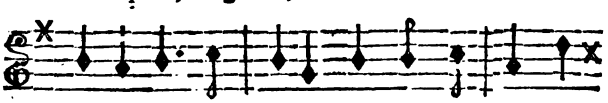
Oh ! point d'humeur jalouſe.

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

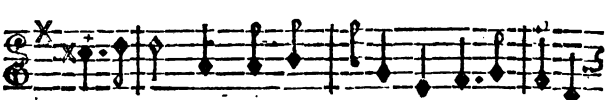
Harpagine.



EH ! quoi, Seigneur, vous oubli- ez L'Arrêt du

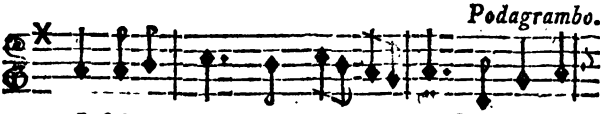


Conſeil de Fée- ri-e ! Pour être en- ſemble

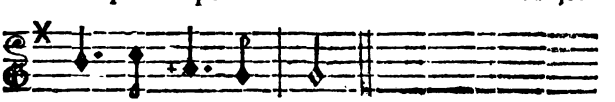


mari- és, Nous devons, ſans ſuperche- ri-e,

Podagrambo.



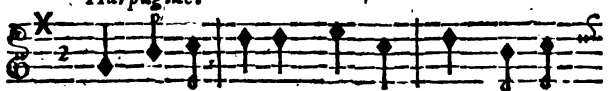
Inſpi-rer pour nous de l'Amour. C'eſt vous jou-



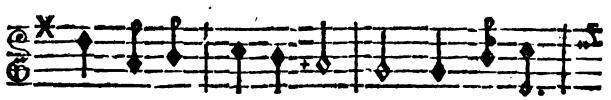
er un ma- lin tour.

Air : *Il faut ſuivre la mode.*

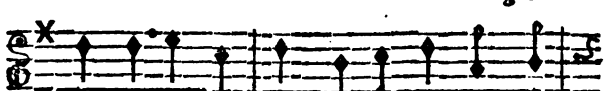
Harpagine.



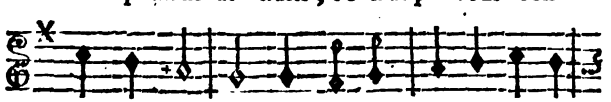
A votre mérite, à vos traits, Si mon



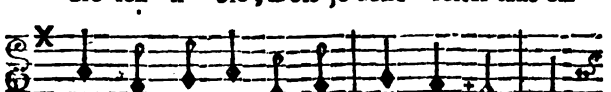
cœur eſt i- nacceſ-ſi- ble ; Si malgré



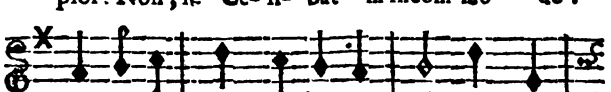
mes puiſſans at- traits, Je n'ai pû vous ren-



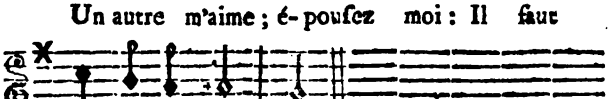
dre ſen- ſi- ble ; Dois-je donc reſter ſans em-



ploi ? Non, le Cé- li- bat m'incom-mo- de :



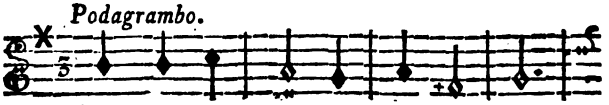
Un autre m'aime ; é-pouſez moi : Il faut



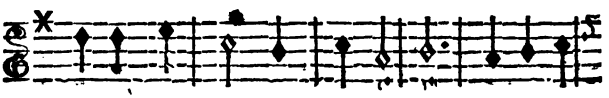
ſuivre la mo- de.

Air : *Et mon petit cœur de quinze ans.*

Podagrambo.

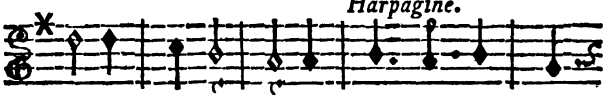


OUI ; touchez là ; vous m'inſpi- rez :



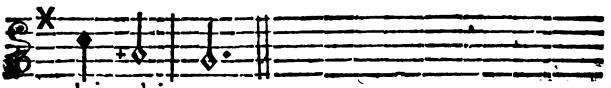
Dès ce jour vous m'é-pou- fe- rez ; Zir-phile

Harpagine.



fe- ra ma con- quête. C'eſt bien dit ; Zir-

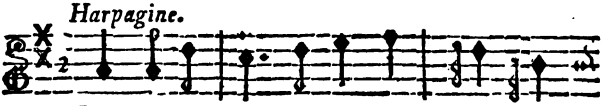
phi- le eſt ſi bête Qu'aſſu- ré- ment vous



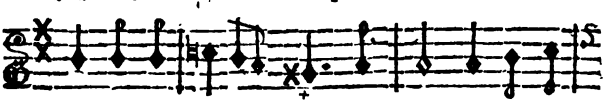
lui plai- rez.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en ſonge.*

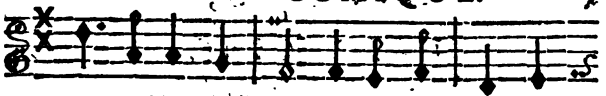
Harpagine.



MAis, Ninet- te ſa protec- tri- ce



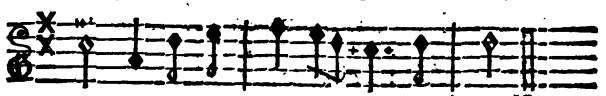
Pourra dé- truire vos pro- jets : Songez qu'el-



la veille de près Sur ce pe- tit cœur

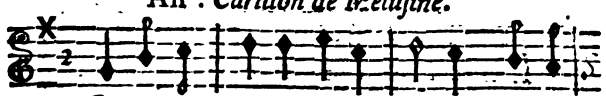
Podagrambo.

ſans ma- lice. Oh! ma pré- ſence détrui-

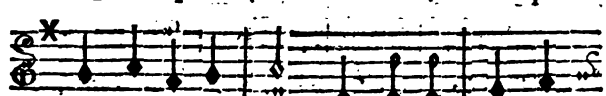


ra Ce que la Fée en- treprén- dra.

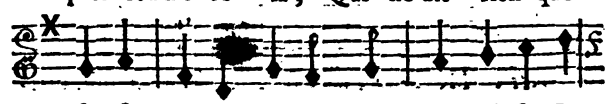
Air : *Carillon de Meluſine.*



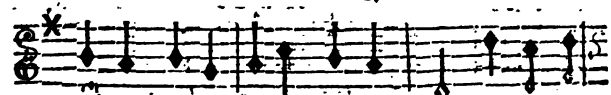
CEtte pe- ti- te fol-le- là, Haute à peu



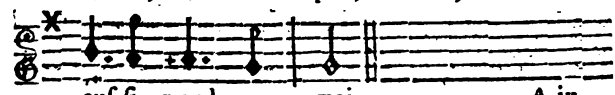
près comme ce- la, Qui ne dit rien que



des ſor- nettes, Amoins qu'el- le n'ait ſes Lu-



nettes, N'arrê- tera pas, ma foi, Un Génie



auſ-ſi grand que moi.

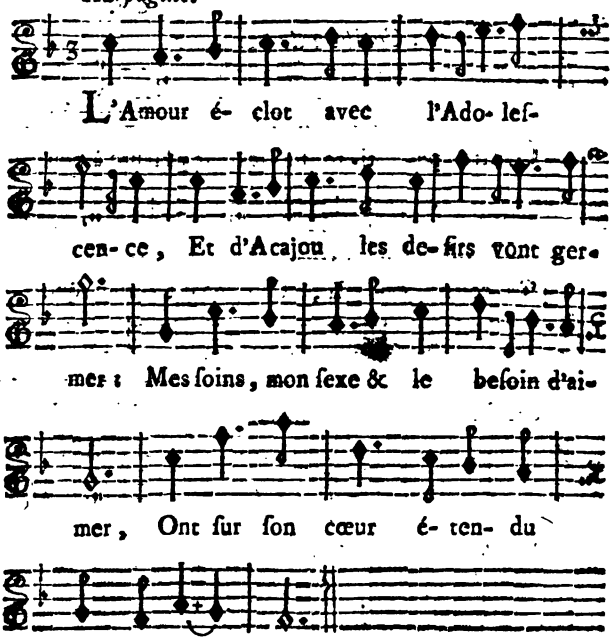
HARPAGINE.

Air : *Je ne ſçais pas écrire.*

Moi, j'éleve dès le berceau
Un Prince aimable & le plus beau
Qui ſoit dans la nature :
Aucune femme dans ces lieux,
Hors moi, ne s'offrit à ſes yeux,
Non pas même en peinture.

Air : *Le maſque tombe.*

Harpagine.



PODAGRAMBO.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

S'il en voyoit de plus aimable,
Je craindrois pour vous.

HARPAGINE.

Point du tout;
Je lui ſemblerois préférable,
Et lui j'ai fait naître un faux goût.

PODAGRAMBO.

Un tel projet me paroît drôle.

HARPAGINE.

Tous ſes Maîtres ſont déplacés;
Par l'éducation frivole,
Les traits du vrai ſont effacés.

Air : *On n'aime point dans nos forêts ;* noté ci-devant, pag. 4.

Mais le voilà. Qu'il a d'attraits!
A bien choiſir je ſuis habile.

PODAGRAMBO.

Il a la taille, il a les traits
De la jeune & tendre Zirphile;
Mais Zirphile eſt, dans ſa façon,
Plus parfaite que ce garçon.

SCENE II.

ACAJOU, PODAGRAMBO, HARPAGINE.

ACAJOU.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

QUELLE eſt cette Zirphile ?

HARPAGINE.

Rien.

PODAGRAMBO.

Comment, rien ! Madame Harpagine.

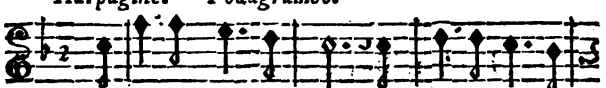
HARPAGINE, *bas, à Podagrambo.*

Paix donc.

PODAGRAMBO.

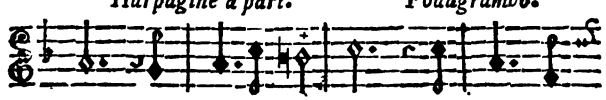
La connoiſſez vous bien ?
C'eſt une Princeſſe divine.

Harpagine. *Podagrambo.*



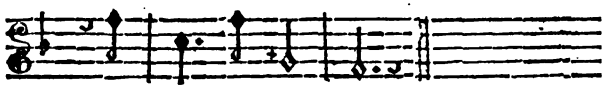
ENcore ! Ses Jar- dins Des vôtres ſont voi-

Harpagine à part. *Podagrambo.*



ſins. Ah ! quelle Bu- ſe ! Ve- nez, vous

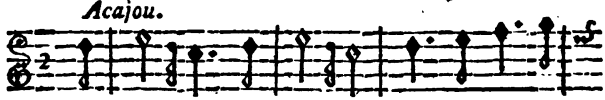
la ver- rez ; A- lors vous me di- rez



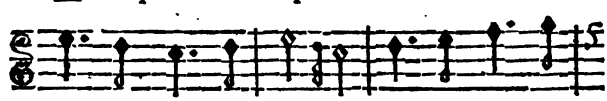
Si je m'a- bu- ſe.

Air : *Silvié, j'ai vû vos beaux yeux.*

Acajou.

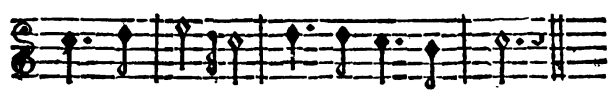


ZIr- phi-le ! Zir- phi- le ! Je voudrois la



voir, Dans cet a- ſy- le, Combler mon eſ-

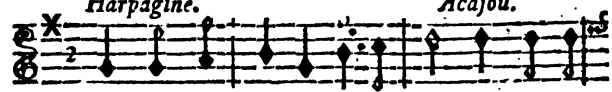
poir. Je paſ- ſe Des momens fâ- cheux : L'en-



nui s'eſ- fa- ce, Lors que l'on eſt deux.

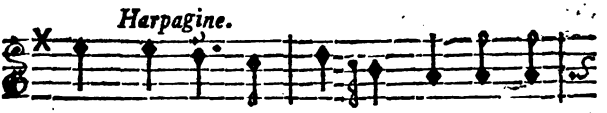
Air : *La jeune Abbeſſe de ces lieux.*

Harpagine. *Acajou.*



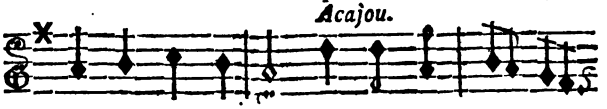
EH ! ne ſuis- je pas avec toi ? Mais Zirphi-

Harpagine.

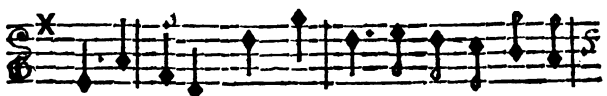


le... Je vaux mieux qu'elle. Bon ! elle eſt

Acajou.

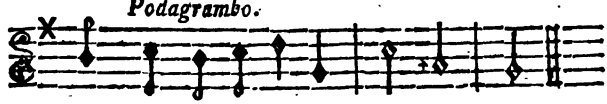


laide au prix de moi. Ah ! tant mieux, vous ê-



tes ſi belle ! Qu'à coup ſûr ſa laideur me plai-

Podagrambo.



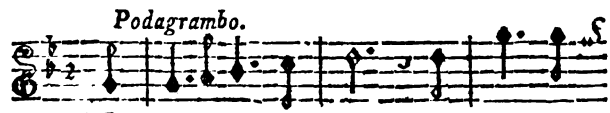
ra. Que ré-pondez-vous à ce- la ?

Air : *Les Trembleurs.*

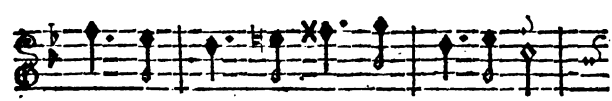
Peſte ſoit du plat génie !
Ta ſottiſe eſt infinie....

Air : *Paris eſt en grand deuil.*

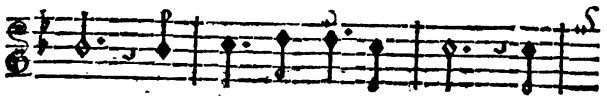
Podagrambo.



MA fu-ture moi- tié, Tai- ſez-vous,



par pi- tié : Pourquoi tant de ta-pa-

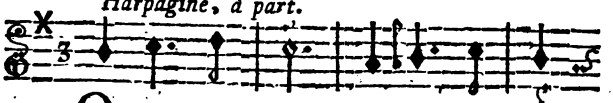


ge ? Il ſemble, à ce train- là, Que

nous ayons dé- jà Six mois de mari- a-ge.

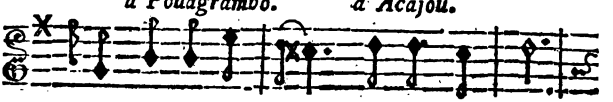
Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Harpagine, à part.

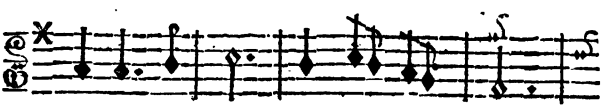


O Dieux ! qu'il me cauſe d'al- lar-

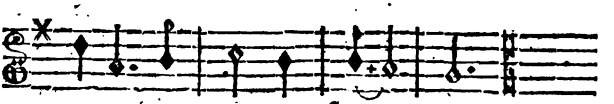
à Podagrambo. *à Acajou.*



mes ! Suivez mes pas. A-dieu, mon cher.



Voilà le Doc- teur Mor- ti- fer,

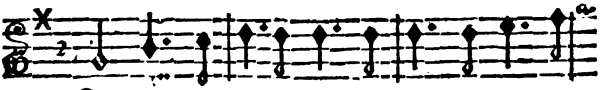


Votre Maître en fait d'ar- mes.

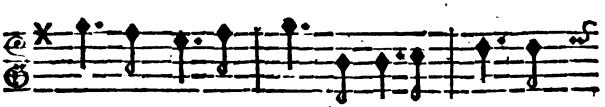
SCENE III.

MORTIFER, *Medecin, vêtu en Préſident de la Faculté*, ACAJOU.

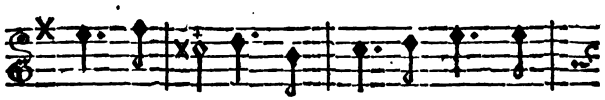
MORTIFER, *préſentant des fleurets à Acajou.*



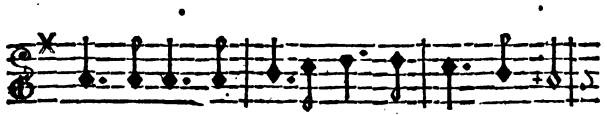
SEigneur, *re- cipe* ce fleuret; Je vais dé-



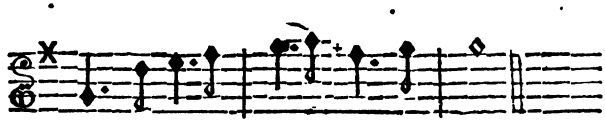
montrer le ſe- cret De tu-er propre-



ment un homme: Pour cet art, je ſuis

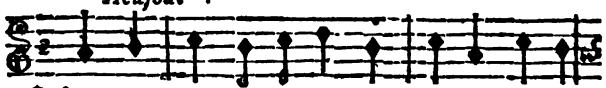


un tréſor: *In *u-tro-que* l'on me re-nom-

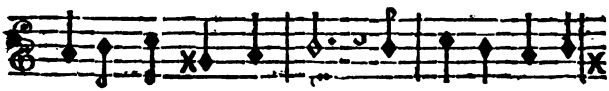


me, *Medi-cus ſum & Doc- tor.*

Acajou.



MAis Monſieur, à ce qu'il me ſemble, La ſci-



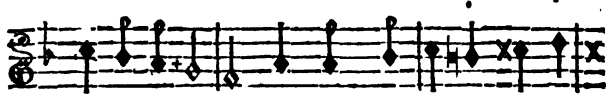
ence d'un Mé-de- cin, Et l'art d'un Spadaſ-

ſin, Ne ſympathiſent guere en- ſem- ble.

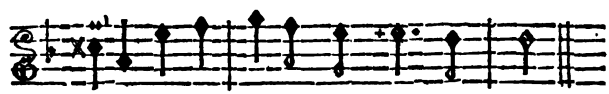
Air : *J'écoutois de-là ſon caquet.*

Mortifer.

MAître d'Armes & Médecin Ont entr'eux peu

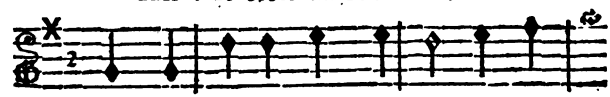


de diffé-ren-ce; Tous deux poſſedent la ſci-

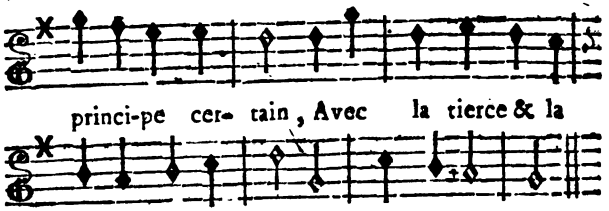


ence De dé- truire le genre hu- main.

Air : *Il étoit un Moine blanc.*

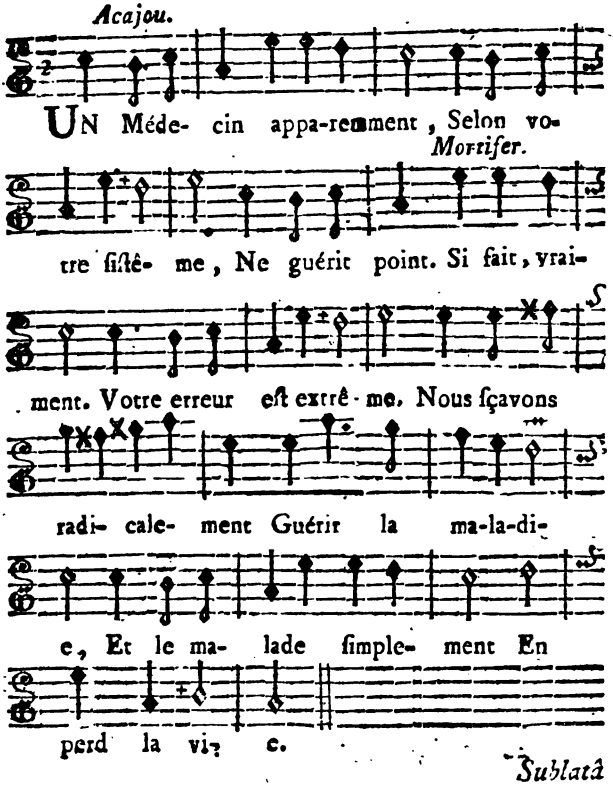


L'Un ain- ſi que l'autre, en- fin, Par un



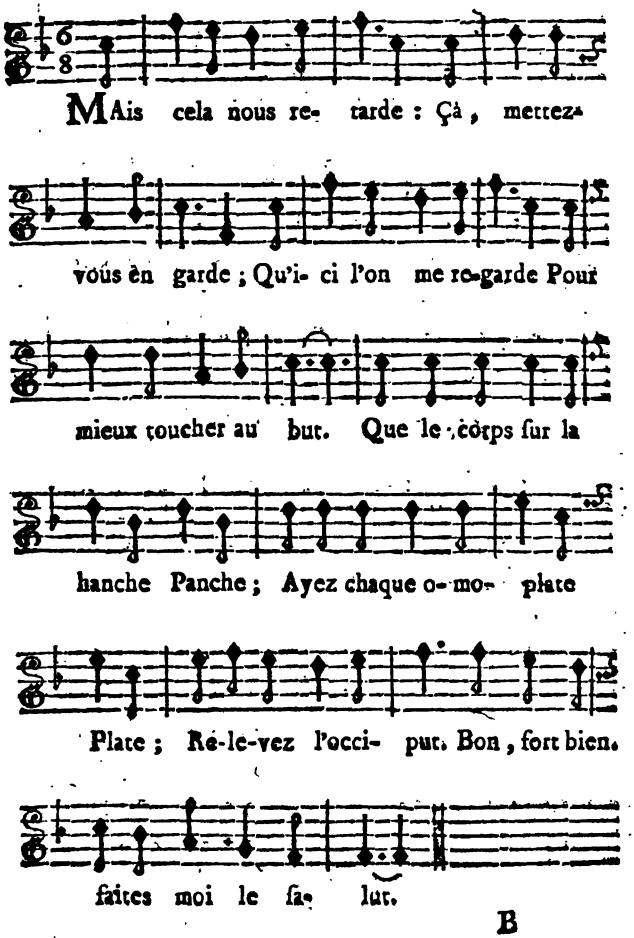
Air : *A ſa voiſine.*

Acajou.

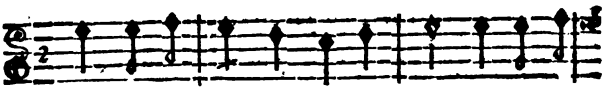


Sublatâ causâ, tollitur effectus.

Air : *Iris eſt plus charmante.*

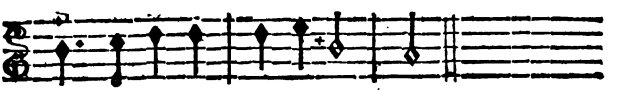


Air : *Il a la fine montre au gouſſet.*



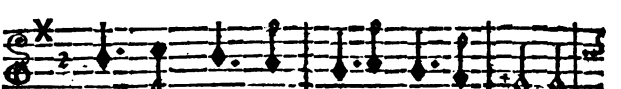
SOngez à tourner le poi-gnet ; Car des ar-

mes tout le ſe- cret Dépend de ſa ſiſto-

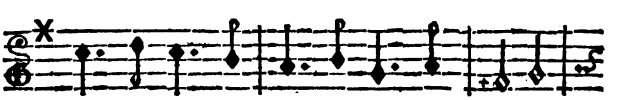


le Et de ſa di- aſto- le.

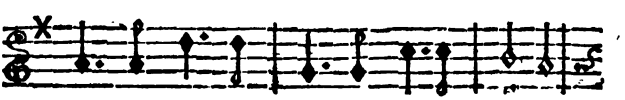
Air : *De néceſſité néceſſitante.*



LA pointe au corps, ſerrez la me- ſure ;

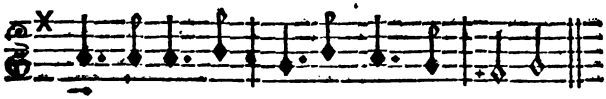


Les muſcles ten-dus & la main ſûre ;



Il faut qu'avant le pied, le coup parte ;

* Allons, faites-moi une pulsation à l'épée de tierce.



De-tergez, & ti-rez moi de quarte.

(*Acajou lui porte plusieurs bottes*)

MORTIFER.

Air : *O reguingué, ô lon, lan, la.*

Ahi, ahi, ahi.

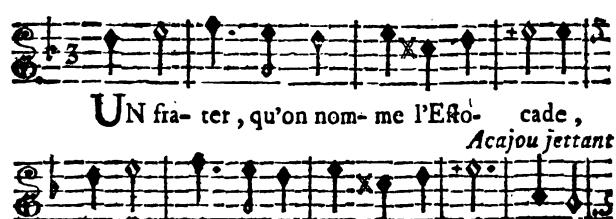
ACAJOU.

Vous devez parer.

MORTIFER.

Non, je ne sçais que démontrer :
Ce n'est pas à moi d'opérer.
Ma main en seroit avilie ;
C'est le fait de la Chirurgie.

Air : *De ses yeux la langueur éloquente.*



UN fra- ter, qu'on nom- me l'Eto- cade,

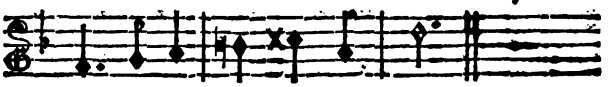
Acajou jettant

A, chez moi, le ti- tre de Prevôt. Mê-lez

* *Cette ligne de prose se dit sur le dernier ton du vers précédent, & se lie avec le vers qui suit.*

Son fleuret.)

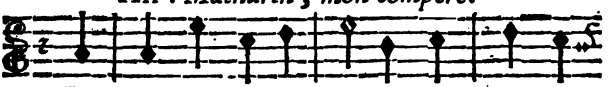
vous de tu- er un ma- lade : Croyez



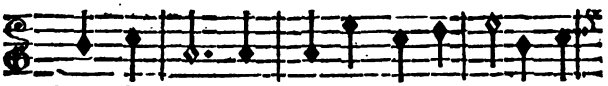
moi ; c'eſt l'emploi qu'il vous faut.

MORTIFER.

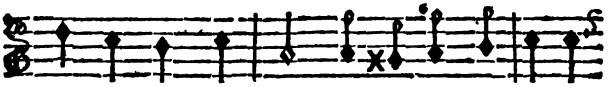
Air : *Mathurin, mon compere.*



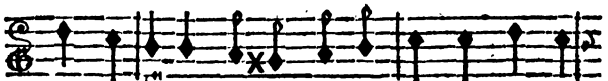
LE courroux me tranſ- porte ; Tout beau, tout.



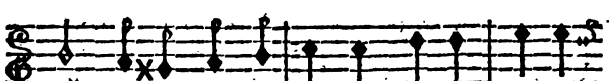
beau, Seigneur. Eſt- ce donc de la ſorte Que



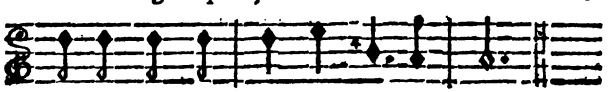
l'on traite un Doc- teur ? Pouvez-vous m'inſul-ter



ſans al- larmes ? Corbleu, ne tombez pas ſous ma



main ; Songez que je ſuis Maître en fait d'armes,



Et, qui pis eſt, je ſuis Méde- cin.

SCENE IV.

ACAJOU, MÉTROMANE, *Géometre.*

(*MÉTROMANE entre en ſcandant des vers ;* un, deux, trois, quatre, cinq.)

ACAJOU.

Air : *Ah ! ſi vous aviez vû M. de Catinat.*

AH ! voilà Metromane, autre eſprit à l'envers.

MÉTROMANE.

Je viens pour vous donner une leçon de vers.

ACAJOU.

Monſieur le Géometre, épargnez m'en l'ennui.

MÉTROMANE.

Seigneur, en peu de mots, j'aurai fait aujourd'hui.

(*Il déclame.*)

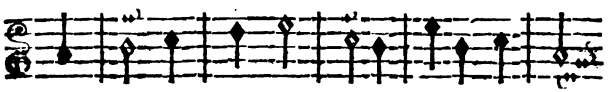
» Je vous l'ai déjà dit : l'auguſte Poëſie
» Eſt aſſervie aux loix de la Géometrie.
» Tout verſificateur doit ſçavoir à propos
» Toiſer une penſée & combiner des mots.
» Que toujours le bon ſens, eſclave de la rime,
» En forme d'axiome expoſe une maxime.
» Les vers de Tragédie, au milieu partagés,
» Portant ſix pieds de long, de niveau ſont rangés ;
» Et tout Poëte exact, ſur les mêmes modeles,

» Reſſerre ſon génie entre deux paralleles.
» Je vous ai démontré l'art de conſtruire un vers :
» Apprenez maintenant ſes uſages divers.
» Seigneur.

Air : *Changement pique l'appétit.*

Acajou. *Métromane.*

SEigneur, votre art m'eſt inu- tile. Commen-



çons par le plus fa- cile : Une le- çon

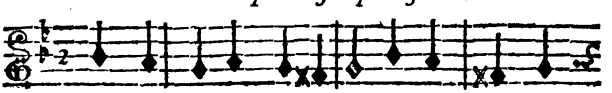
vous apprendra A fabri- quer un O-péra.

(*Il déclame.*)

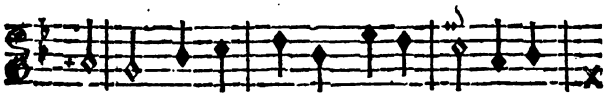
» Pour devenir Auteur lyrique,
» Il faut ſur un plan ſymétrique,
» Par un calcul géométrique,
» Échaffauder ſoixante mots,
» Vuides de ſens, forts de muſique ;
» Tels ſont les Opera nouveaux.

ACAJOU.

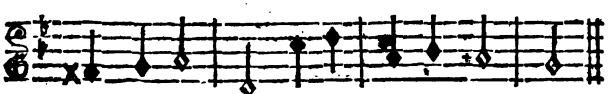
Air : *Ce qui n'eſt qu'enflure.*



MAis de ſçavoir tout ce-la, Je n'ai nulle en-



vi- e. En me parlant d'Opé- ra, Déjà



je m'ennuy- e, Dé-jà je m'ennuy- e.

MÉTROMANE, *déclamant.*

» Du moins de déclamer, apprenez la méthode :
» C'eſt un talent, Seigneur, qui devient à la » mode.
» Dans cet art méchanique, on aime à s'exercer ;
» Écoutez mes leçons, je vais vous y dreſſer :
» Pour faire des Héros une illuſtre peinture,
» N'allez pas ſottement imiter la Nature.
» A voir avec quel art on nous rend leurs tranſ- » ports,
» Sans doute ces Héros n'étoient que des reſſorts.
» Sçachez qu'un Prince Grec, ou qu'un bourgeois » de Rome
» Ne parloit pas jadis de même qu'un autre » homme ;
» Ces Pyrrhus, ces Brutus, en perruque, en » chapeau,
» En paniers de baleine, & couverts d'oripeau,
» Malgré le ſens commun, guidés par la meſure,
» D'un ſon harmonieux cadençoient la céſure.
» Le moindre Confident, ſur pareil ton monté,
» Avoit, comme ſon Maître, un langage noté ;

» Tous parloient en chantant, & leur voix com-
» paſſée
» Ne s'ajuſtoit qu'au geſte & non à la penſée ;
» Chaque Acteur, pour les peindre & s'exprimer
» comme eux,
» Dit des vers ampoulés qui tombent deux à deux.
» Examinez mon jeu : c'eſt ainſi que j'avance :
» Je prends une attitude, & fort bas je commence,
» Ma voix en même-tems s'éleve par éclats ;
» Je balance le corps, & j'agite les bras.
» Tantôt avec ardeur, je dis à ma maitreſſe :
» *Pourquoi me fuyez-vous, adorable Princeſſe ?*
» *Aux tourmens que j'endure, ayez quelques égards :*
» *Cruelle ! je mourrai privé de vos regards :*
» *Hélas !* ... de cet hélas ! diſtinguez l'intervalle.
» Tantôt de mes deux bras décrivant une ovale,
» J'en impoſe aux humains du ton ſacré des Rois,
» Et je mugis des vers en étouffant ma voix.

» Actrices qui briguez les honneurs de la Scene,
» Que dès le premier vers la fureur vous entraîne ;
» Étendez votre bras pour mieux le faire voir,
» Relevez l'eſtomach, étalez le mouchoir,
» Criez à tout propos, criez à perdre haleine ;
» Que l'on croye en un mot voir hurler Melpo-
» mene.
» Par ce goût général, que chacun ſoit conduit ;
» On ne doit déclamer que pour faire du bruit.
» *Taratantalera ... mais quel démon m'inſpire !*
» *Quels gouffres ſont ouverts ! taratantalerire...*
» *Ah ! Princeſſe ! ah ! Seigneur ! je deviens furieux...*
» C'eſt ainſi qu'en partant je vous fais mes adieux.

(Il s'arrête au milieu de ſa fureur, & ſe retire froidement, en faiſant une profonde réverence.)

SCENE V.

ACAJOU, HARPAGINE, GLAPISSANT, *Avocat*, FAUSSET, *Procureur*, GUEULARD, *Huissier*.

ACAJOU.

Air : *Le tout par nature.*

M'En voilà quitte à présent,
Cherchons...

HARPAGINE.

Restez, mon enfant.
Voilà Monsieur Glapissant,
En son genre, homme unique ;
C'est un Avocat excellent
Pour montrer la musique.

ACAJOU.

Air : *Eh ! allons donc, jouez, violons.*

Ah ! par pitié, faites-moi grace :
Le ridicule enfin me lasse.

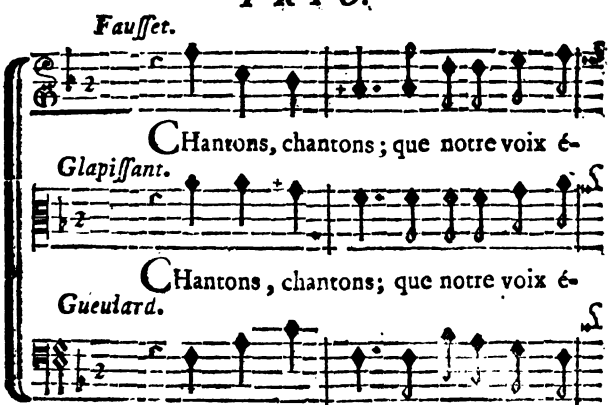
HARPAGINE.

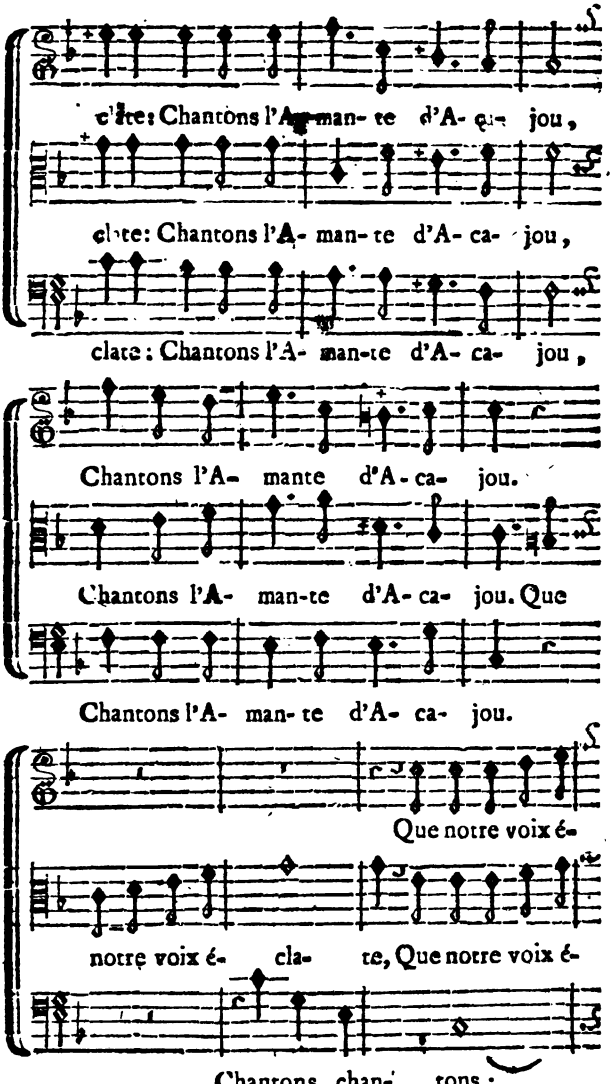
Mon fils, prêtez attention.

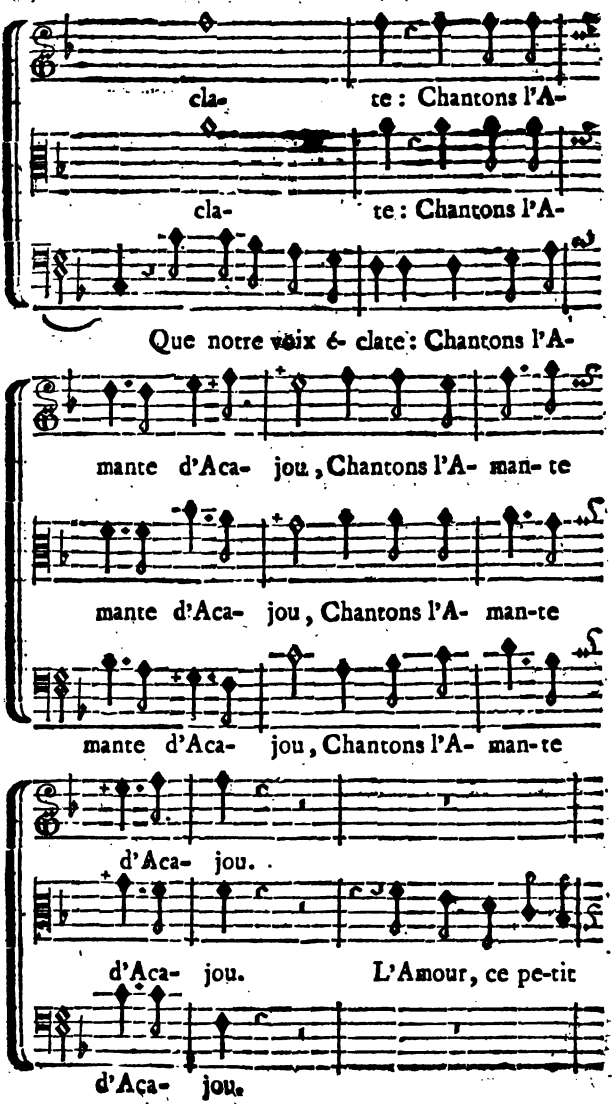
GLAPISSANT, *à Acajou.*

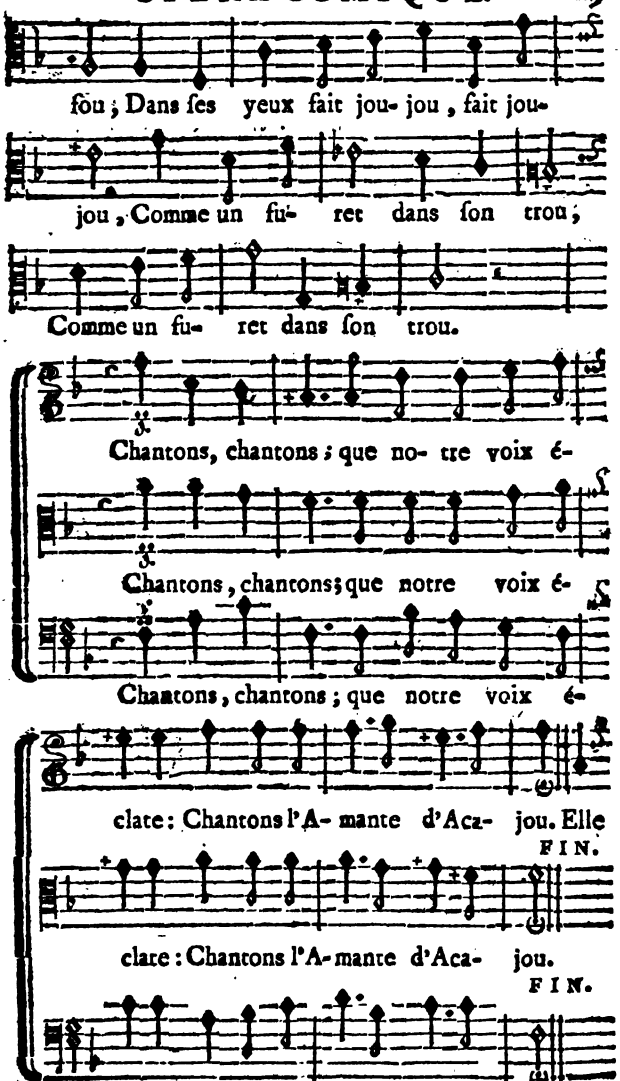
J'ai fait en faveur de Madame,
Dont vous avez ſubjugué l'ame,
Certaine compoſition ;
Oyez-en l'exécution.
Je vous produis à cet effet
Monſieur Gueulard, Monſieur Fauſſet,
L'un Huiſſier, l'autre Procureur :
Tous les deux ont brigué l'honneur
De comparoir devant Monſieur.
Écoutez-nous, je vous ſupplie :
Prenons chacun notre partie ;
Elle eſt ſur du papier timbré.
Commençons ; c'eſt en D-la-ré.

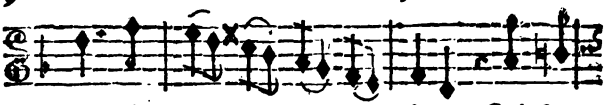
TRIO.




clate: Chantons l'A- man- te d'A- ca- jou,
clate: Chantons l'A- man- te d'A- ca- jou,
clate: Chantons l'A- man-te d'A- ca- jou,
Chantons l'A- mante d'A- ca- jou.
Chantons l'A- man-te d'A- ca- jou. Que
Chantons l'A- man- te d'A- ca- jou.
Que notre voix é-
notre voix é- cla- te, Que notre voix é-
Chantons, chan- tons ;

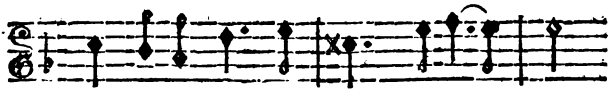

cla- te : Chantons l'A-
cla- te : Chantons l'A-
Que notre voix é- clate : Chantons l'A-
mante d'Aca- jou, Chantons l'A- man- te
mante d'Aca- jou, Chantons l'A- man-te
mante d'Aca- jou, Chantons l'A- man-te
d'Aca- jou.
d'Aca- jou. L'Amour, ce pe-tit
d'Aca- jou.


fou ; Dans ſes yeux fait jou- jou , fait jou-
jou , Comme un fu- ret dans ſon trou ;
Comme un fu- ret dans ſon trou.
Chantons, chantons ; que no- tre voix é-
Chantons , chantons ; que notre voix é-
Chantons , chantons ; que notre voix é-
clate : Chantons l'A- mante d'Aca- jou. Elle
FIN.
clate : Chantons l'A- mante d'Aca- jou.
FIN.
clate : Chantons l'A- mante d'Aca- jou.



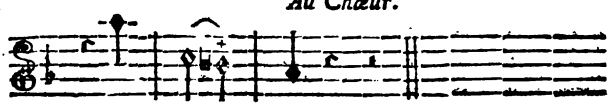
eſt plus ten- dre qu'une chatte Qui ſou-

Lent



pire après ſon ma- tou : Mi a- - ou,

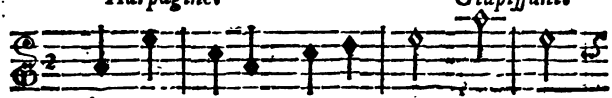
Au Chœur.



Mi- a- ou.

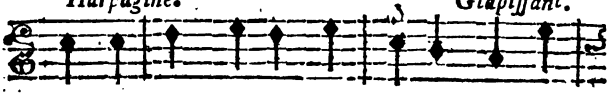
Air : *Je ne ſuis pas aſſez beau.*

Harpagine. *Glapiſſant.*



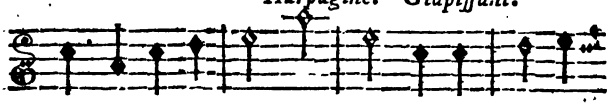
JE goûte aſſez ce mor- ceau. Oh ! oh !

Harpagine. *Glapiſſant.*

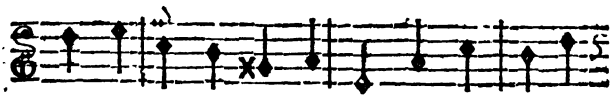


La Mu-ſique eſt des plus belles. J'ai bien

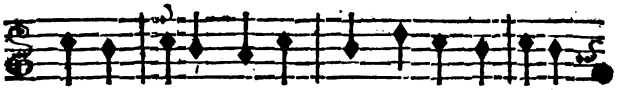
Harpagine. *Glapiſſant.*



un autre Tri- o. Oh ! oh ! Il eſt ſur les

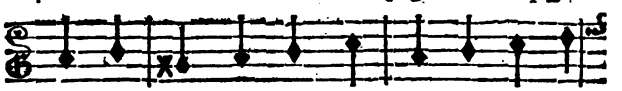


cinq voyel- les. Mon cerveau A pro-duit cet-



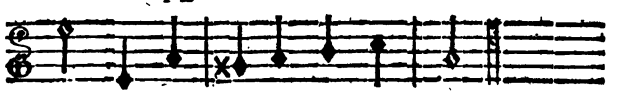
re fail- li-e ; Je fais honte à l'I- ta- li- e,

Harpagine & Glapiſſant.



Par un chant d'un goût nou- veau. Oh ! oh ! oh !

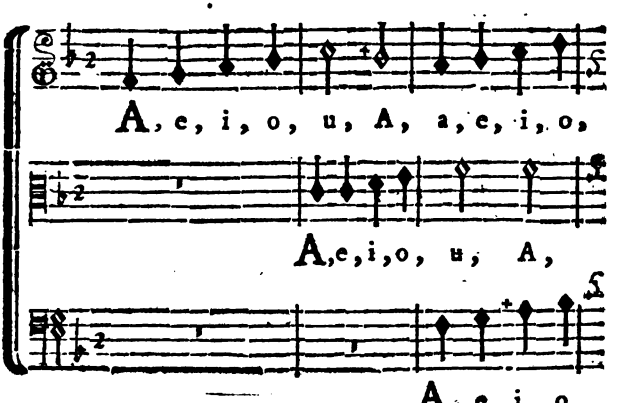
Glapiſſant.

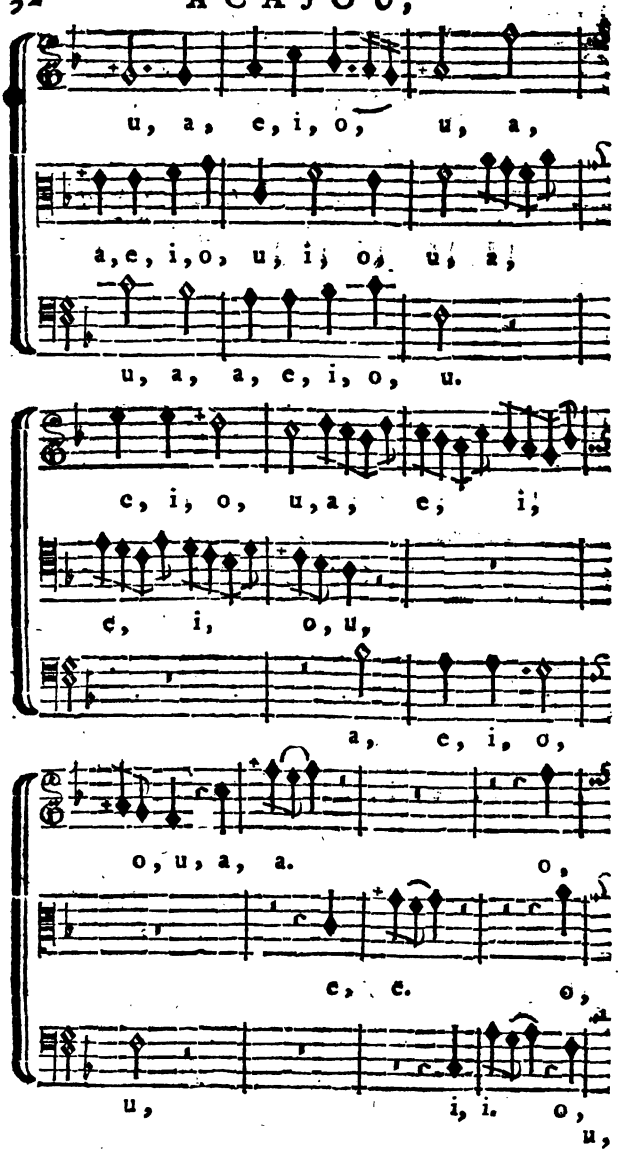


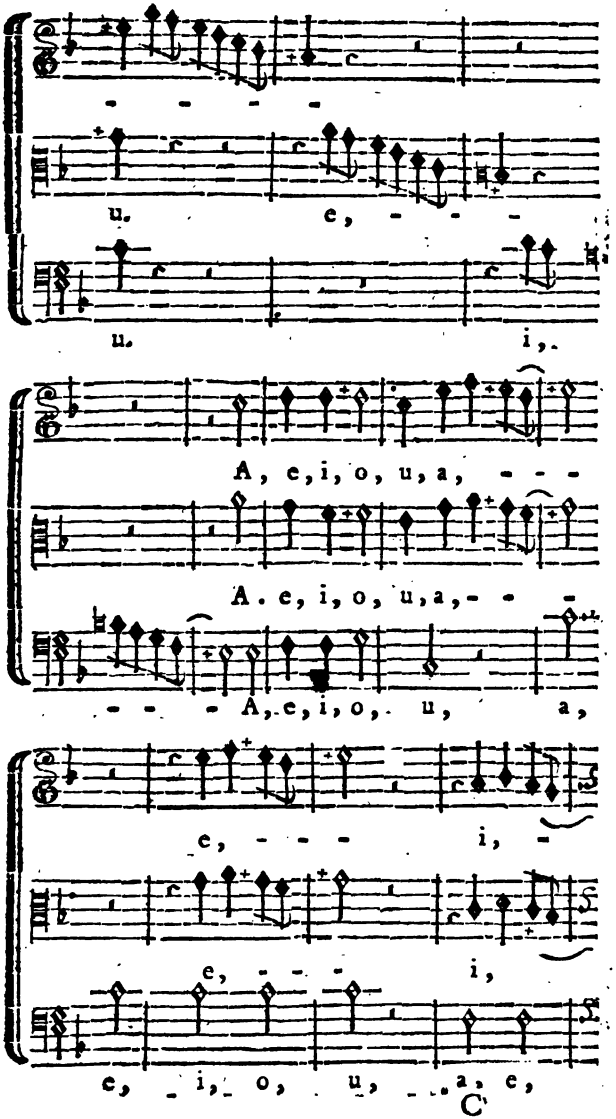
oh ! Vous en aurez le ca- deau.

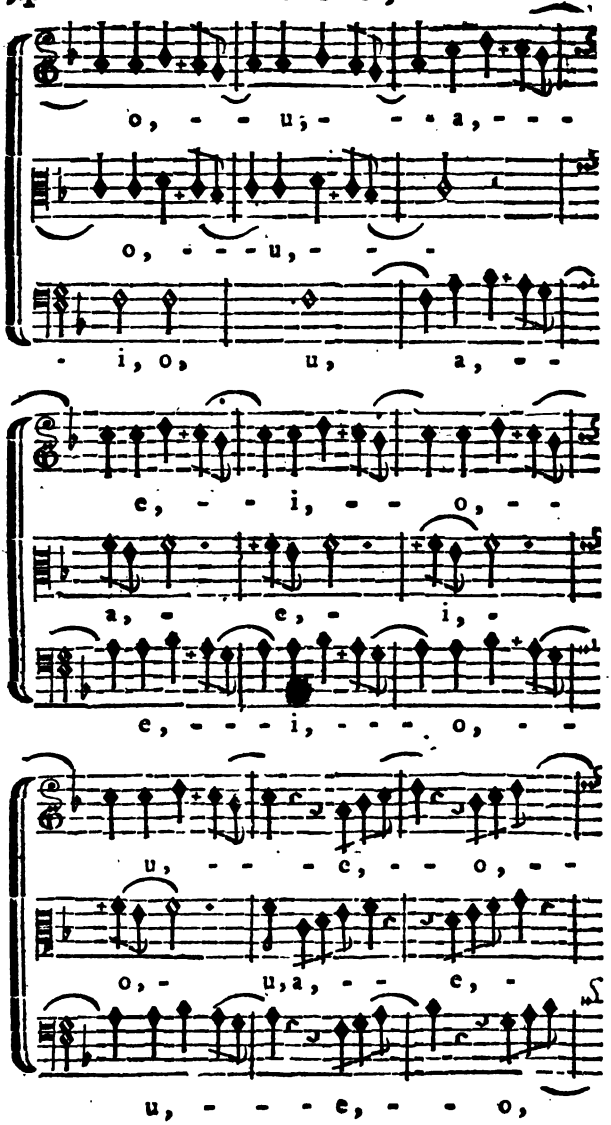
GLAPISSANT, GUEULARD, FAUSSET,

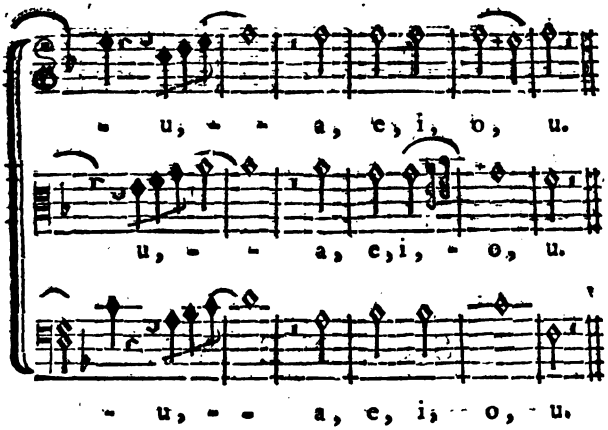
chantent en trio, A, E, I, O, U.




u, a, e, i, o, u, a,
a, e, i, o, u, i, o, u, a,
u, a, a, e, i, o, u.
e, i, o, u, a, e, i,
e, i, o, u,
a, e, i, o,
o, u, a, a. o,
e, e. o,
u, i, i. o,
u,

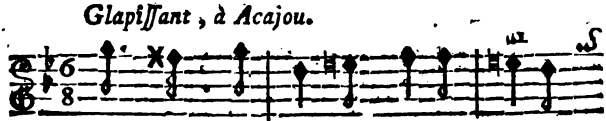

u. e,
u. i,
A, e, i, o, u, a,
A. e, i, o, u, a,
A, e, i, o, u, a,
e, i,
e, i,
e, i, o, u, a, e,


o, - - u; - - - a, - - -
o, - - - u, - - -
- i, o, u, a, - -
e, - - i, - - o, - -
a, - e, - i, -
e, - - - i, - - - o, - -
u, - - - c, - - o, - -
o, - u, a, - - e, -
u, - - - e, - - o,



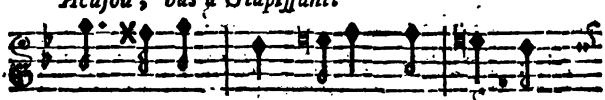
Air : *Perrette étant deſſus l'herbette.*

Glapiſſant, à Acajou.



COmment ju- gez-vous cette pièce ?

Acajou, bas à Glapiſſant.



Connoiſ- ſez- vous une Prin-ceſ- ſe

Glapiſſant. Acajou.

Qu'on appel- le Zirphi-le ? Non. Vous m'ennuy-

SCENE VI.

HARPAGINE, ACAJOU.

HARPAGINE.

Air : *Je ſuis un bon ſoldat.*

MOn petit Acajou,
Mon bijou,
D'où provient ta triſteſſe ?
Ne puis-je pas remplir
Ton loiſir
Par ma vive tendreſſe ?

Air : *Quand le péril eſt agréable*, noté ci-devant, page 13.

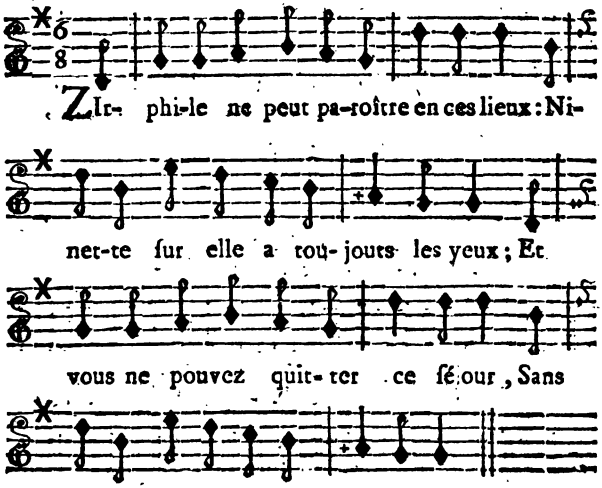
Eſt-il choſe ſi difficile,
Dont mon pouvoir ne vienne à bout ?

ACAJOU.

Hélas ! puiſque vous pouvez tout,
Faites-moi voir Zirphile.

HARPAGINE.

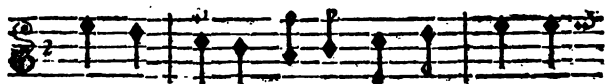
Air : *Eh ! comment donc ! c'eſt un petit Palais.*



Air : *O ricandaine, ricandon.*

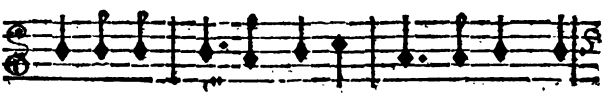
Si vous voulez voir ce tendron,
O ricandaine, ricandon,
Dépêchez vous donc de m'aimer,
C'eſt moi qui dois vous enflâmer,
Ricandaine.
Vous ne vous repentirez pas
De ſoupirer pour mes appas ;
Car je vous ſatisferai,
O ricandaine,
Et je vous ſuffirai,
O ricandé.

Air : *Les ſept ſauts.*

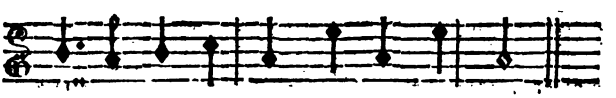


JE vais faire un petit tour du Monde.
Et tan- dis que je fe- rai ma ronde,

Sans a- dieu, je reviens à l'inſ- tant;
Pour vous a- mu- ſer en m'atten- dant,



Je vais a- nimer nos Ma- gots; Ils vont fai-

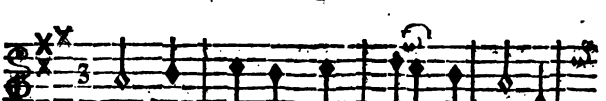


re pour vous un ſaut, deux ſauts, trois ſauts.

SCENE VII.

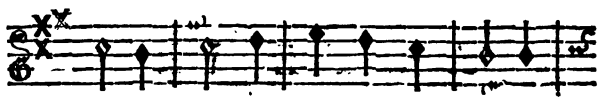
ACAJOU.

Air : *Je ne ſçais ce qu'il veut me dire.*

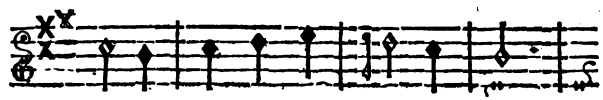


SUr moi le doux nom de Zir- phile

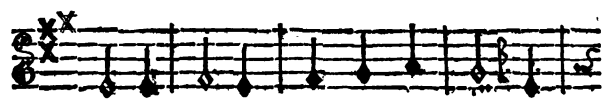
A pro- duit des ef- fets puiſ- ſans:



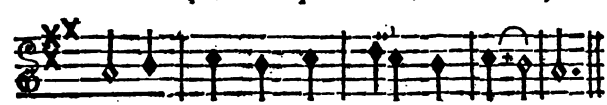
Rêvons dans un lieu plus tran- quille



Au trouble impré- vû que je ſens.



Je ne ſçais ce qu'il veut me di- re,



Et mal- gré moi mon cœur ſou- pi- re.

(Il ſort.)

DANSE DE MAGOTS.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

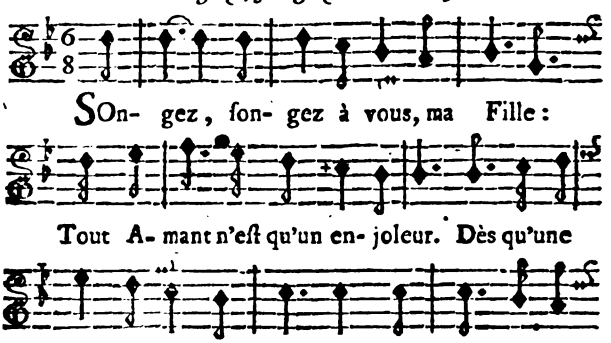
Le Théâtre repréſente les Jardins de NINETTE, *ſéparés de ceux d'*HARPAGINE, *par une paliſſade de fleurs.*

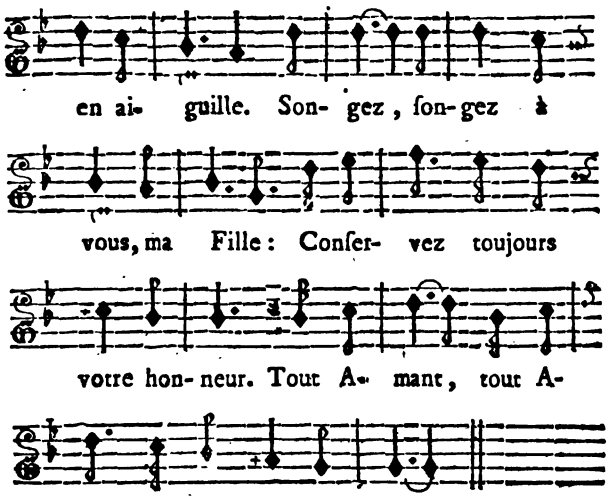
SCENE PREMIERE.

LA FÉE NINETTE, ZIRPHILE.

NINETTE.

Air : *Songez, ſongez à vous défendre.*





Air : *Votre toutou vous flatte.*

Mais quel air imbécille ?

ZIRPHILE.

Ce diſcours m'interdit.

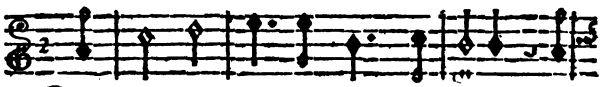
NINETTE.

Ma peine eſt inutile
Pour vous ouvrir l'eſprit.
Zirphile,
Quoi ! de vous nous ne ferons rien ?

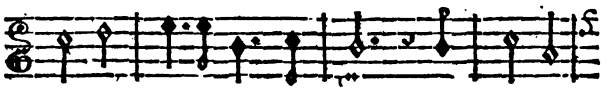
ZIRPHILE.

Apparemment, vous ne vous y prenez pas bien.

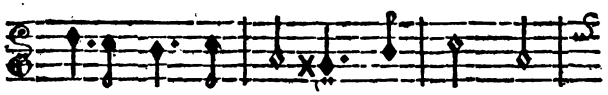
Air : *Toute la nuit je ſuis gelée.*



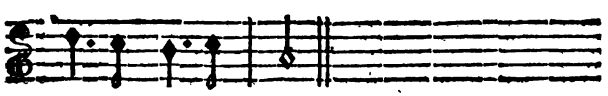
QUand les Meſſieurs viennent me dire Qu'ils



y ré- uſſi- ront bien mieux, Vous les em-



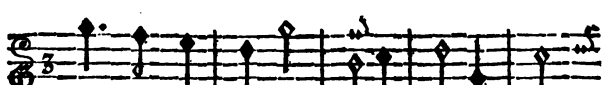
pêchez de m'inſtrui- re, Et vous me



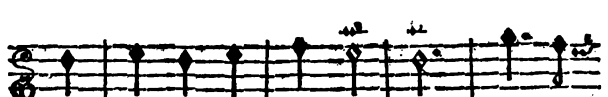
ſuivez en tous lieux.

NINETTE.

Air : *Ah ! le charmant Berger que j'aime.*

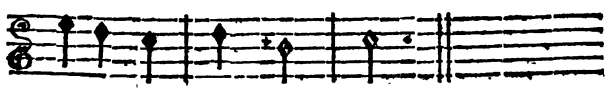


IL faut que je vous accom- pagne; Sur



tous vos pas je veux voir clair. L'honneur,

comme un vin de Cham- pagne, Pſt, s'é-



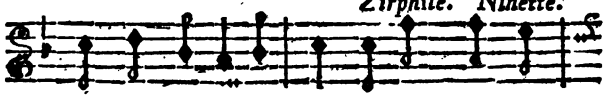
chappe, dès qu'il prend l'air.

AIR.

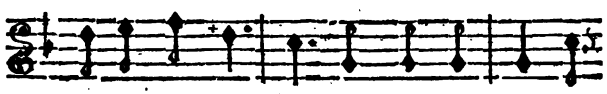
Zirphile. *Ninette.*

QU'eſt-ce donc que cet Honneur ? Eh ! mais, C'eſt

Zirphile. *Ninette.*



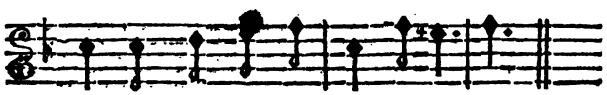
ce qu'on a de plus cher. Après. Sachons



ce qui vous tou- che : Qu'eſti- mez-vous le

Zirphile.

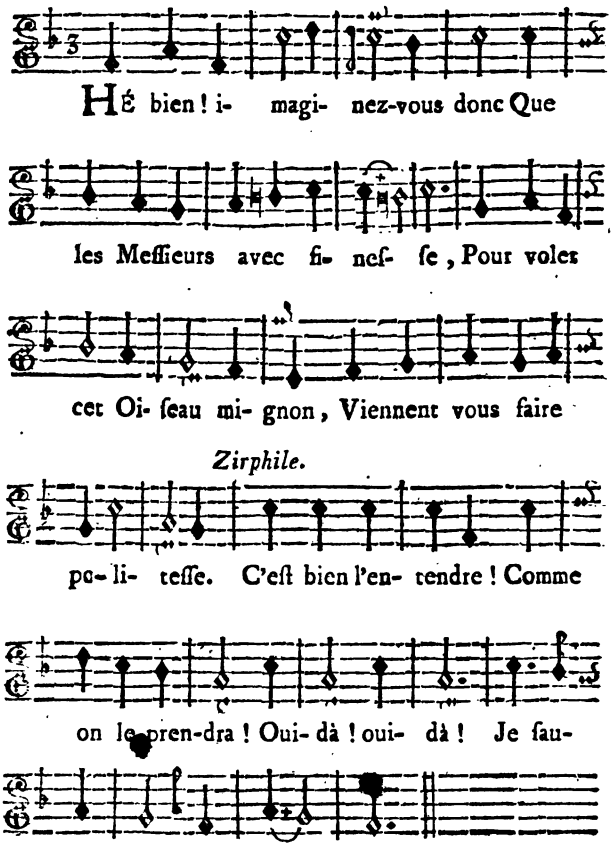
plus, en- fin ? Tenez ; c'eſt mon petit ſe-



rin, Quoiqu'il ſoit un peu farou- che.

NINETTE.

Air : *Je ſuis enfant, ne crains rien.*



NINETTE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Craignez des Officiers le séduisant langage :
Craignez les gens de Robe encor bien d'avantage ;
Ce sont en tapinois, malgré leur air benin,
Vrais renards affamés de l'honneur féminin.

Air : *Ma mere, mariez-moi.*

Mais, surtout, défiez-vous
Des petits Abbés au ton doux.

Air : *C'est la Marmote en vie.*

Avec beaucoup d'adresse,
Le galant à rabat
Cache sous sa tendresse
Sa volonté traîtresse,
Auprès de sa maitresse.
Figurez-vous un Chat ;
Un Chat avec finesse,
Pour mieux tromper, caresse ;
Et d'abord qu'on le flatte,
Il saisit cet instant,
Et sa griffe aussitôt s'étend :
Paf, c'est le coup de patte.

Air : *La beauté, la rareté, la curiosité !*

A quoi pensez-vous donc ?

ZIRPHILE.

Avec moi je raisonne.

NINETTE.

Quel esprit !
Vous ne m'écoutez pas.

ZIRPHILE.

Pardonnez-moi, ma Bonne.

NINETTE.

Qu'ai-je dit ?

ZIRPHILE.

Air : *Carillon de Vendôme*, ou, *Orléans, Beaugenci.*

Mon serin, des Filoux, un Abbé qui fait le chat...
Oh ! dame !... oh ! dame !

NINETTE.

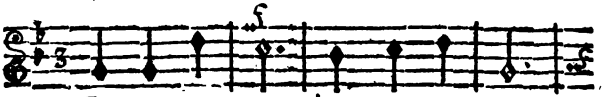
Air : *Gardez vos moutons, lirette, liron.*

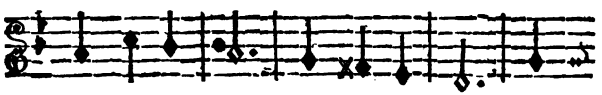
[*A part.*] Je vois bien que je perds mon tems.
[*A Zirp.*] Pour vivre en assurance,
Et pour parer les accidens,
Gardez avec vigilance
L'Anneau fortuné
Qu'on vous a donné
Le jour de votre naissance.

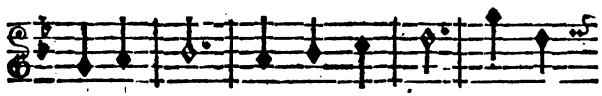
Air : *La jeune Abbesse de ce lieu*, noté ci-devant, page 11.

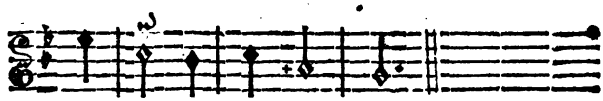
Par l'effet de ce Talisman,
Dont la puissance est infinie,
Une fille peut aisément
Commander au plus grand Génie ;
Cet Anneau la rend égale aux Rois :
Tout l'Univers est sous ses loix.

Air : *Le beau Dion.*





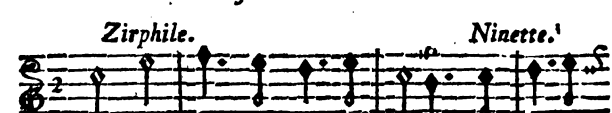


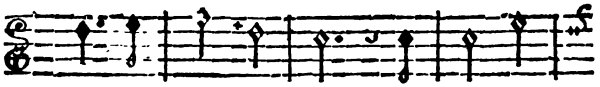


Air : *Quand le péril eſt agréable*, noté ci-devant page 13.

La méchante Fée Harpagine
Alors s'empareroit de vous ;
Et vous pourriez perdre l'époux
Que mon choix vous deſtine.

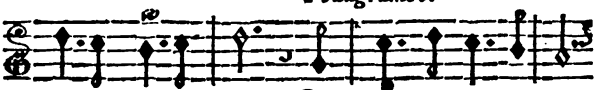
Air : *Pour faire honneur à la Nôce.*



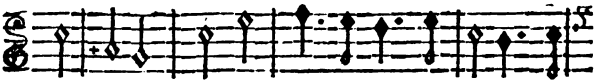


bo vient en ces lieux. Que veut ce

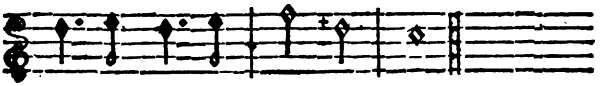
Podagrambo.



Génie ennui- eux ! SA- lut à l'ai-ma- ble



Ni- nette ; Souffrez qu'à cette pou- lette On



faſſe un moment les doux yeux.

SCENE II.

PODAGRAMBO, ZIRPHILE, NINETTE.

PODAGRAMBO.

Air : *N'avez-vous pas vû l'Horloge ?*

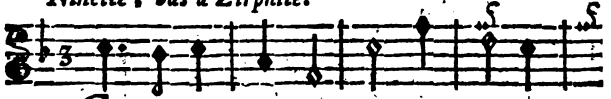
COmmençons par ſon éloge.
[*A part.*]
J'ai mon compliment tout prêt.
[*A Zirphile.*]
Belle, en vos yeux l'Amour loge...

Et

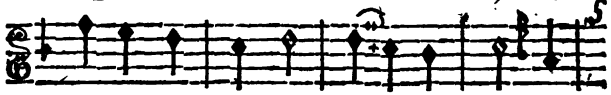
Et ſa flêche eſt en arrêt...
N'avez-vous pas vû l'Horloge ?
Sçavez-vous quelle heure, l'heure il eſt ?

Air : *Ahi, ahi, ahi, laiſſez-moi là.*

Ninette, bas à Zirphile.



GArdez vous bien d'ouvrir la bouche.

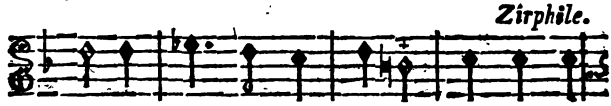


Et ne ſouf- frez pas qu'il vous tou- che.

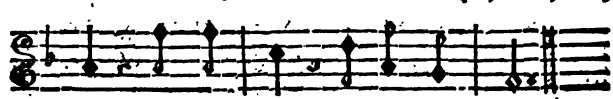
Podagrambo, à Zirphile.

Vous demeu- rez comme u-ne ſouche. !

Zirphile.



Allons donc, morbleu ! venez- çà, Ahi, ahi,



ahi, ahi, ahi, ahi, laiſſez- moi là.

PODAGRAMBO.

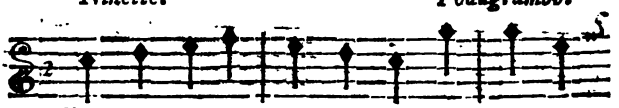
Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

De mon eſprit le feu rapide
Ne prend point ſur le ſentiment.

Vôtre silence *m'eſt perfide ;*
Car je vous aime *étonnemment !*

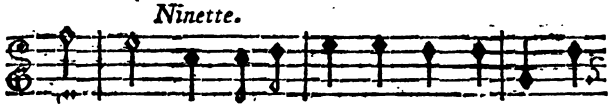
Air : *Quel chien de conte !*

Ninette. *Podagrambo.*

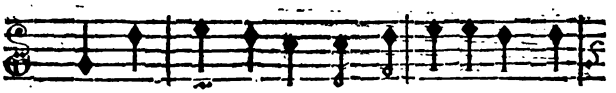


L'Amour encor lui fait peur. Bon ! bon ! quel

Ninette.

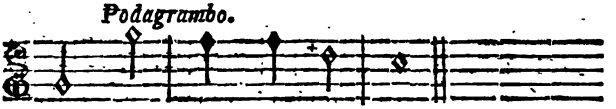


con- te ! Vous a-vez pour elle une ardeur Un



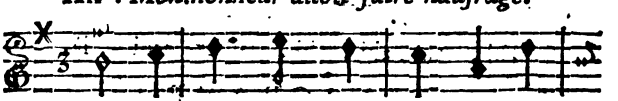
peu trop prompte, Et vous la fâ-cheriez, Sei-

Podagrambo.

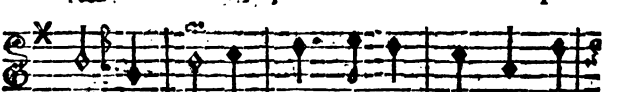


gneur. Quel chien de con- te !

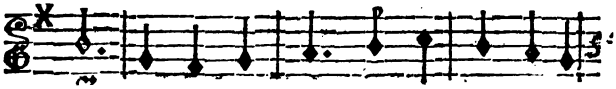
Air : *Mon bonheur alloit faire naufrage.*



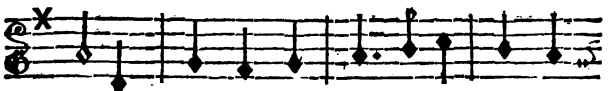
EN a- mour, quand mon bonheur m'ap-



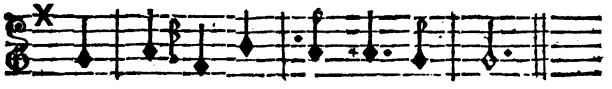
pel-le, A l'in-ſtant, je cours le grand ga-



lop : On obtient mieux ſon par- don d'une



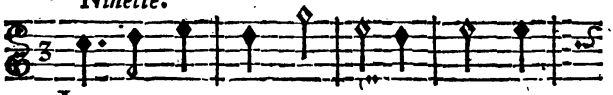
Belle, Quand on n'eſt pas aſſez ſage a-



vec el- le, Que quand on l'eſt trop.

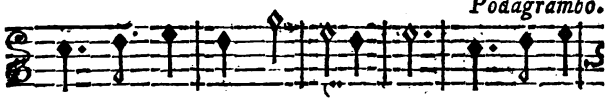
AIR.

Ninette.



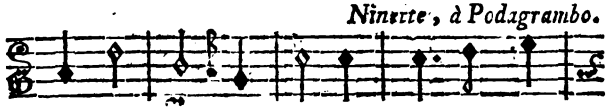
LAiſſez paſ- ſer ſon premier trouble :

Podagrambo.



Vous lui plaiſez aſ- ſu-ré-ment. A ce mot,

Ninette, à Podagrambo.



ma flam- me re- double. Suivez moi.

Podagrambo, à Zirphile.

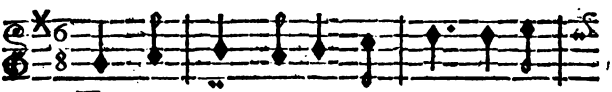
Sans a- dieu, Ma- man.

SCENE III.

ZIRPHILE, ACAJOU.

ZIRPHILE.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*



EN-fin, me voi-là ſans lui : Il aug-

mentoit mon en- nui.

ACAJOU, *que l'on ne voit point.*

Air : *Pour voir un peu comment ça f'ra.*

Hélas !

ZIRPHILE.

Mon cœur eſt tout ému !
J'entends une voix qui ſoupire.

ACAJOU, *ſans être vû.*

Hélas !

ZIRPHILE.

Par un charme inconnu,
Elle me trouble, elle m'attire.
Répondons-lui ſur ce ton-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

Air : *Oh ! oh ! ah ! ah !*

Hélas ! ciel ! je découvre
A travers ce taillis ! . .
La paliſſade s'ouvre !
Tous mes ſens ſont ſurpris.

ACAJOU, *paroiſſant.*

Oh ! oh !

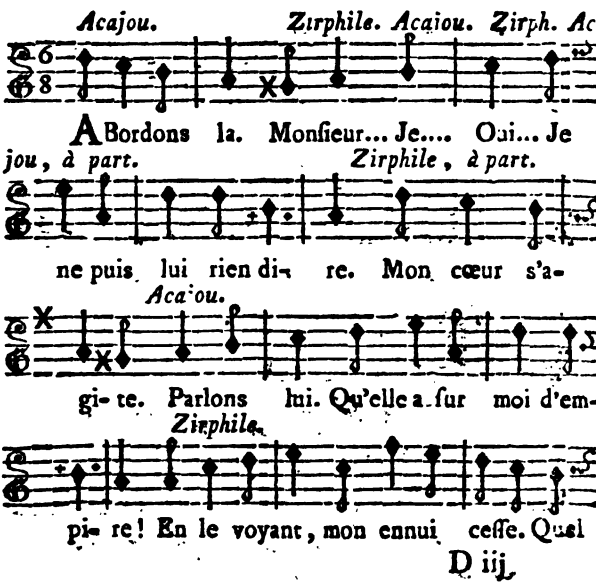
ZIRPHILE.

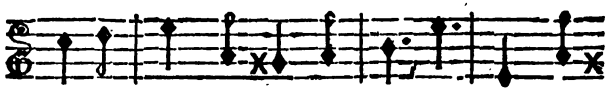
Ah ! ah !

ENSEMBLE.

[*Acajou.*] { Ah ! l'aimable objet que voilà !
[*Zirphile.*] { Le beau jeune homme que voilà !

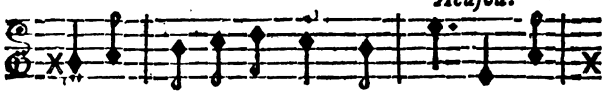
Air : *Je ſens un certain je ne ſçais quoi.*



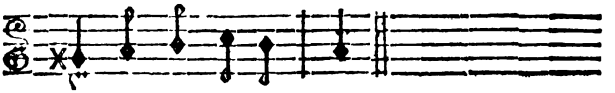


change- ment ſe fait en moi ! Je ſens un

Acajou.



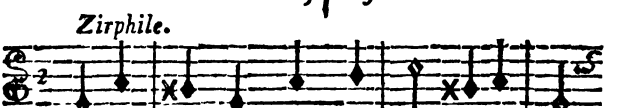
certain je ne ſçais qu'eſt-ce. Je ſens un



certain je ne ſçais quoi.

Air : *Voici le jour ſolemnel.*

Zirphile.

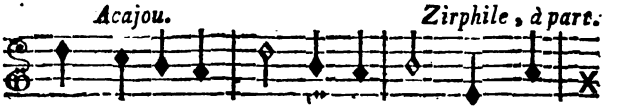


DI-tes- moi, mon beau Gar- çon, Votre nom.

Acajou. *Zirphile.*

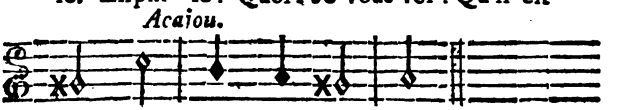
A- ca- jou. Vous ? Je m'appel- le Zirphi-

Acajou. *Zirphile, à part.*



le. Zirphi- le ! Quoi ! Je vous voi ! Qu'il eſt

Acajou.

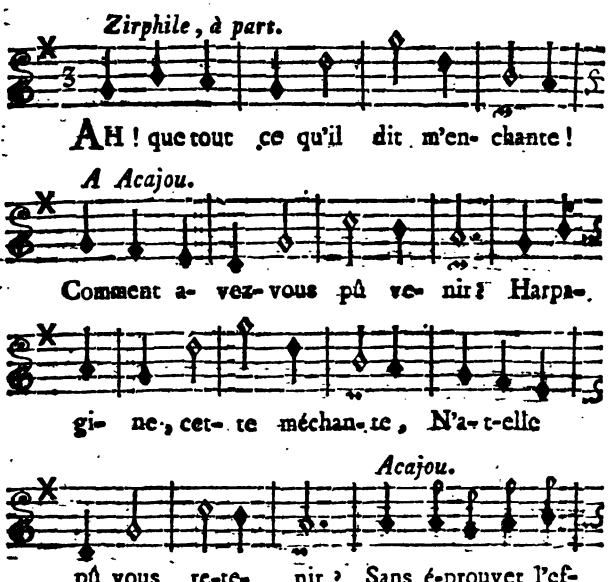


beau ! Dieux ! qu'elle eſt bel- le !

Air : *Com' v'là qu'eſt fait !*

Ces fleurs qui parent la Nature,
Pâliſſent près de cet objet :
Ce ciel, dont la lumiere eſt pure,
M'offre un ſpectacle moins parfait.
Mon ame vole & l'environne,
Par l'effet d'un pouvoir ſecret.
Quel teint ! quelle bouche mignone !
Quels yeux ! mais quel nouvel attrait !
Com' v'là qu'eſt fait ! (*bis.*)

Air : *Si ma Philis vient en vendange.*

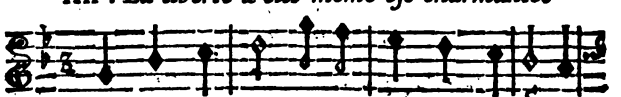


fet d'une flam-me naiſ- ſante, De ſon Pa-

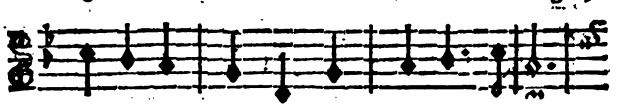
lais je ne pou- vois ſor- tir.

ACAJOU.

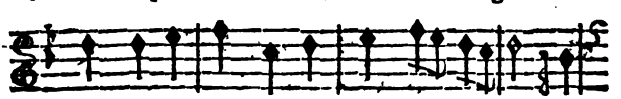
Air : *La liberté d'elle-même eſt charmante.*



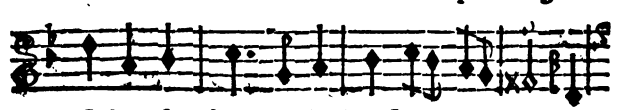
JE vous ai vûe à tra- vers ce feuillage,



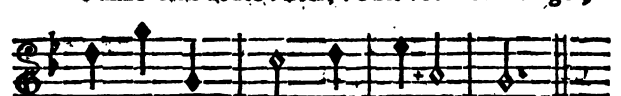
Et de plai- ſir mon cœur s'eſt a- gi- té.



La Pa- liſ-ſade alors m'ouvre un paſ- ſa- ge.



J'aime ſans doute : hélas ! c'eſt votre ou- vrage,

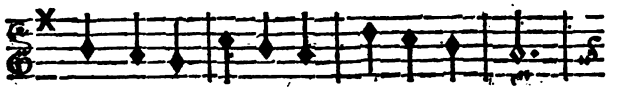


Et je vous dois ma li- ber- té.

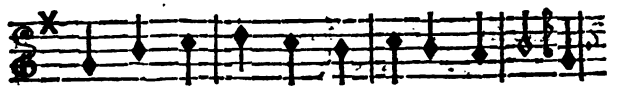
ZIRPHILE.

Air : *Un jour la petite Claudine.*

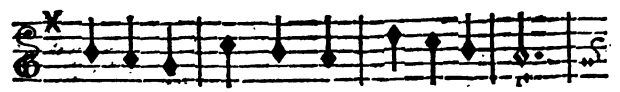
NI- nette dit qu'on me fait po-li- teſſe,



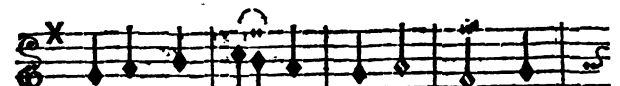
Pour a- bu- ſer de ma ſim-pli- ci- té :



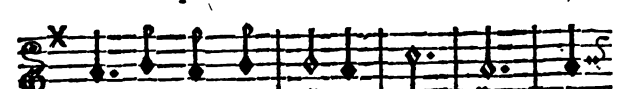
Que les Meſſieurs ont tous l'ame trai- treſſe.



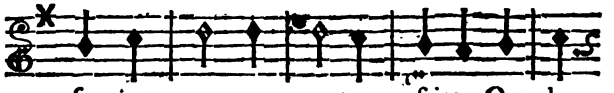
De ces mé-chans vous ê- tes ex- cep- té.



Hélas ! pour- riez-vous me tra- hir ? Non,

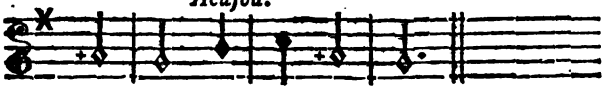


non : tout au con- traire, Je ſens.... je



ſens que vous ne pouvez faire Que du

Acajou.



plai- ſir. Que du plai- ſir!

Air : *Pour la Baronne.*

Selon ma Bonne,
On me careſſe pour voler
Mon petit Serin qui fredonne,
Qui déjà commence à parler;
Mais tenez, ſi vous le voulez,
Je vous le donne.

ACAJOU.

Air : *Ah! mon mal ne vient que d'amour.*

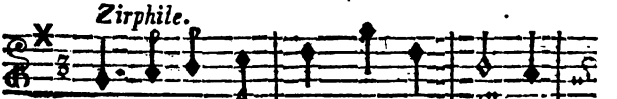
Inceſſamment je ſoupirois
Après un bien que j'ignorois.

ZIRPHILE.

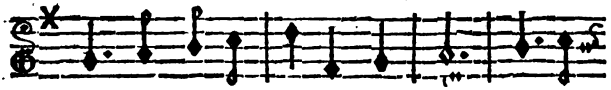
J'avois de même du ſouci
Sans en ſçavoir la cauſe.
Hélas! il me manquoit auſſi,
Comme à vous, quelque choſe.

Air : *Dans votre joli Corbillon, qu'y met-on?*

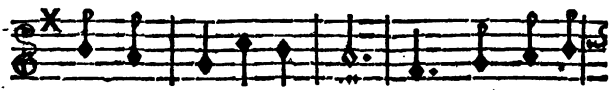
Zirphile.



IL faudra tou- jours être en- ſemble,

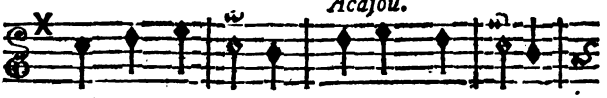


Pour nous amu- ſer tous les deux. Nous joue-



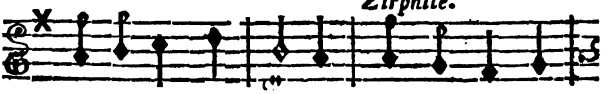
rons à de pe-tits jeux. Oui, c'eſt bien dit;

Acajou.



que vous en ſemble ? Je veux, ma chere,

Zirphile.

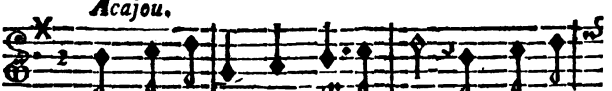


Ce qui peut vous plaire. Sur ce verd ga-

zon, Il faut jouer au Cor-bil-lon, qu'y met-on ?

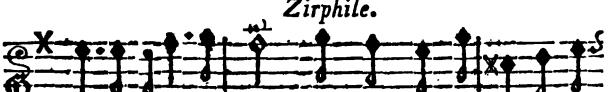
Air : *Nous irons joujou.*

Acajou.



SOir & matin, Dans ce Jar- din, De fleurs j'or-

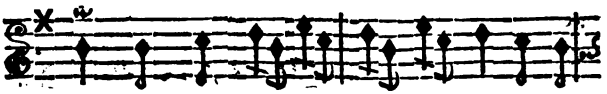
Zirphile.



nerai vo- tre ſein. Ah! que je ſe- rai ſatiſ-

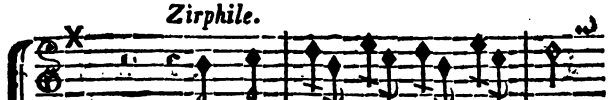
Acajou.

fai- te ! Oui, ſans ceſſe, avec votre Aca-



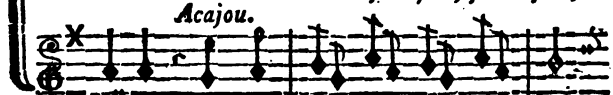
jou, Vous fe- rez jou- jou, jou-jou, Sur l'her-

Zirphile.



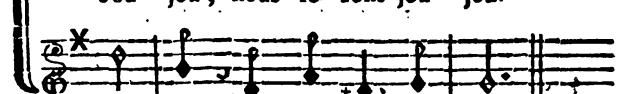
Nous fe- rons jou-jou, jou- jou,

Acajou.



bette. Nous fe- rons jou- jou, jou- jou,

Jou- jou, nous fe- rons jou- jou.



Jou- jou, nous fe- rons jou- jou.

ACAJOU.

Air : *Prenez-en deux, prenez-en trois.*

Je voudrois ſur ces jolis doigts,
Prendre un baiſer, ma mie.

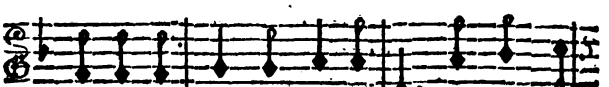
ZIRPHILE.

Prenez-en deux, prenez-en trois,
Contentez votre envie :
Voyez-vous !
[*Acajou baiſe la main de Zirphile.*]
Rien n'eſt ſi doux,
Je crois, dans la vie ;
Et mon ame eſt ravie.

Air : *Ces filles ſont ſi ſottes !*

Zirphile.

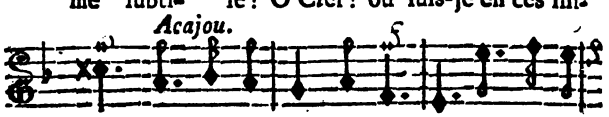
MAis quels nou- veaux en- chan-te- mens



Dé-ve- loppent mes ſenti- mens ! Quelle flam-

me ſubti- le ! O Ciel ! où ſuis-je en ces inſ-

Acajou.



tans ! Ah ! ma che-re Zirphi- le ! Ah ! ma che-

re Zir- phi- le !

ZIRPHILE.

Air : *Eſt-il de plus douces odeurs ?*

Mon cœur s'anime à tes accens :
Un Dieu s'en rend le maître.
Quel cahos offuſquoit mes ſens,
Avant de te connoître !
Le jour n'avoit point lui pour moi :
C'eſt toi qui me fais naître.

ACAJOU.

Je ſens auſſi ... je ſens en moi...
Je prends un nouvel être.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Quelle volupté fait éclore
Dans mon cœur un ardent deſir !
Un autre lui ſuccede encore,
Et m'annonce un nouveau plaiſir.
Qu'un doux baiſer ... ah ! je t'adore...
J'ai ſenti nos ames s'unir.
Redouble ; viens, que l'on ignore
Qui de nous deux pouſſe un ſoupir.

SCENE IV.

PODAGRAMBO, ZIRPHILE, ACAJOU.

PODAGRAMBO, *appercevant Acajou & Zirphile.*

Air : *Ah ! la drôle d'hiſtoire !*

AH ! ce coup m'aſſaſſine ;
O Dieux ! qu'ai-je apperçu ?
Cherchons vîte Harpagine,
Quel revers imprévu !

[*Il ſort ſans ſe montrer à Zirphile & à Acajou.*]

SCENE V.

ZIRPHILE, ACAJOU.

ZIRPHILE.

Air : *Pour héritage.*

SANS la tendreſſe,
Eſt-il un vrai bonheur ?
Sa douce ivreſſe
S'empare de mon cœur.
Qui cauſe en nous
Un ſi charmant délire ?
Apprends-moi ce qui peut produire
Des plaiſirs ſi doux.

ACAJOU.

Air : *Sortez de vos retraites!*

Le Dieu qui nous enflamme
Ne me donna, je croi,
Que la moitié d'une Ame,
Et l'autre étoit pour toi.
Toujours chaque partie
Cherchoit ſes premiers nœuds.
Cette Ame réunie
Nous rend égaux aux Dieux.

ZIRPHILE.

Air : *Sur le Pont d'Avignon.*

Je le crois comme vous.

[*Appercevant Harpagine.*]

O ciel! je ſuis perdue!

[*Elle fuit.*]

SCENE VI.

HARPAGINE, ACAJOU.

HARPAGINE, *à Acajou.*

QUE faites-vous ici?

ACAJOU.

Madame, je l'ai vûe.

HARPAGINE.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

[*A part.*] O Dieux! par mon imprudence,

Je

Je perds ſur lui ma puiſſance.
Tâchons de l'intimider :
[*Haut.*] Suivez-moi.

ACAJOU.

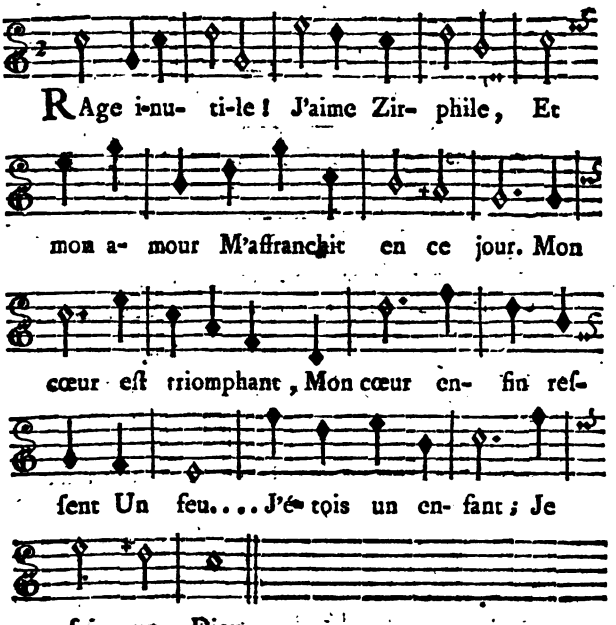
Non.

HARPAGINE.

Téméraire,
Crains l'effet de ma colere ;
La fureur va me guider.

ACAJOU.

Air Anglois.

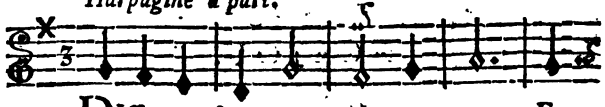


Air : *Le Savetier mutineux.*

Sur le ſort le plus affreux,
Mon ame reſte tranquille ;
Qu'ai-je à craindre de fâcheux ?
Je ſuis aimé de Zirphile. (*bis.*)

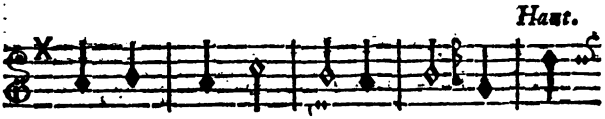
Air : *La Fortune, ainſi que l'Amour.*

Harpagine à part.



Diſſi- mu- lons pour un mo- ment, Et

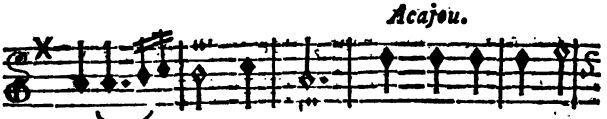
Haut.



cherchons quelque ſtrata- gê- me. Elle

eſt d'u- ne bê- tiſe ex- trême. Pouvez-vous

Acajou.



ê-tre ſon A- mant ? Que Zirphile a d'eſ-

prit ! elle aime : Et l'eſprit naît du ſenti- ment.

HARPAGINE.

Air : *Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere.*

Vous la préferez à moi ?
Pour ma flamme quelle injure !
Je voulois ſous votre loi
Ranger toute la Nature ;
La gloire eût ſuivi vos pas.
Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere :
Car tout ça n'vous touche pas.
Hélas !
Vous n'm'aimez pas.

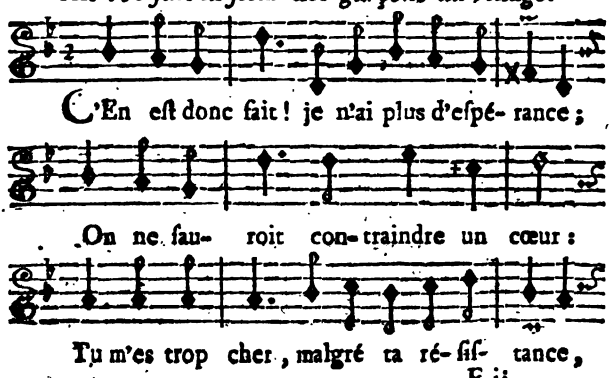
ACAJOU.

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Ces vains honneurs n'offrent rien qu'impoſture.
Zirphile eſt tout : je voudrois, en l'aimant,
Être ignoré de toute la Nature,
Et connu d'elle ſeulement.

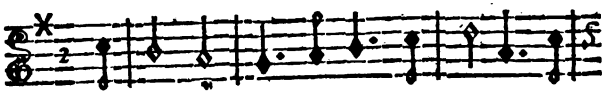
HARPAGINE.

Air : *Je ſuis la fleur des garçons du village.*



Pour m'oppo- ſer à ton bon- heur.

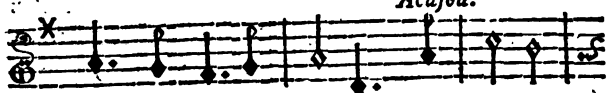
Air : *Faites boire à triple meſure.*



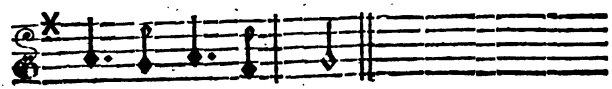
HÉ bien ! cru- el, je veux moi- même, En

m'immo- lant, ſervir ton feu, S'il eſt vrai

Acajou.



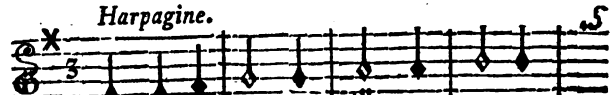
que Zir-phi- le t'aime. Zir- phile



m'en a fait l'a- veu.

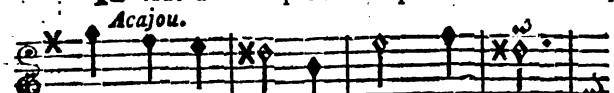
Air : *D'une ſanté pour nous ſi chere.*

Harpagine.



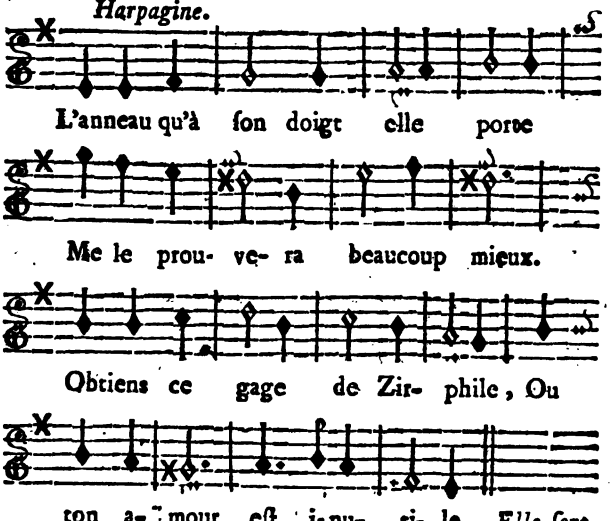
IL faut u- ne preu- ve plus for- te.

Acajou.



J'ai vû tout . ſon cœur dans ſes yeux.

Harpagine.

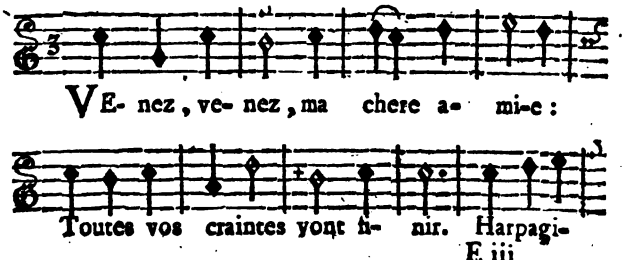


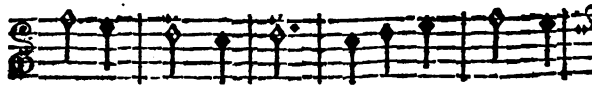
SCENE VII.

ACAJOU, ZIRPHILE.

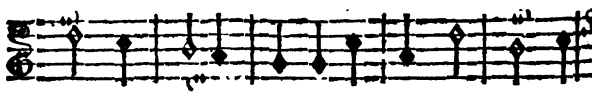
ACAJOU.

Air : *Si dans le mal qui me poſſede.*



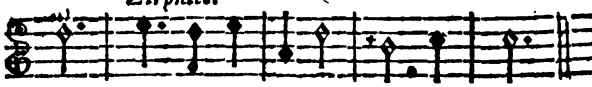


ne veut nous u- nir ; Elle n'eſt plus no-



tre en-ne- mi-e. Conſentez vous à mon bon-

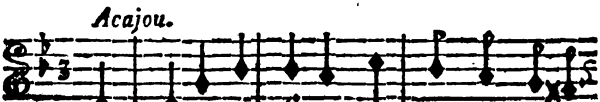
Zirphile.



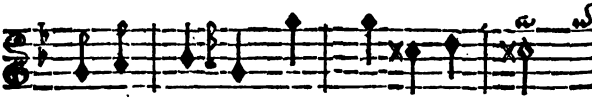
heur ? Ce doute of- fenſe mon ar- deur.

Air : *Le vieux Docteur Blaiſe.*

Acajou.

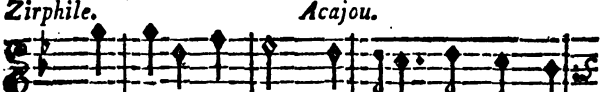


DE votre ten- dreſſe Don- nez moi, ma che-



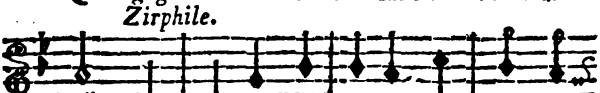
re Mai- treſſe, Un ga- ge nou- veau.

Zirphile. *Acajou.*

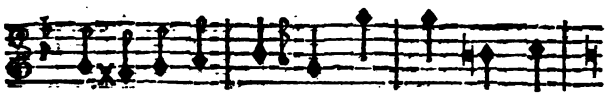


Quel gage nou-veau ? Hé- las ! c'eſt votre an-

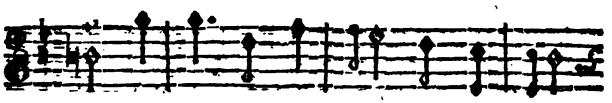
Zirphile.



neau. Que je vous le donne ! O Ciel ! que



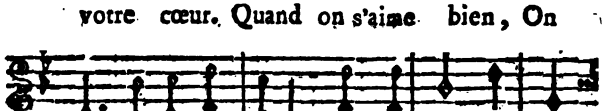
me diroit ma Bonne ? Il fait mon bon-



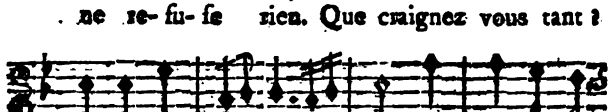
heur, Je perdrois l'honneur, Mes at- traits,

Acajou.

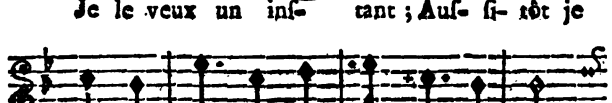
votre cœur. Quand on s'aime bien, On



ne re- fu- se rien. Que craignez vous tant ?

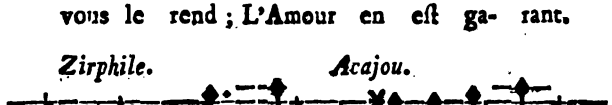


Je le veux un inſ- tant ; Auſ- ſi- tôt je



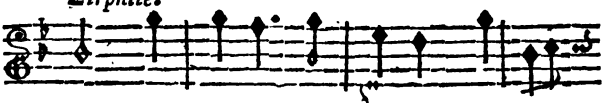
vous le rend ; L'Amour en eſt ga- rant.

Zirphile. *Acajou.*



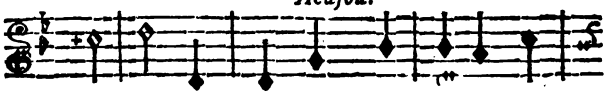
Dieux ! quel em- bar- ras ! Vous ne m'aimez

Zirphile.

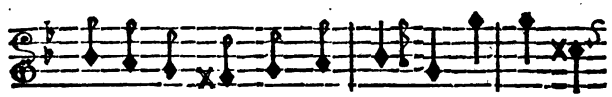


pas. Mon trouble Re- doublе... Que faire ?

Acajou.

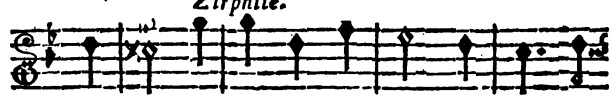


hé- las ! Non, non, Point d'ex- cuſe. Quoi !



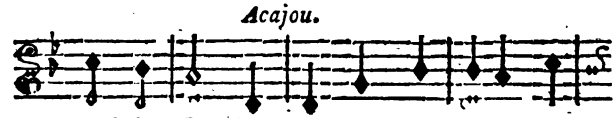
Zirphi- le me le re- fu- ſe ! Ah ! je vais

Zirphile.



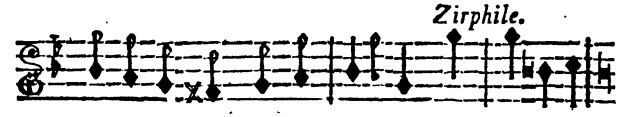
mou- rir. Tu me fais fré- mir... Attends... mais

Acajou.

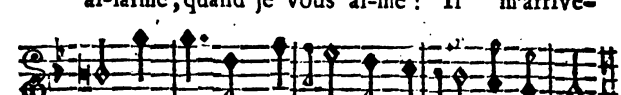


quel de- ſir ! Quel- le crainte ex- trême Vous

Zirphile.



al-larme, quand je vous ai-me ! Il m'arrive-



ra Tout ce qu'il pourra ; Tu le veux, le voi- là.

Elle donne ſon anneau à Acajou.

ACAJOU.

Air : *A ta mere à préſent*, ou, *Laiſſe-moi, Tircis.*

O Dieux ! quelle douceur !

ZIRPHILE.

Qu'en allez-vous faire ?

ACAJOU.

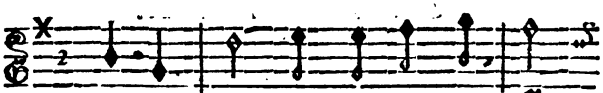
Il va combler mon bonheur.
Au gré de nos deſirs,
Nous ſerons, ma chere,
Toujours au ſein des plaiſirs.

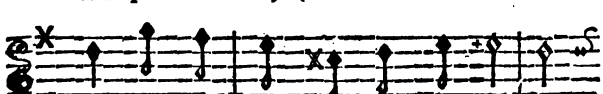
SCENE VIII.

ACAJOU, ZIRPHILE, HARPAGINE.

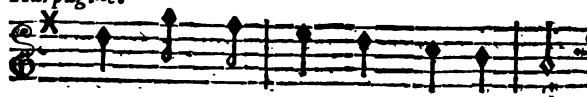
ACAJOU, *à Harpagine.*

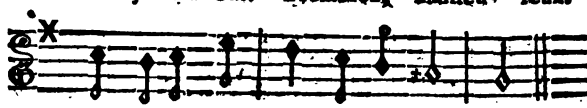
Air : *La Ceinture.*





Harpagine.





Air : *De mon pot je vous en réponds.*

[*A Acajou.*]

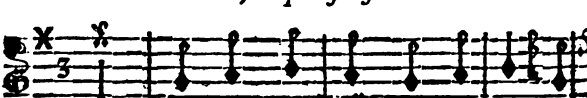
Puiſqu'un autre obtient ton cœur,
Ingrat, frémis d'horreur ;
Crains tout de ma fureur extrême.
Je vais remettre à l'inſtant même
Au pouvoir de Podagrambo,
Zirphile & ſon anneau.

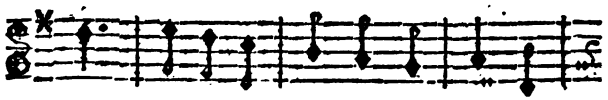
[*Elle enleve Zirphile dans un char tiré par un Dragon volant.*]

SCENE IX.

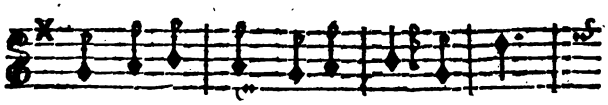
ACAJOU.

Air : *Viens, trop inſenſible Silvie.*





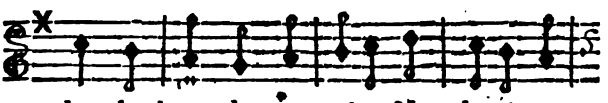
Ah ! je ſuccombe à ma dou- leur. Re-



viens, impla- cable enne- mi- e; Viens,

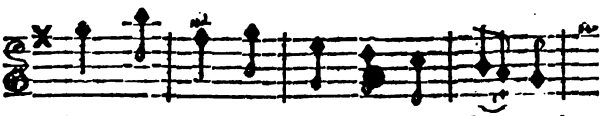
FIN.

viens & me perce le cœur. Le plus

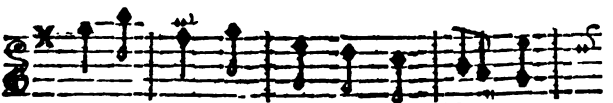


doux bonheur de ma vi-e N'a du-ré qu'un

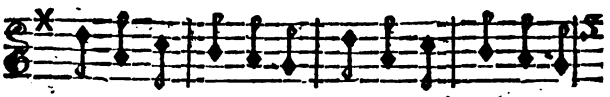
ſeul inſtant. Je re-tombe au né ant. Dieux!

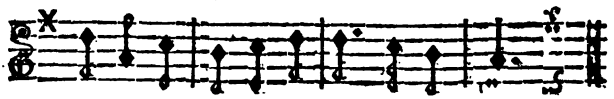


Quel tourment ! je ne puis la ſui- vre !



La Bar- bare, en me laiſſant vi- vre,



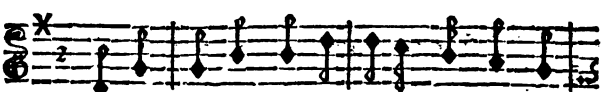


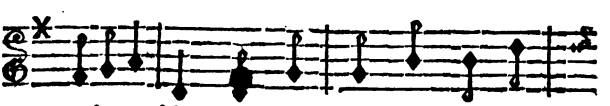
SCENE X.

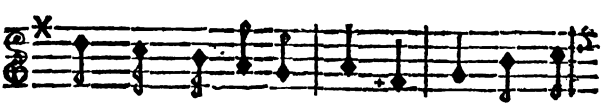
ACAJOU, NINETTE.

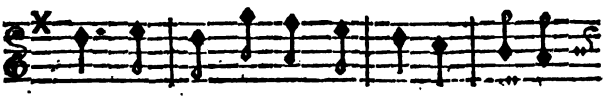
NINETTE, *à Acajou, gaiement.*

Air : *Puiſqu'une ingrate maitreſſe.*

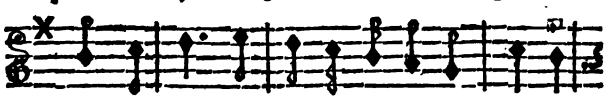




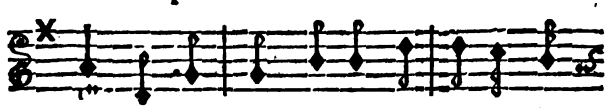




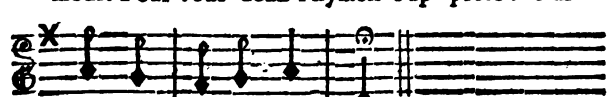
beau ſé- jour Zirphile a ſû vous plaire :



Son eſ- prit s'é- claire Par les feux de l'A-



mour. Pour vous deux l'hymen s'ap- prête : J'ai



comman- dé la Fê- te. : .

Air : *Un petit moment plus tard.*

Mais quoi ! vous ne répondez pas !
L'accueil eſt ſauvage.
Je ne vois point Zirphile.

ACAJOU.

Hélas !

NINETTE.

Quel affreux préſage !
Je la cherche en vain des yeux.
Qu'eſt-elle devenue ?
Elle n'eſt point en ces lieux.

ACAJOU.

Elle eſt (*bis.*) perdue.

Air : *Jai bien la meilleure femme.*

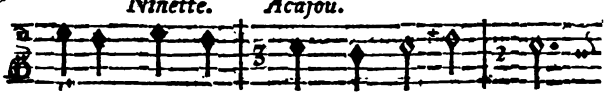
Acajou. *Ninette.*

LA fu- reur de moi s'em- pare. Que lui

Acajou.

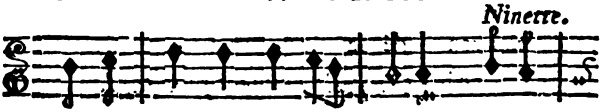
vient-il d'arri- ver ? Harpa- gine, la Bar-

Ninette. *Acajou.*

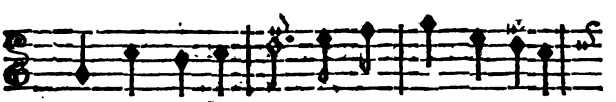


ba-re... Hé- bien !...Vient de l'en- le- ver.

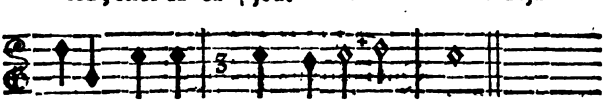
Ninette.



Je me trouble, Je m'é- gare... Arré-



tez, cher A- ca- jou. Le bon ſens eſt déja



pare ; N'allez pas deve- nir fou.

Air : *Nous avons de fines aiguilles.*

Pour voir les choſes plus nettes,
Je vais mettre mes lunettes.

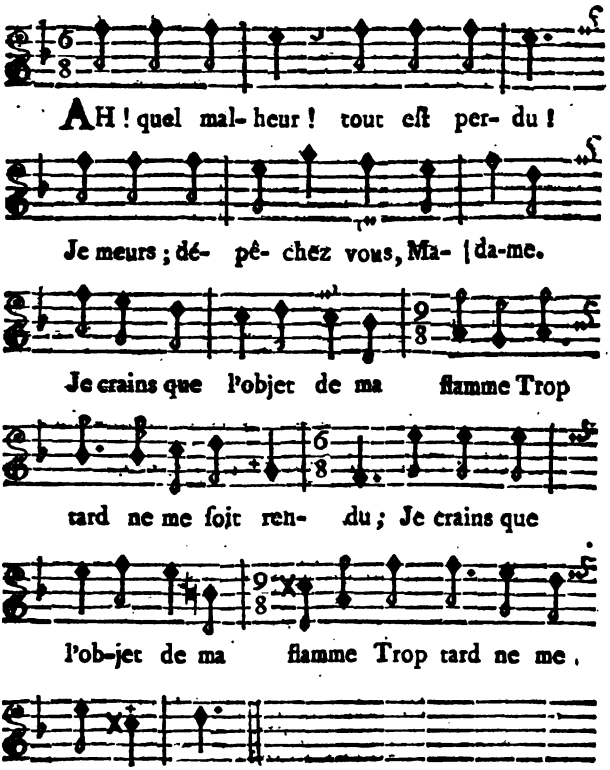
[*Auſſi-tôt qu'elle a ſes lunettes.*]

Air : *Routes du monde*, noté ci-devant, page 14.

Ah ! quel objet frappe mes yeux !
Podagrambo ! ... Zirphile ! ... ô Dieux !

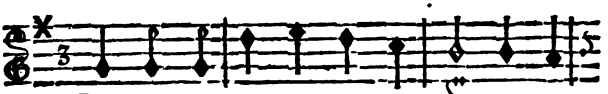
ACAJOU.

AIR.

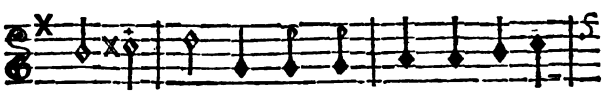


NINETTE.

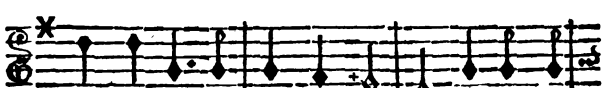
Air : *Simone, ma Simone.*



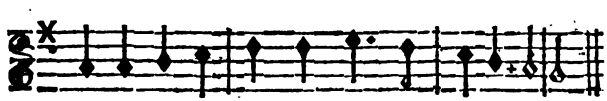
SAns que l'ob-jet de votre a- mour Ait per-



du le jour, Son corps eſt chez Po-dagram-



bo; Sa Tête eſt dans la Lu- ne. C'eſt la per-



te de ſon Anneau Qui fait votre in-for-tune.

Air : *Fille qui voyage en France.*

Vous avez un avantage;
Cela doit vous appaiſer :
Son cœur eſt votre partage.

ACAJOU.

Hélas ! pourquoi m'amuſer ?
O ſort funeſte !
Mon rival peut épouſer
Ce qui lui reſte.

NINETTE.

NINETTE.

Air : *On n'aime point dans nos forêts*, noté ci-dev. page 4.

Non, non, il n'en peut approcher,
Qu'il ne ſoit maître de la Tête.
Dans la Lune il va la chercher ;
Mais ce plat Génie eſt ſi bête
Que vous pourrez le prévenir.

ACAJOU.

Eh ! comment donc y parvenir ?

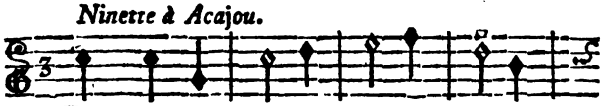
NINETTE.

Air : *Banniſſons d'ici l'humeur noire*, noté ci-dev. page 51.

D'abord ma baguette magique
Dans les airs vous tranſportera,
Et par un effet ſimpathique
La Lune vous enlevera.

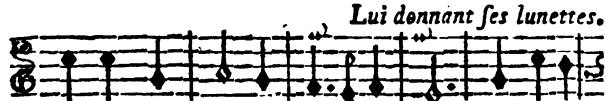
Air : *Vive Michel Noſtradamus.*

Ninette à Acajou.

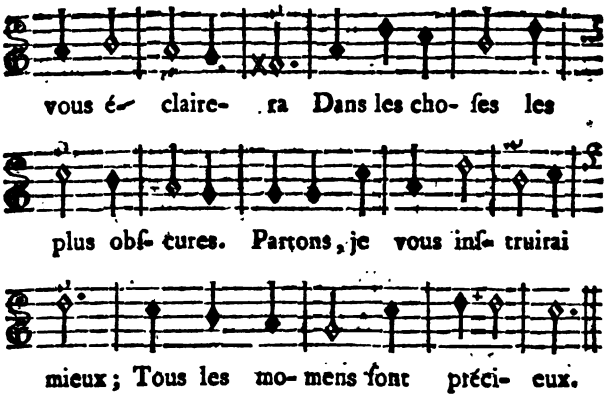


POur rendre vos dé- marches ſu-res,

Lui donnant ſes lunettes.



Prenez cet- te Bé- quil- le là. Et ceci



Fin du ſecond Acte.

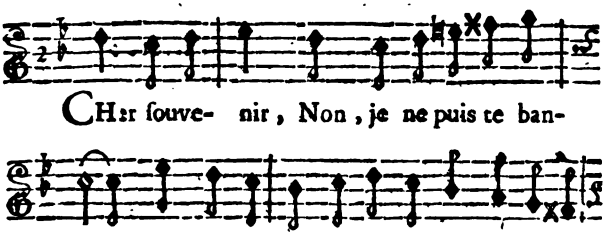
ACTE III.

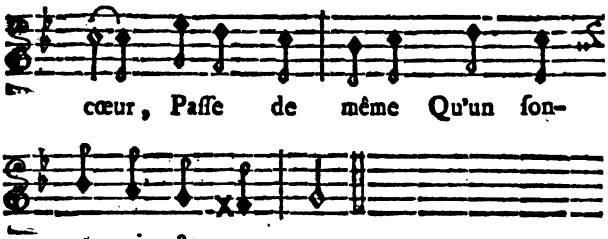
Le Théâtre repréſente des boſquets. La Scene eſt dans la Lune.

SCENE PREMIERE.

La Tête de ZIRPHILE *ſur un buiſſon de fleurs.*

Air : *Je crois, Liſon.*





Air : *Que je regrette mon amant !*

Que je regrette mon amant,
Quoiqu'il cauſe mon infortune !
Pour avoir aimé tendrement,
Voilà ma Tête dans la Lune.
Si chaque fille eſt dans ce cas,
Les Têtes ſont rares là-bas.

Air : *Sans le ſçavoir.*

Un charme affreux ici m'arrête :
Il ne me reſte que la Tête ;
Quel amuſement puis-je avoir ?
Podagrambo du reſte eſt maître ;
Et je déteſte ſon pouvoir.
Je réponds à ſes feux peut-être,
Sans le ſçavoir.

SCENE II.

La Tête de ZIRPHILE, ACAJOU.

ACAJOU, *ſans être vû.*

Air : *Oh ! Pierre, oh ! Pierre.*

MA peine eſt inutile,
Et je cours comme un fou.
Zirphile, ma Zirphile.

La Tête de ZIRPHILE.
C'eſt la voix d'Acajou !

ACAJOU *en Vieillard, avec la béquille de Ninette.*
Zirphile, Zirphile.

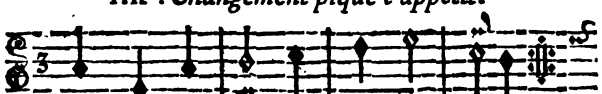
La Tête de ZIRPHILE.
Oui, j'entends Acajou.

Air : *Trois Enfans gueux.*
Jettez les yeux ſur ce buiſſon de fleurs.

ACAJOU.
Que vois-je ? hélas ! c'eſt Zirphile elle-même.

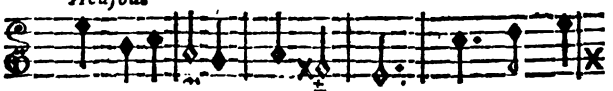
La Tête de ZIRPHILE.
C'eſt Acajou qui vient ſécher mes pleurs.
Je vois encor le cher amant que j'aime.

Air : *Changement pique l'appétit.*

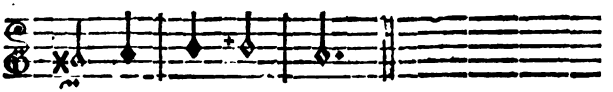


MAis par quel-le bon-ne for-tune
E- tes-vous auſ- ſi dans la Lune ?

Acajou.



Ninette i- ci m'a tranſpor- té, Pour vous don-



ner la li- ber- té.

La Tête de ZIRPHILE.

Air : *Tarare ponpon.*

L'Amour prend donc pitié de nos peines cruelles?

ACAJOU.

Oui, contre mon eſpoir, enfin je vous revoi.

La Tête de ZIRPHILE.

Nous ſommes-nous fideles?
Daignez, de bonne foi,
M'apprendre des nouvelles
De moi.

Air : *C'eſt une excuſe.*

Mon corps eſt reſté ſeul là-bas,
Et j'ai tout lieu de craindre, hélas!
Quelque maligne ruſe:
S'il fait par malheur des faux pas,
Ma tête ne le conduit pas;
C'eſt une excuſe.

ACAJOU.

Air : *Dans notre village.*

Aucun téméraire
N'en peut approcher,

Et je viens chercher
Ici cette tête ſi chere,
Pour l'y réunir,
Et vous obtenir.

Air : *Mathurin mon compere*, noté ci-dev. p. 20.

Dans un deſſein ſemblable
Mon rival doit venir ;
Vous m'êtes favorable,
Il faut le prévenir.

La Tête de ZIRPHILE.

A ſes yeux gardez-vous de paroître,
S'il vous voit...

ACAJOU.

Ne craignez point cela :
Il ne pourra me reconnoître,
Quand j'aurai mis ces lunettes-là.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Venez, volez entre mes bras.

La Tête de ZIRPHILE.

Je ne puis, un charme m'arrête ;
Sans mon anneau l'on ne peut pas
Se rendre maître de ma tête.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Ce Génie affreux le poſſede.

ACAJOU.

Mon malheur eſt donc ſans remede ?

La Tête de ZIRPHILE.

Il vient pour combler nos douleurs.

Je ſens une frayeur extrême.

ACAJOU.

Cachez-vous vîte ſous ces fleurs ;
L'Amour m'inſpire un ſtratagême.

[*La Tête de Zirphile diſparoît : Acajou met les lunettes de la petite Fée, & paroît ſous la forme d'un Vieillard.*]

SCENE III.

PODAGRAMBO, ACAJOU.

PODAGRAMBO, *un trebuchet à la main.*

Air : *Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne.*

PETITE, petite, petite,
A ma voix accourez vîte ;
Venez vous prendre
Au trébuchet
Que je vais tendre
Dans ce boſquet.

(*Appercevant Acajou qu'il prend pour un Vieillard.*)

Air : *Ah ! vraiment, je m'y connois bien*, noté ci-devant, page 85.

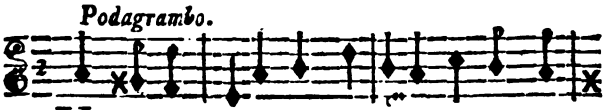
Dites-moi, bon homme, où ſe perche
Un certain oiſeau que je cherche ?

ACAJOU.

On ne ſauroit mieux s'adreſſer :
Expliquez-vous ſans balancer.

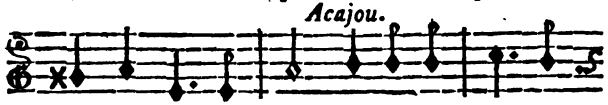
Air : *Ah ! Nicolas, ſois-moi fidele.*

Podagrambo.

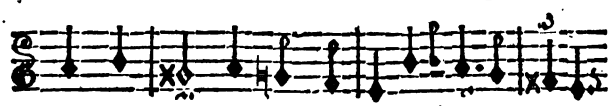


UNe a-ven- ture peu commune Juſqu'en ces

Acajou.

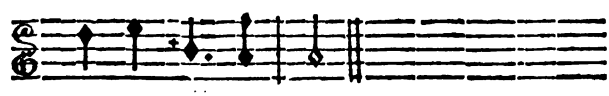


lieux m'a fait ve- nir. Peut-ê- tre puis- je



vous ſer- vir, Je ſuis ha- bitant de la Lune ;

Par moi vous ſe- rez é- clair- ci Sur tout ce



qui ſe trouve i- ci.

Air : *De néceſſité néceſſitante*, noté ci-dev. p. 18.

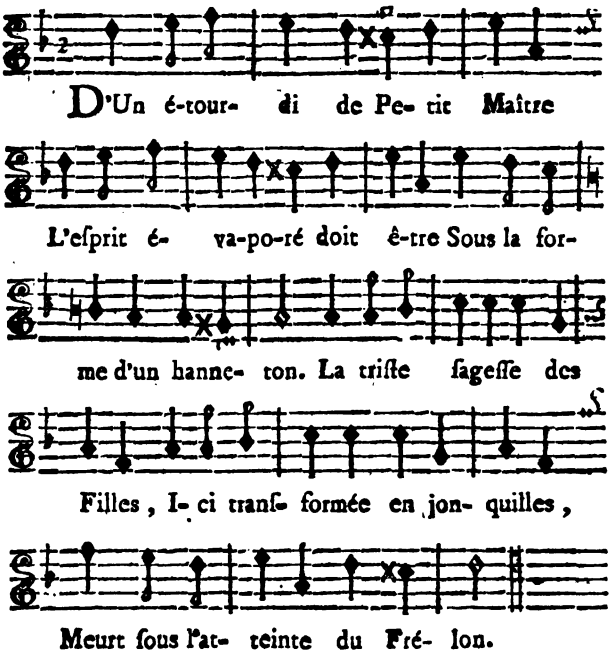
Tous les Etres dont la Lune abonde,
Sont évaporés de votre Monde :
En ces lieux tout ſe caracteriſe
Sous une forme qui ſympathiſe.

Air : *Morgué ! ſi je la tenois, comme je l'étrillerois !*

Ici l'eſprit des coquettes,
Par l'intérêt animé,

En abeille transformé,
Vit du tribut des fleurettes,
Et du Lis au Jaſmin
Vole, & ſuce ſon butin.

AIR.



PODAGRAMBO.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Quelle eſt cette foule d'oiſeaux
Qui voltige ſous ces ormeaux ?

ACAJOU.

Air : *Adieu l'oiſeau.*

La vertu légere des Belles
Ici paroît avec des aîles.

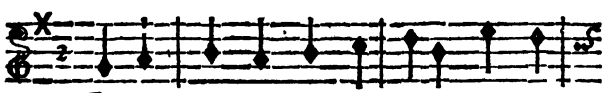
PODAGRAMBO.

Quel cas nouveau !

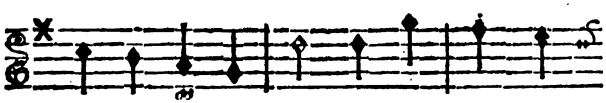
ACAJOU.

Toujours, par quelque moyen drôle,
Dans la Lune l'honneur s'envole
Comme un oiſeau.

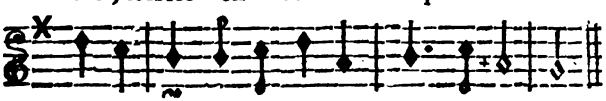
Air : *L'Amour eſt un oiſeau.*



IL en vient dans ce bo- cage, De pe-



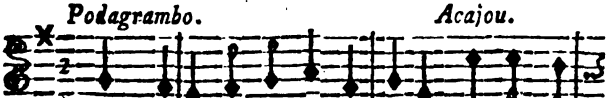
tits, foibles en- cor. Beaucoup même ont



pris l'eſ- for, Avant d'avoir leur pluma- ge.

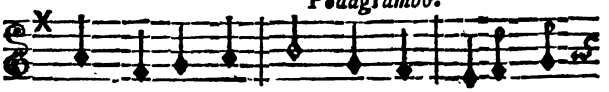
Air : *Ouiche, ouiche ! eh ! oui-dà !*

Podagrambo. *Acajou.*

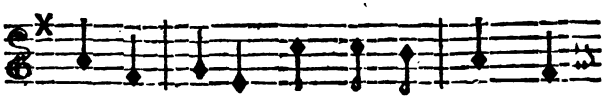


TOut ce-la fort peu m'inté- reſſe. Que cherchez-

Podagrambo.

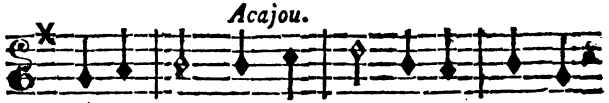


vous? allons au fait. C'eſt la tête de

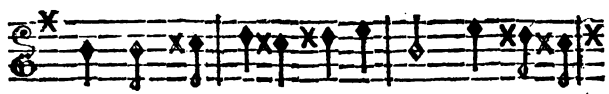


ma Mai- treſſe, Que je veux prendre au

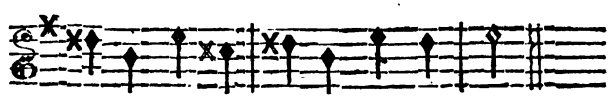
Acajou.



Trébu- chet. Ah! ah! ah! Ouiche, ouiche!

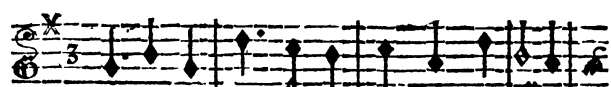


C'eſt bien de cette façon - là Qu'on les dé-



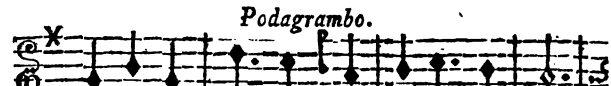
niche! Ouiche, ouiche! eh! oui- dà!

Air : *Bacchus diſoit.*



ALlez, al- lez, j'en fe- rai mon af- faire;

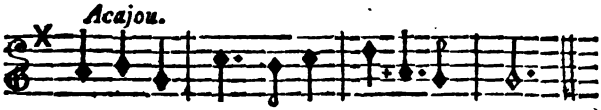
Podagrambo.



Je la prendrai. Vous pa- roiſſez bien vieux

Pour at- tra- per cette tê- te lé- gere.

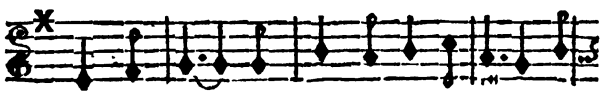
Acajou.



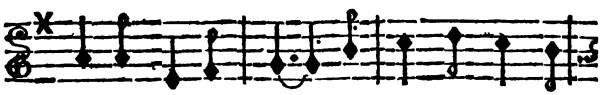
Et c'eſt en quoi j'y ré- uſ- ſi- rai mieux.

Air : *Au Bal du Cours.*

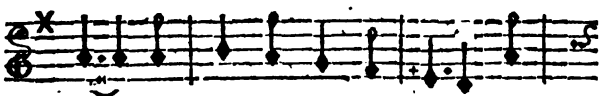
L'Innocence eſt crain- tive, Et les jeu-



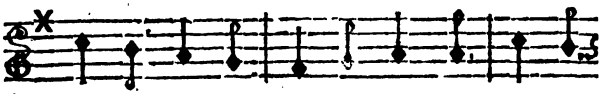
nes Tendrons Sont ſur la défen- ſive A



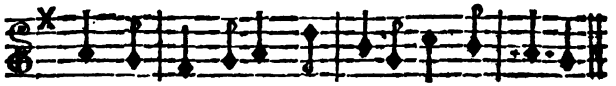
l'aſpect des Gar- çons. Ga- lans Trop pé- tu-



lans, Vous manquez leur dé- faite; Par



trop d'ardeur, On leur fait peur; Mais un Vieil-



lard Gaillard A l'art D'at- traper la Fil- lette.

Air : *Eh ! allons donc, jouez, Violons.*

Une jeune tête femelle
Vient à moi, dès que je l'appelle :
J'ai des appeaux
Pour ces oiſeaux.

PODAGRAMBO.

Eh ! comment donc ?

ACAJOU.

On les attire
Par la louange ou la ſatire,
Et de petits contes nouveaux,
Que la mode fait trouver beaux ;
Il faut ſeconder mon adreſſe,
Pour attirer votre maitreſſe :
Apprenez-moi d'abord ſon nom.

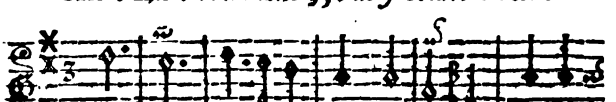
PODAGRAMBO.

On l'appelle Zirphile.

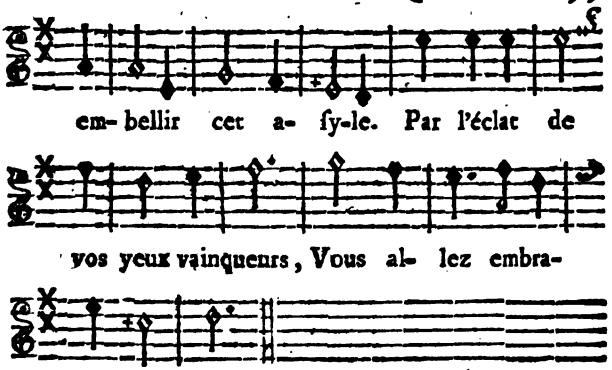
ACAJOU.

Bon.

Air : *Ah ! vraîment, je m'y connois bien.*



VE nez, a-do-ra- ble Zirphi- le : Venez.



PODAGRAMBO, *voyant paroître sur un rosier la Tête de Zirphile.*

Air : *Ah ! Barnaba, ta bequille.*

Ah ! la voilà !
Oui, c'est elle.
Qu'elle est belle !
Amusez-la,
Je la prendrai.

ACAJOU.

Restez-là.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Vous avez plus de science,
C'est à vous de l'amuser ;
Moi, j'ai plus d'expérience,
Pour l'avoir, il faut ruser :
En vous l'étude est unie
A l'esprit vif & saillant.

PODAGRAMBO.

Parbleu, je ſuis un Génie :
Cela n'eſt pas étonnant.

ACAJOU.

Air : *A ſa voiſine*, noté ci-devant page 16.

Je vais donc...

PODAGRAMBO.

Venez, venez-çà.

ACAJOU.

Qu'eſt-ce qui nous arrête ?

PODAGRAMBO.

On ne peut, ſans cet anneau-là,
S'emparer de la tête.

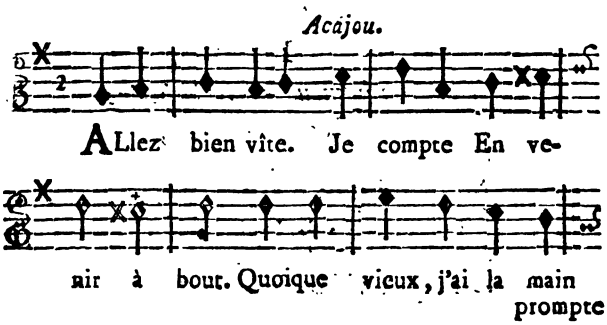
ACAJOU.

Je ne ſongeois pas à cela.

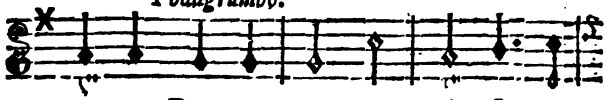
PODAGRAMBO.

Ah ! qu'il eſt bête !

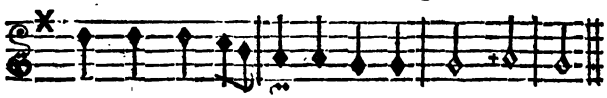
[*Lui donnant l'anneau de Zirphile :*]



Podagrambo.



prompte. Dans un nouveau goût, Je m'en



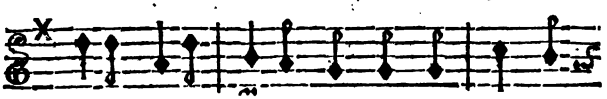
vais lui faire un Conte A dor-mir de-bout

[*Le Génie se couche sur un banc de gazon, pour réciter plus à son aise ; il s'assoupit en faisant son conte. Acajou profite de cet instant pour emporter la Tête de Zirphile.*]

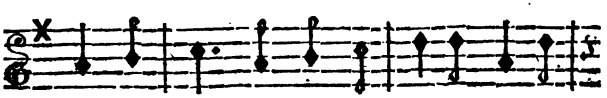
PODAGRAMBO.

Air : *Voyelles anciennes.*

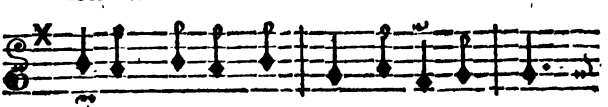
IL é-toit u-ne fois un Roi... Et puis, il



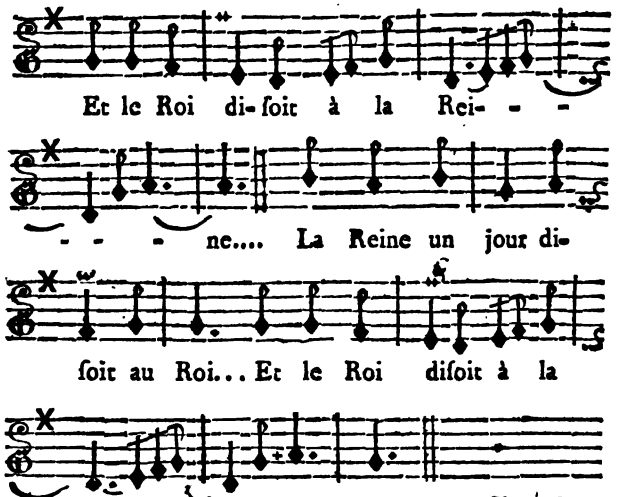
étoit u-ne Reine. La Reine un jour di-



soit au Roi... Et le Roi disoit à la



Reine... La Reine un jour di-soit au Roi...

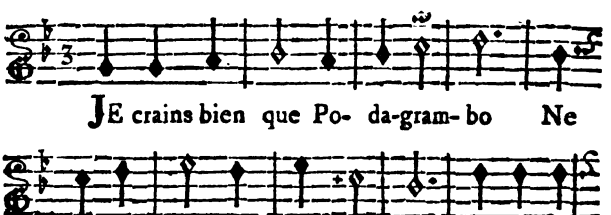


SCENE IV.

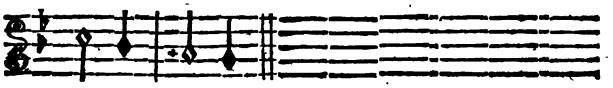
HARPAGINE, PODAGRAMBO.

HARPAGINE.

Air : *La Beſogne.*



ſe quel- que ſot-ti-ſe ; Suivons- le dans ſon



entre- pri-ſe.

PODAGRAMBO.

Fin de l'air ci-deſſus, page 97.

La Reine un jour diſoit au Roi...
Et le Roi diſoit à la Reine...

HARPAGINE.

Air : *Un Officier, deux Officiers.*

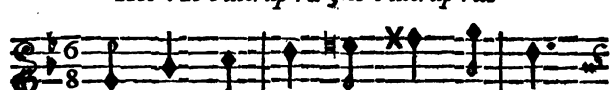
Je crois qu'il dort.
Ah ! le butord !
[*Elle le pouſſe pour le réveiller.*]

PODAGRAMBO, *ſe levant.*

Paix ; laiſſez-moi tranquille.
Voulez-vous bien finir ?
Je fais un conte pour endormir
La tête de Zirphile.

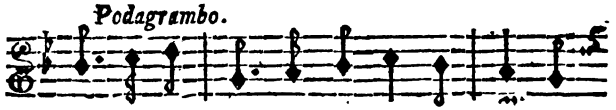
HARPAGINE.

Air : *Il l'attrap'ra, il l'attrap'ra.*

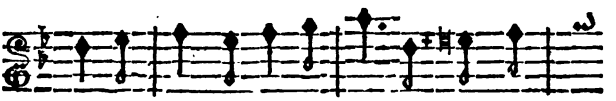


O Ciel ! je n'y puis rien compren-.

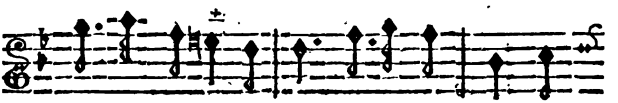
Podagrambo.



dre. A quelqu'un j'ai donné l'an-neau ; Tout

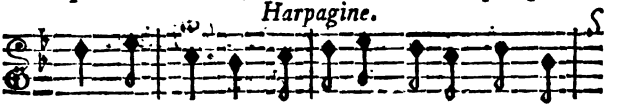


douce- ment il va la prendre, Pendant



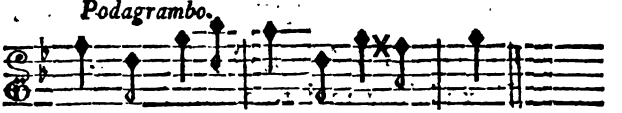
qu'elle fe- ra do- do. Allez un peu plus

Harpagine.



loin m'at- tendre. Imprudent qu'avez-vous fait

Podagrambo.



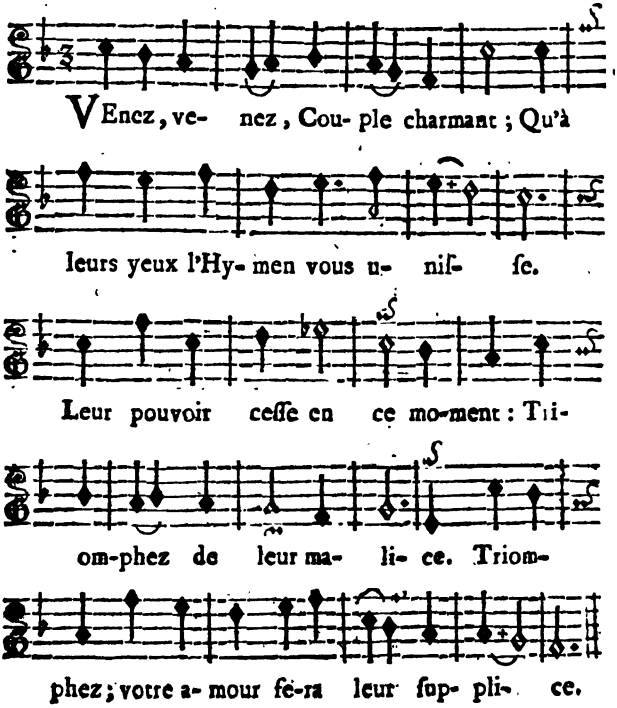
là ? Il l'attra- p'ra, Il l'attra- p'ra.

SCENE V. *& derniere.*

NINETTE, ACAJOU, *ſous ſa figure naturelle*, ZIRPHILE, HARPAGINE, PODAGRAMBO.

NINETTE, *à Acajou & à Zirphile.*

Air : *J'aime mieux aller à la brune.*



Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

[*A Podagrambo & à Harpagine.*]

Vos remords ſont notre vengeance.
Malheureux ! fuyez ma préſence.

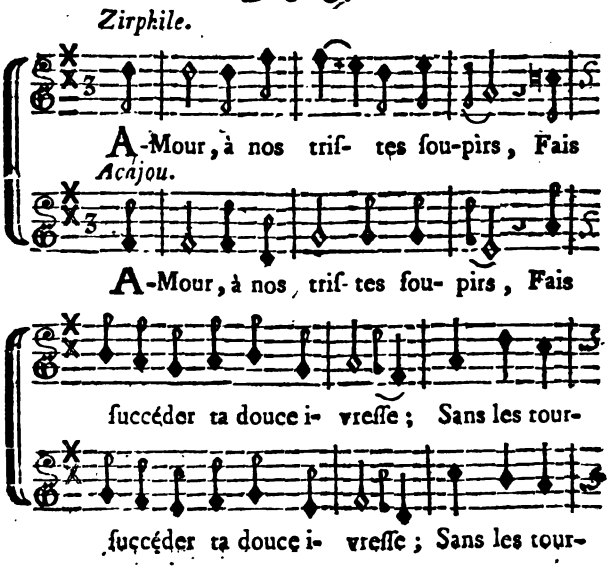
[*Harpagine & Podagrambo s'abîment.*]

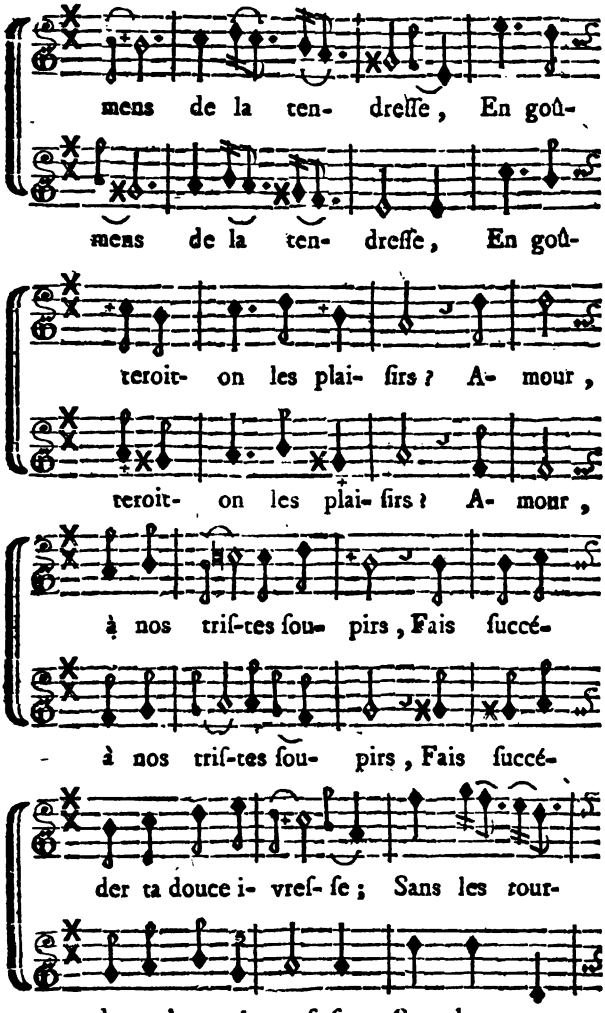
Toujours les méchans & les ſots
Sont dupes de leurs ſtratagêmes ;
Jamais ils n'ont, dans leurs complots,
De plus grands ennemis qu'eux-mêmes.

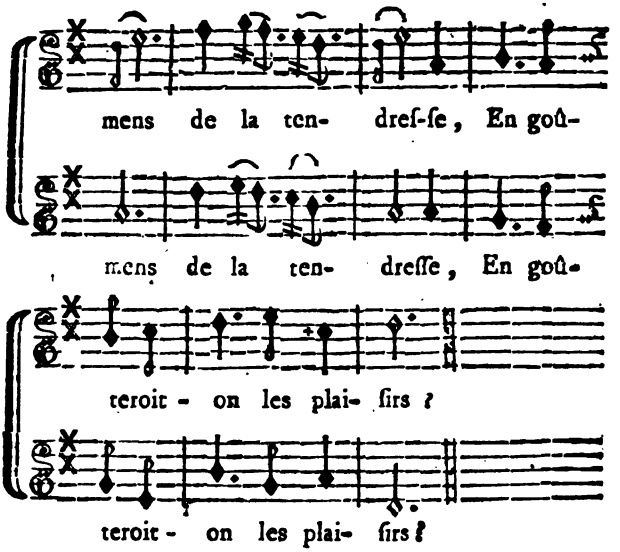
Air : *De néceſſité néceſſitante*, noté ci-dev. p. 18.

Je veux, d'un ſeul coup de ma béquille,
Amener une fête gentille :
Pour rendre la choſe moins commune,
Tranſportons mes Sujets dans la Lune.

DUO.




mens de la ten- dreſſe, En goû-
mens de la ten- dreſſe, En goû-
teroit- on les plai- ſirs ? A- mour,
teroit- on les plai- ſirs ? A- mour,
à nos triſ-tes ſou- pirs, Fais ſuccé-
à nos triſ-tes ſou- pirs, Fais ſuccé-
der ta douce i- vreſ- ſe ; Sans les tour-
der ta douce-i vreſ- ſe ; Sans les tour-



BALLET DE NAINS,

Sujets de la Fée NINETTE.

FIN.

LES AMOURS

LES AMOURS GRIVOIS,

OPERA COMIQUE-BALLET.

DIVERTISSEMENT FLAMAND,

EN UN ACTE.

Par M. FAVART,

O Mœlibœe, Deus nobis hæc otia fecit. Virgil. Bucol.

ACTEURS.

Madame GUILLEMETTE, vieille Vivandiere, mere de Fanchon.

FANCHON, jeune Vivandiere, promise à Joli-cœur.

JOLI-CŒUR, Tambour, Amant de Fanchon.

COLIN, jeune Berger Flamand.

COLETTE, jeune Bergere Flamande.

UNE MARCHANDE de Bran-de-vin.

UNE BERGERE Flamande.

UN PANDOUR Déserteur, Amant de la Bergere Flamande.

ISABELLE, Demoiselle Flamande, travestie en Servante.

UNE SUIVANTE d'Isabelle.

UN GRENADIER, Amant d'Isabelle.

DEUX BUVEURS Flamands.

UN NIAIS & une NIAISE, chantans & dansans.

N. B. *La plupart des Airs contenus dans cette Piece, se trouveront notés à la fin de la Chercheuse d'Esprit.*

L'ÉCOLE DES AMOURS GRIVOIS.

Le Théâtre représente un hameau Flamand. On voit dans l'éloignement une Ville, dont les remparts sont détruits par le Canon; de l'autre côté un Camp, à la tête duquel est une batterie de Canon. Les ailes représentent des Maisons de Payſans & des Eſtaminets. Le milieu de la Scène eſt occupé par pluſieurs Flamands, dont les uns jouent de divers inſtrumens ſous un grand arbre, pendant que les autres, autour de pluſieurs tables, boivent, fument, jouent & danſent.

SCENE PREMIERE.

Madame GUILLEMETTE, FANCHON.

Après une ouverture qui caractériſe un bruit de guerre où le Canon ſe fait entendre par intervalles, un Flamand ſe leve & chante.

UN BUVEUR FLAMAND.

AIR NOTÉ. N°. I.

L'AMOUR, troublé
Par le bruit des trompettes,

S'eſt envolé
De ces retraites ;
Courons le chercher dans nos bois :
Qu'il entende nos voix.
Reviens dans cet aſyle,
Amour ; tout eſt tranquille,
LOUIS y donne des loix.

(Madame Guillemette & Fanchon s'avancent, on leur apporte une Table, ſur laquelle on met un Pot de Bierre & trois verres.)

FANCHON.

AIR. *Blaiſe revenant des Champs.*

Cette place, apparemment,
Sera, Maman,
Pour Joli-cœur mon Amant.

Madame GUILLEMETTE.

Non ; je veux, ma fille,
Eprouver ce drille.

AIR. *La beſogne.*

Nous ferons ſemblant aujourd'hui
D'en attendre un autre que lui,
Pour voir s'il t'aime ſans feintiſe.

FANCHON.

Je vous réponds de ſa franchiſe.

Madame GUILLEMETTE.

AIR NOTÉ. N°. 2.

Le François, dans ſa vive tendreſſe,
Ne ſe pique pas de bonne foi :
Son cœur eſt volage pour ſa Maitreſſe,
Autant qu'il eſt fidèle à ſon Roi.

AIR. *Tu n'as pas le pouvoir.*

Nous lui dirons qu'un gros Seigneur
A demandé ton cœur,
Et s'il prend la choſe en douceur ;
C'eſt qu'il n'a point d'ardeur.

AIR. *Le tout par nature.*

Obſerve bien tes diſcours,
Suppoſons d'autres amours.

FANCHON.

Je n'entends point ces détours,
Ma mere, je vous jure.
Mon cœur parlera toujours,
Le tout par nature.

AIR. *Adieu, ma chere Maitreſſe.*

Joli-cœur n'eſt point volage ;
J'en ai des preuves, Maman :
Il a mis ſa pipe en gage,
Pour m'acheter un ruban.

AIR. *Il t'attrapera.*

Il ne porte point de cocarde,
Qui ne ſoit faite de ma main;
Quand j'approche du Corps-de-Garde,
Du doigt il m'appelle ſoudain.
Battant la Caiſſe il me regarde,
En me faiſant ce ſigne-là (1).
Madame GUILLEMETTE,
Il t'attrapera, il t'attrapera.

AIR NOTÉ. N°. 3.

Pour t'avoir, le Grivois te guette,
On attrape une fillette,
Mon enfant, à peu près
Comme le Soldat prend les Poulets:
S'il en voit un hors de ſa cage,
Il jette du pain, du fromage.
Tiens, petit, petit, petit;
Le Poulet ſuit,
Et crac,
Le voilà dans le ſac.

(1) Signe d'un baiſer.

SCENE II.

JOLI-CŒUR, Mme GUILLEMETTE, FANCHON.

AIR. *Quand je suis dans mon Corps-de-Garde.*

BON jour, Maman; bon jour, Fillette.
Ici vous m'attendez, je crois.
Ma foi, notre gloire est complette.
Fanchon, c'est à toi que je bois.

Madame GUILLEMETTE.

AIR. *On vous en ratisse.*

On attend un autre Amant.

JOLI-CŒUR.

Bon! quel chien de compliment!
Me prend-on pour un Jocrisse?
C'est moi qui l'épousera.

Madame GUILLEMETTE.

On vous en ratisse, tisse, tisse,
On vous en ratissera.

AIR. *Mon pere a du pouvoir beaucoup.*

C'est un Monsieur qui vient chez nous:
Il a plus d'or & plus d'argent que vous;

Il en a tout plein ſes caſſettes,
Et c'eſt ce qu'il faut pour les fillettes.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Et autre choſe itou.*

Et autre choſe itou,
La mere Guillemette;
Et autre choſe itou:
Faut s'entr'aimer ſur-tout.

FANÇHON.

AIR *Reçois dans ton galetas.*

Vraiment! ne ſçavons-nous pas
Comm' font ces Meſſieurs d' l'armée;
Ils vous laiſſ' dans l'embarras,
Quand vous vous croyez bien aimée;
Ils changent d'amour ſans façon,
Tout d' même que de garniſon,
Tout d' même que de garniſon.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Ci-deſſus.*

Ma Fanchon,
Que crains-tu donc?
Tu ſeras toujours aimée;
Oui, mes amours
Iront toujours
Tambour battant, méche allumée.
Par la ſembleu, quoique grivois,
Je ſuis conſtant comme un Bourgeois. (*bis.*)

Madame GUILLEMETTE.

AIR. *Tambour, que tu cauſes d'allarmes !*

Un Garde-magaſin
Aura ma Fanchonnette ;
Vous la r'luquez en vain,
La promeſſe en eſt faite.
Tambour,
Battez-moi la retraite :
Adieu, bon jour.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Pour le peu de tems qu'il nous reſte.*

Eh comment !
D'un amour réciproque,
Eſt-ce que l'on ſe moque ?
Quel traitement !
Le courroux me ſuffoque,
Si l'on me l'eſcroque,
Fût-ce le plus fier Traitant,
Le Diable me croque,
Ce bras le diſloque,
Le plonge au néant ;
Je vous le mets en loque
Dans un inſtant.

Madame GUILLEMETTE.

AIR NOTÉ. N°. 4.

C'eſt un vivant ſur la hanche,
Qui vraiment vous vaut bien.

JOLI-CŒUR.

S'il veut m'enlever mon bien,
Ventre-non d'un chien,
Je vous le tranche.

FANCHON.

AIR. *Et non, je n'en veux pas davantage.*

Maman, vous avez beau dire,
Joli-cœur a mon amour :
Il a de quoi me ſuffire,
Quoiqu'il ne ſoit que Tambour.
Joli-cœur a du courage,
Il aime de bonne façon.
Eh ! non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

JOLI-CŒUR, *à Madame Guillemette.*

AIR. *Ce ſont les Garçons du Port-au-Bled, ou j'ai fait l'amour c'eſt pour un autre.*

Si vous vous oppoſez à nous,
Je vous ſaboule auſſi.

Madame GUILLEMETTE.

Tout doux :
Je vois que vous aimez ma fille.
Eh bien ! entrez dans ma famille.

JOLI-CŒUR.

AIR. *C'eſt une Comédie.*

Et ce Rival ?

Madame GUILLEMETTE.

Mon Gendre, il n'en eſt rien,
C'étoit pour voir ſi ton cœur aimoit bien ;
C'eſt une Comédie.

JOLI-CŒUR.

C'étoit pour m'éprouver ? Le beau trait de génie !
A quoi bon ces ſottiſes-là ?
C'eſt un Opera.

AIR. *Turlurette.*

Oublions tout ce micmac ;
Notre affaire eſt dans le ſac.

Madame GUILLEMETTE.

Trinque, à nous, la Nôce eſt faite,
Turlurette.

(*Ils s'approchent tous trois de la Table, & chantent enſemble en trinquant.*)

Turlurette, ma tan turlurette.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Rlan tan plan, tire lire.*

Achevons notre cruchon,
Et rli, rlan, rlan tan plan, tire lire,
Puiſque j'obtiens ma Fanchon,
Cel' que mon cœur deſire ;
Cel' que mon cœur deſire,
Rlan tan plan tire lire,
Joli-cœur eſt bon Garçon.

Et rli & rlan, rlan tan plan tire lire;
Joli-cœur eſt bon Garçon,
Il te fera bien rire.

AIR NOTÉ. N°. 5.

Si tu veux me ſuivre,
L'on me verra vivre,
Joyeux avec toi.
Au Camp du Roi :
Dans le doux breuvage,
Verſé de ta main,
Je boirai le courage
Avec le Brandevin.

FANCHON.

AIR. *Le tambour à la portiere.*

Je ferai ta cadenette,
J'attacherai ton col noir :
Je te nouerai ta roſette,
Je te friſerai le ſoir.

Madame GUILLEMETTE.

Mais que Joli-cœur promette
De l'habiller proprement,
Afin que ſa Fanchonnette
Faſſe honneur au Régiment.

JOLI-CŒUR.

AIR. *En miſtico, en dardillon, en dar.*

Tu ſeras miſe en Damoiſelle,
En miſtico, en dardillon, en dar, dar, dar, dar;

Tu porteras frange & dentelle,
Fin soulier de castor mistificoté, brodé.

Même Air.

Tu porteras de la frisure,
En mistico, en dardillon, en dar, dar, dar, dar,
Boucle d'argent à la ceinture;
En bas rouge à coin verd mistificoté, tiré.

FANCHON.

AIR. *Le Tambour à la Portiere.*

Quand tu battras la retraite,
Le soir, au déclin du jour,
Donne un coup pour Fanchonnette,
Qui te paiera de retour.
Le matin, avant l'aurore,
En reprenant ton tambour,
Bats pour Fanchonnette encore,
Pour réveiller notre amour.

JOLI-CŒUR.

AIR. *En mistico, en dardillon, en dar.*

Je battrai pour ma Fanchonnette,
La rataplan, la rataplan, la ratapataplan,
Et jamais un coup de baguette
Ne fera rataplan
Pour d'autres que toi, mon enfant.

Madame GUILLEMETTE.

AIR. *Du Siége de Cythere.*

Mais le tambour se fait entendre.

FANCHON.

Soyons tous joyeux & dispos.

JOLI-CŒUR.

Vous ne pouviez ici vous rendre ;
Camarades, plus à propos ;
Nos ennemis ont pris le large :
Quand on les entend battre aux champs ;
Ratapataplan, ratapataplan,
Nos amours battent la charge.

MARCHE DE GRENADIERS & de Vivandieres.

JOLI-CŒUR.

AIR. *Tambour de l'amour, &c.*

Au son du tambour
Célébrez l'Amour :
Que chacun en ce jour
A ma voix obéisse.
Au son du tambour
Célébrez l'Amour :
Que chacun en ce jour
Fasse l'Exercice ;
Qu'ici chaque Amant
Soit prêt au commandement.
Montrez-nous ici comment
On prend les Belles.
Prenez garde à vous !

Grivois, écoutez-moi tous.
Que les cœurs les plus rebelles
Tombent ſous vos coups.

EXERCICE DES AMANS GRIVOIS

au ſon du tambour.

JOLI-CŒUR.

A droite. . . . . .
Préſentez-vous. . . . . .
A genoux. . . . . .
Baiſez la main. . . . . .
Remettez-vous. . . . . .
Offrez le bouquet. . . . . .
Parez-en le ſein. . . . . .
Prenez un baiſer. . . . . .
Alte-là. . . . . .
Remettez-vous. . . . . .
A gauche. . . . . .
Marche. . . . . .

DANSE DES GRIVOIS.

SCENE III.

COLIN, COLETTE, *une Bergere Flamande dans le fond du Théâtre.*

COLETTE.

AIR NOTÉ. N°. 6.

C'Est toi, Colin?

COLIN.

C'eſt toi, Colette?
Je te revois dans ce ſéjour.
Avec toi, ma chere bruneſte,
Ramenes-tu le tendre Amour?

COLETTE.

Avec tranſport toujours je t'aime;
Je porte l'Amour dans mon cœur.

COLIN.

Ah! quel bonheur!

COLETTE.

Quel bien ſuprême!

COLIN.

Que j'ai d'ardeur!

COLETTE.

COLETTE.

Et moi de même....

COLIN.

Laisse-moi donc prendre un baiser.
Quoi ! tu veux me le refuser ?

COLETTE.

Que veux-tu faire ?

COLIN.

Veux-tu te taire !

COLETTE.

Arrête.

COLIN.

Non, je vais tout oser.

COLETTE.

Colin !

COLIN, *prenant un baiser.*

Colette !

COLETTE.

On m'aura vue.
Ah ! ah ! je suis perdue !

LES BERGERS PAROISSENT.

COLIN, *aux Bergers.*

AIR. *Le Printems rappelle aux armes.*

Amans, chassez les allarmes,
Séchez vos larmes ;

LOUIS nous fait, par ſes armes,
Un ſort plus doux.
Du repos goûtez les charmes :
LOUIS veillera pour vous.

ENTRÉE DE BERGERS.

COLIN, *à Colette.*

AIR. *Nous jouiſſons dans nos hameaux :* ou *eſt-il de plus douces odeurs ?*

Que Bellonne ſoit dans les fers,
Ou que la foudre gronde,
Ici, comme au ſein des déſerts,
Notre paix eſt profonde :
Sur nous, à l'abri des revers,
Notre bonheur ſe fonde.
Que nous importe l'Univers ?
Nous ſommes ſeuls au monde.

AIR NOTÉ. N°. 7.

Dis-moi, chere Colette,
As-tu pleuré pour Colin ?

COLETTE.

Pour toi ſeul inquiette,
Je tremblois pour ton deſtin :
Je mourois, hélas ! ſans toi ;
Je renais quand je te voi.

COLIN.

Même Air.

Quand le fer & la flamme
Déſoloient ces triſtes lieux,
Ils ſéparoient mon ame,
En t'éloignant de mes yeux,
Je mourois abſent de toi;
Je renais quand je te voi.

COLETTE.

AIR. *Il étoit un Moine blanc.*

Tous diſperſés par l'effroi,
Colin, j'étois loin de toi;
Mon jardin, à l'aventure,
Etoit reſté ſans culture.

COLIN.

Même Air.

Ah! que de champs ravagés!
Et que d'hommes égorgés!
Allons réparer, ma chere,
Les dommages de la guerre.

(*Ils ſe retirent.*)

UNE BERGERE.

AIR. *J'écoutois de-là ſon caquet.*

Si mon Pandour n'étoit abſent,
Je pourrois en dire de même;

Comme eux, je ſens que mon cœur aime.
Mais que ſert l'Amour ſans l'Amant ?

SCENE IV.

UN PANDOUR, UNE BERGERE.

LE PANDOUR.

AIR. *Du Noël Suiſſe.*

POUR ain choli fame,
Toi repands ton flâme,
Méchant p'tit l'Amour,
Dans la kir d'ain Pandour.
Moi chel diſertir pour fuir dans ſti ſichour,
Cherchir ſti tendron que chel fis ſt'autre chour.
Moi, pour ſti pimpèche,
Prelir comme ain mèche;
Chel revenir ſèche
Comme ain Lucifer :
Moi, pour la troufer,
Chirois juſqu'au l'Enfer.

LA BERGERE.

AIR. *Vous parlez Gaulois.*

J'apperçois l'objet de ma flamme,
Madier modou moy dobri priteli.

LE PANDOUR.

Eh ! comment donc ! mon choli Dame,
Fous parlir Honcrois.

LA BERGERE.

Du tendre Amour c'eſt un ouvrage.
Vous ſçavez auſſi mon langage.

LE PANDOUR.

Parlir pon François.

AIR. *J'ai fait une Maitreſſe.*

Sti bouche y être ſi belle,
Que j'affre à crand teſir
Te parlir tout comme elle,
Et ſafoir ç'qué parlir ;
Pour jaſſir d'amourette,
On ſçait fîte ain chargon.

LA BERGERE.

Oui, le cœur nous répete
Tous les jours la leçon.

LE PANDOUR ET LA BERGERE *en* duo.

La Bergere chante des paroles Hongroiſes.

LE PANDOUR.

AIR NOTÉ. N°. 8.

Quel ardir
Dans mon kir

Fait ſentir
La plaiſir !
Mon p'tit' fame,
Si toi fouloir bien moi,
Par mon ame,
Moi chel foulir bien toi ;
Chel t'en chir mon foi,
Chel t'en chir mon foi.

ENTRÉE D'ENFANS FLAMANS.

LA BERGERE.

AIR NOTÉ. N°. 9.

Amour, dans ce ſéjour aimable,
Trouble nos cœurs, lance tes traits ;
La guerre qu'ici tu nous fais,
A la paix même eſt préférable.

BALLET GÉNÉRAL DES BERGERS.

SCENE V.

ISABELLE *en Servante*, *& une* CONFIDENTE.

LA CONFIDENTE.

AIR NOTÉ. N°. 10.

SE peut-il qu'une honnête fille,
Comme vous, de bonne famille,
En franche Servante s'habille ?
C'eſt pour l'amour de quelque drille ?
Avouez-le moi.

ISABELLE.

Hélas ! hélas !

LA CONFIDENTE.

En bonne foi,
Vous n'y penſez pas.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

Sans en rien dire à vos parens,
Vous avez pris la clef des champs ;
Eſt-ce ainſi qu'on en uſe ?

ISABELLE.

C'étoit pour voir au Camp François
Ce Roi fameux par ſes ſuccès.

LA CONFIDENTE.

C'eſt une excuſe.

ISABELLE.

AIR. *L'occaſion fait le larron.*

Dans ſon Quartier, traveſtie en Servante,
Pour l'admirer je courois à grands pas :
Je le cherchois dans une Cour brillante,
Je l'ai vu parmi des ſoldats.

AIR. *Fille qui paſſez par ici.*

On voyoit les moindres ſoldats
Reſpirer ſon courage ;
On voyoit l'ardeur des combats
Briller ſur leur viſage.

LA CONFIDENTE.

AIR. *Vous m'entendez bien.*

Qui vous arrête encore ici ?

ISABELLE.

Ah ! n'augmente pas mon ſouci :
Je n'oſe te le dire.

LA CONFIDENTE.

Eh bien ?

ISABELLE.

Puiſque mon cœur ſoupire,
Tu m'entends trop bien.

AIR. *V'là ç'que c'eſt qu' d'aller au Bois.*

J'ai vu certain Grivois charmant.

LA CONFIDENTE.

V'là ç'que c'eſt qu' d'aller au Camp.

ISABELLE.

Ma chere, depuis ce moment,
Je ſens que mon ame
Malgré moi s'enflamme;
Mon cœur eſt je ne ſçais comment.

LA CONFIDENTE.

V'là ç'que ç'eſt qu' d'aller au Camp.

AIR. *Sur le Pont d'Avignon.*

Pour un ſimple Soldat, Iſabelle ſoupire?

ISABELLE.

L'Amour ne compte point les rangs dans ſon empire.

LA CONFIDENTE.

AIR. *Le fameux Diogène.*

Mais certain Gentilhomme,
Que Léandre l'on nomme,
Doit avoir votre main.

ISABELLE.

Lorſqu'un pere propoſe,
Souvent l'Amour diſpoſe,
Et l'on réſiſte en vain.

AIR. *Adieu, mon cher la Tulipe.*

Hélas! nuit & jour je penſe
Au Grivois qui m'attendrit.

Il me dit, dès qu'il me vit :
Çà, pour faire connoiſſance,
Bell', ſouffrez ſans réſiſtance
Que je vous
Prenne un baiſer doux.

Je réponds, pour m'en défendre :
Vous plaît-il vous arrêter ?
Il ne daigna m'écouter,
Et mon cœur devenoit tendre ;
De force il croyoit me prendre
Un baiſer ; mais,
Je le lui donnais.

Se peut-il qu'on ſe refuſe
A ſon fier empreſſement ?
A faire un vain compliment,
Non, jamais il ne s'amuſe ;
Sa bruſque ardeur eſt l'excuſe
Du penchant
Que pour lui l'on ſent.

A lui certain charme attache ;
Il a du feu dans les yeux.
Quoiqu'il ait l'air ſérieux,
Deſſous ſa noire mouſtache
Le fripon d'Amour ſe cache,
Toujours prêt
A lancer ſon trait.

AIR. *Non, je ne ferai pas, &c.*

Il vient : retirons-nous ; cachons-lui ma foiblesse.

SCENE VI.

LE GRENADIER, ISABELLE.

LE GRENADIER.

VOus me fuyez en vain, je vous suivrai sans cesse.

AIR. *Il a la fine montre au gousset.*

Depuis quatre jours environ,
Je vous assiége tout de bon.
Quoi ! les filles de ce canton
Sont donc plus difficiles
A prendre que les Villes ?

AIR. *Y allons donc, Mademoiselle.*

Y allons donc, Mademoiselle,
D' votre cœur, faites-moi don.
Pour forcer ce cœur rebelle,
Faut-il avoir du canon ?
Y allons donc, Mademoiselle,
D' votre cœur, faites-moi don.

ISABELLE.

AIR. *Ah ! je vous vois, je vous aime.*

Vous êtes pire qu'un Dragon :

S'y prend-on de cette façon ?

LE GRENADIER.

AIR NOTÉ. N°. 11.

Oh ! puiſque pour vous je ſoupire ;
J'vous embraſs'rai, mon p'tit cœur.

ISABELLE.

(Voyez ce fripon, ce petit lutin ! fi donc, Monſieur !
Vous n'y penſez pas : pour qui me prend-il ?
J'ſuis fille d'honneur.)

LE GRENADIER.

(Quand vous ſeriez Ducheſſe, Princeſſe, la fille d'un Procureur,)
Vous n'm'empêcherez pas d'vous dire :
Oh ! puiſque pour vous je ſoupire,
J'vous embraſs'rai, mon p'tit cœur.

AIR. *Le Trantran.*

Attaquer une citadelle,
Et l'emporter d'un plein effort ;
Faire le ſiége d'une Belle,
Comme on feroit celui d'un Fort ;
Marcher en amour, comme en guerre,
Sabre à la main, tambour battant ;
C'eſt le tran, tran, tran, trantran,
D'un brave militaire.

ISABELLE.

AIR. *Récit d'Opera noté*, N°. 12.

Par un langage ſi flatteur,
Ne vous obſtinez plus à ſéduire mon ame.
Monſieur, il faut éteindre une inutile flâme;
Le Ciel pour un Soldat n'a point formé mon cœur.

LE GRENADIER.

AIR. *Et mon petit cœur de quinze ans.*

D'un Soldat faites plus d'état. (*bis.*)
Quand au combat LOUIS nous mene,
Tout Soldat vaut un Capitaine;
Ton Capitaine eſt un Soldat.

AIR. *Je ſuis un bon Jardinier.*

N'ayez point tant de mépris:
Un bon Soldat vaut ſon prix.
Voyez donc un peu!
Par la ſarpejeu,
Votre erreur eſt extrême:
Quand LOUIS nous conduit au feu,
Il eſt Soldat lui-même,
Morbleu,
Il eſt Soldat lui-même.

ISABELLE.

AIR. *Ç'sont les Garçons du Port-au-Bled.*

Monsieur, ce que je vous en dis,
Ce n'est point du tout par mépris ;
Mais c'est que je suis Demoiselle.

LE GRENADIER.

Parbleu, vous nous la baillez belle !

ISABELLE.

Même Air.

Je suis fille, pour le certain,
D'un Bourguemestre de Menin.

LE GRENADIER.

Vous n'en serez pas moins ma femme.
Ma foi ; Monsieur vaut bien Madame.

AIR. *En passant sur le Pont-neuf.*

Je suis homme de renom,
Et Léandre, c'est mon nom.
Je suis le fils, il faut croire,
D'un Gentilhomme Picard :
J'ai voulu suivre la Gloire,
Comme fit défunt Césat.

ISABELLE.

Même Air.

Vous Léandre ! c'eſt donc vous
Qu'on m'a promis pour époux ?
Moi, je m'appelle Iſabelle.

LE GRENADIER.

Celle qu'on me deſtinoit ?

ISABELLE.

Au devoir j'étois fidelle,
Lorſque mon cœur friponnoit.

AIR. *Ah ! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Conſervez-vous pour moi, ne ſervez plus le Roi ;
Car aux plus grands dangers, il vole ſans effroi.

LE GRENADIER.

Sans appréhender rien, de grand cœur je le ſui :
Il ne craint que pour nous, je ne crains que pour lui.

ISABELLE.

Même Air.

Comme lui, n'allez pas viſiter les travaux :
Il expoſe ſes jours à des canons brutaux ;
Il porte la faſcine en face à l'ennemi.

LE GRENADIER.

Sommes-nous donc, morbleu, plus gros Seigneurs que lui.

ISABELLE.

Même Air.

Bien-tôt à mon amour le Roi t'enlevera :
Il te menera loin, de l'air dont il y va ;
Je te perds pour long-temps.

LE GRENADIER.

Va, calme ton ennui :
Nous reviendrons dans peu triomphans avec lui,

ISABELLE.

Même Air.

Eh bien ! ſuis ton devoir, la Victoire & le Roi :
Mais laiſſe-moi du moins un gage de ta foi ;
Afin qu'avec honneur je puiſſe dire à tous :
Un Soldat de LOUIS d'Iſabelle eſt l'époux.

AIR. *Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement.*

Mais une fête ici s'avance,
Mettons à profit les momens :
Chantons avec ces bons Flamans,
Qui ſont joyeux d'être à la France :
Et allons gai, gai, gai, gaiement,
Trémouſſons-nous, & donnons-nous du mouvement.

MARCHE DE TOUS LES FLAMANS.

On danſe.

Duo de Flamands. AIR NOTÉ. N°. 13.

Tandis que de toutes parts,
Contre des remparts,
LOUIS fait gronder ſon tonnerre;
Au lieu d'un mouſquet,
Prenons un foret;
Aux tonneaux déclarons la guerre.
Perçons leur flanc,
Verſons leur ſang;
Qu'il coule en nos goſiers ſéchés par le ſalpêtre,
Pour boire à la ſanté de notre nouveau Maître.

DANSE D'IVROGNE.

SCENE VII.

UNE BRANDEVINIERE, UNE FLAMANDE, UN FLAMAND.

LA BRANDEVINIERE.

AIR. *La Magnotte.*

COURAGE, enfans, point de chagrin;
Qu'ici chacun s'exerce:

Prenez un doigt de brandevin ;
C'eſt moi qui vous le verſe.
Venez, Amis,
J'offre gratis,
En ces jours de victoire,
Le petit coup,
Le petit coup,
Le petit coup à boire.

UNE FLAMANDE.

AIR. *Je crois que toute la terre eſt à moi.*

Entre nous deux, faiſons la guerre :
Le vainqueur donnera la loi.

LE FLAMAND.

Si je me bats, ce n'eſt, ma foi,
Qu'à coups de bec & coups de verre.
Si je ſoumets ton cœur, je croi
Que toute la terre,
Que toute la terre eſt à moi. (*bis.*)

LA FLAMANDE.

AIR. *Voilà mon verre par terre.*

Quand nous nous faiſons la guerre,
L'Amour ſeul en fait les frais.

LE PAYSAN.

En brouille avec ma Bergere,
Je nous chamaillons exprès.

AVEC LA FLAMANDE.

C'eſt pour le plaiſir de faire notre paix.

RONDE POUR LES FEMMES.

AIR NOTÉ. N°. 14.

L'autre jour le biau Colas,
Au fond d'un bois ſolitaire,
Vit la fille au gros Lucas,
Qui dormoit ſur la fougere.
Il la tirit par le bras :
Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere :
Car tout ça n'vous touche pas :
Hélas ! vous n'm'aimez pas.

Je rotis pour vos appas ;
Vous n'en êtes que plus fiere.
Mon cœur pouſſe des hélas !
Qui feroient fendre une pierre.
Vous m'réduirez au trépas ;
Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere ;
Car tout ça n'vous touche pas, &c.

Quand vous allais tout là-bas,
Voir les champs de votre pere,
D'œufs durs, de fromage gras,
J'emplis votre panetiere :
Je vous y donne le bras :
Mon p'tit cœur, &c.

Je n'fais plus que tras repas,
Et devant votre chaumiere,
Tout d'bout comme un échalas,
Je paſſe la nuit entiere :
Mes ſoupirs font peur aux chats ;
Mon p'tit cœur, &c.

Liſon voulant fuir Lucas,
Sentit rompre ſa jartiere ;
Ça lui fit faire un faux pas :
Ah ! méchant, qu'allez-vous faire ?
Vous m'mettrez dans l'embarras :
Je l'vois bien, vous n'm'aimez guere, &c.

Finirez-vous donc, Lucas ?
J'irai l'dire à votre mere.
Ouf, vous me tordez le bras :
Agit-on de la magniere ?
Quel tourment j'endure, hélas !
Aye, aye, aye, vous n'm'aimez guere, &c.

Il prit deux baiſers ou tras,
Sur le ſein de la Bargere :
Puis il ſe croiſit les bras,
Et reſtit là ſans rien faire.
Vous êtes donc las, Colas ?
Je l'vois bien, vous n'm'aimez guere, &c.

MENUETS.

UN NIAIS ET UNE NIAISE.

LA NIAISE.

AIR NOTÉ. N°. 15.

Que fais-tu là-bas,
Tout droit comme un i ?
Approche donc, Nicodème.
On se fait bien-aise,
Et tu restes-là,
Ni plus ni moins qu'une souche.
Je m'sens en humeur ;
C'est que j'voudrois bien
Danser un petit branle.
Allons, gros butord,
Fais-moi faire un saut
En l'honneur de la France.

LE NIAIS.

Même Air.

Ma mi' Babichon,
C'est que j' n'osois pas
Danser d'vant tout le monde.
J'aim' tant à danser,
Que souvent tout seul
Je dans' dans notre grange.

Quoiqu'ça n'paroiſſe pas,
Je ſuis un Gaillard,
Comme étoit mon grand oncle :
Je ſuis un peu lourd ;
Mais quand j' ſuis en train,
J'vas plus long-temps qu'un autre.

ENTRÉE DU NIAIS ET DE LA NIAISE.

UN FLAMAND.

AIR. NOTÉ. N°. 16.

Le Ciel propice a comblé notre attente,
Jouiſſons de notre loiſir :
Que le canon qui portoit l'épouvante,
Annonce à préſent le plaiſir.

BRANLE GÉNÉRAL AU BRUIT DU CANON.

AIR NOTÉ. N°. 17.

Seconde Ronde Flamande, chantée alternativement par Mlle Darimath, & M. de l'Ecluſe.

Amis, chantons à pleine voix :
Vive le bon Roi de France.
Enfin nous voilà ſous ſes loix,
Au gré de notre eſpérance :
Enfin nous voilà ſous les loix
De ce bon Roi de France.

C'étoit malgré tous nos Bourgeois
Qu'on lui faiſoit réſiſtance ;
Chacun lui crioit ſur les toîts,

Y avance, y avante, y avance :
Enfin, &c.

Sur tous nos cœurs il a des droits,
En vertu de ſa clémence ;
Je goûtons, grace à ſes exploits,
Le repos & l'abondance :
Enfin, &c.

La bierre nous rendoit ſournois,
Du vin j'ignorions l'uſance ;
Il nous fait boire du pivois.
Morgué, quelle différence !
Soyons à jamais ſous les loix
De ce bon Roi de France.

Dès qu'on le voit on l'aime tant,
Que l'on ſe ſent l'ame épriſe :
Sur-tout, le beau ſexe Flamand
Le mettroit dans ſa chemiſe :
Pour moi je l'aime franchement ;
Chacun loue à ſa guiſe.

Si, pour célébrer les grands Rois,
Je n'avons pas d'éloquence ;
Tout Flamand, comme un franc Gaulois,
Ne dit rien que ce qu'il penſe ;
Par quoi j'diſons : vive les loix
De ce bon Roi de France.

NICODÈME.

Quand on m'a dit : v'là les Français,
J'm'en fus m'cacher dans not' cave ;
Et puis quand ils m'ont trouvé là,
Au lieu de m' couper la tête,
Ils m'ont fait boire à la santé
De ce bon Roi de France.

BABICHON.

Moi, j'fus m'cacher derriere du foin ;
Un Soldat suivoit des Poules.
Il m'trouvit-là, j'crus qu'il m'tueroit :
Mais il m'fit bien des caresses.
Ah ! qu'on est poli sous les loix
De ce bon Roi de France !

Messieurs, la critique a des droits ;
Mais qu'ici l'on s'en dispense.
Nous chantons le plus grand des Rois,
Le zèle vaut l'éloquence.
Répétez tous à haute voix :
Viv' le bon Roi de France.

FIN.

L'AMOUR AU VILLAGE,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE,

ET EN VAUDEVILLES;

Repréſenté pour la premiere fois ſur le Théâtre du Fauxbourg S. Germain, le 3 Février 1745.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.
M. DCC. LXII.

ACTEURS.

L'AMOUR.

LE BAILLI.

LA BAILLIVE.

AGATHE.

LISETTE.

LUCAS, *Amant de Liſette.*

GUILLOT, *Amant d'Agathe.*

La Scene eſt dans un Village.

L'AMOUR AU VILLAGE,

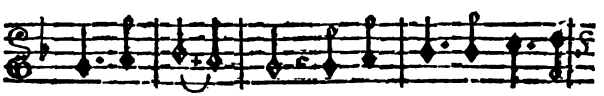
OPERA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

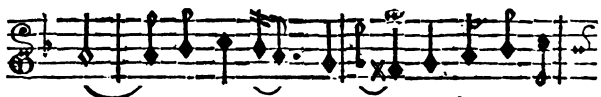
L'AMOUR, *seul.*

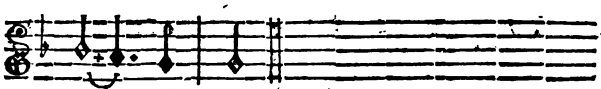
Air : *Le souci jaunissant.*

QUe ces lieux sont charmans ! L'Amour même



y soupire. Goûtez y d'heureux mo-

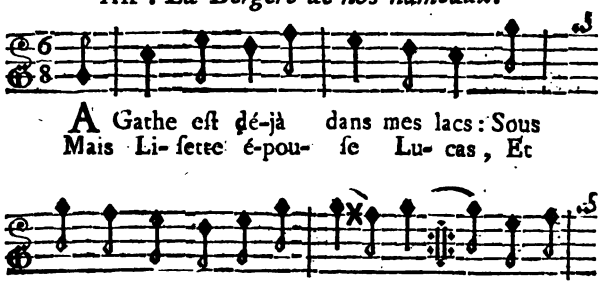


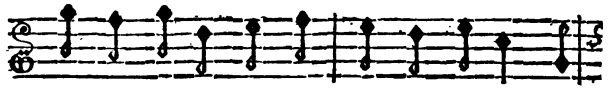


Air : *Tant de valeur.*

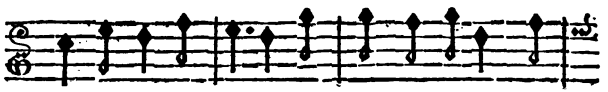
Leur tendreſſe eſt bien aſſoupie ;
Mais je vais donner à ces cœurs
La recette pour les langueurs,
Forte doſe de jalouſie.

Air : *La Bergere de nos hameaux.*

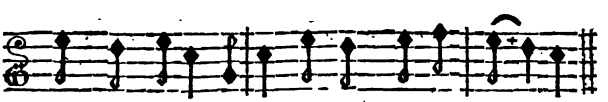




lons ſon ardeur ; Rendons nous le vainqueur De



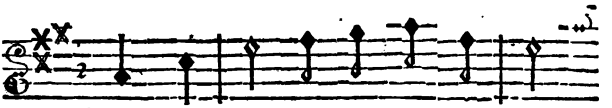
ſa jeune Ber- gere. Fort bien ; la voici. Ca-



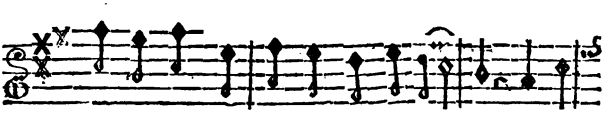
chons-nous i-ci. Voyons ce qu'elle y vient fai- re.

SCENE II.

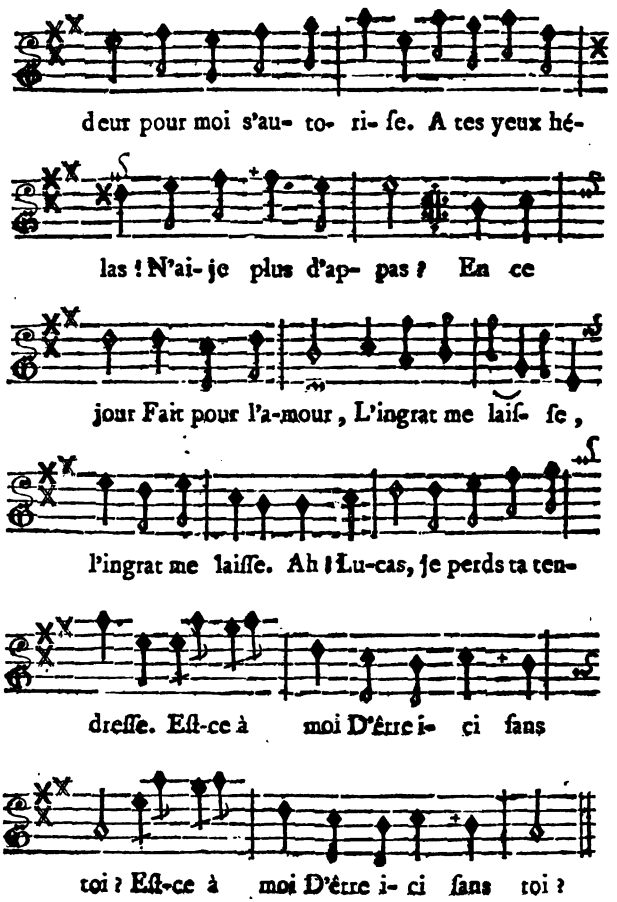
LISETTE, *ſeule.*



QUoi ! Lu- cas, Je ne te vois pas,



Depuis qu'à ta foi je ſuis promi- ſe ! Ta froi-


deur pour moi s'au- to- ri- ſe. A tes yeux hé-
las ! N'ai- je plus d'ap- pas ? En ce
jour Fait pour l'a-mour, L'ingrat me laiſ- ſe,
l'ingrat me laiſſe. Ah ! Lu-cas, je perds ta ten-
dreſſe. Eſt-ce à moi D'être i- ci ſans
toi ? Eſt-ce à moi D'être i- ci ſans toi ?

SCENE III.

L'AMOUR, LISETTE.

AH! LISETTE, *fait un cri de ſurpriſe.*

L'AMOUR.

Air : *O gué, lan la, lan lere.*

Calmez, belle Bergere,
Votre frayeur :
Parlez-moi, ſans myſtere,
De votre ardeur.
Quoi ! vous rougiſſez du bonheur
De votre Vainqueur !
Quelle eſt votre erreur !
Doit-on, dès qu'on ſait plaire,
Garder ſon cœur ?

LISETTE.

Air : *Des Graces, &c.*

Quoi ! vous ſavez donc ma défaite?

L'AMOUR.

Avant d'en être le témoin,
En vous voyant rêver ſeulette,
J'ai penſé qu'Amour n'étoit pas loin.

LISETTE.

Air : *Nous avons pour vous ſatisfaire.*

Deviez-vous ainſi me ſurprendre ?

L'AMOUR.

Lucas ſera donc votre époux ?
Vous l'aimez d'un amour ſi tendre,
Que j'envie un ſort auſſi doux.

LISETTE.

Air : *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

Ici vous êtes Etranger.

L'AMOUR.

J'y viens pour voir la fête ;
Pour ſa Future un beau Berger
Ce ſoir, dit-on, l'apprête.
Des Bergeres de ces beaux lieux
On la dit la plus belle ;
Mon cœur, d'accord avec mes yeux,
Vous reconnoît pour elle.

LISETTE, *a part.*

Air : *Je ne ſçais ce qu'il me veut dire.*

Que j'ai de plaiſir à l'entendre !
Je n'ai rien vû de ſi charmant.
Fuyons ... mais pourquoi me défendre
D'un auſſi ſimple amuſement ?
Ecoutons ce qu'il me veut dire ;
Mais d'où vient que mon cœur ſoupire ?

Air : *Des billets doux.*

N'allez rien dire à mon Futur.
Dès qu'un amant de plaire eſt ſûr,
Son amour diminue.

Il faut pour ſe le conſerver,
Avec lui, dit-on, obſerver
Beaucoup de retenue.

L'AMOUR.

Air : *Je ſuis un Précepteur.*

Hélas ! vous-même, dès ce ſoir,
Et d'une façon bien plus tendre,
Vous allez lui faire ſçavoir
Qu'il n'a rien perdu pour attendre.

Air : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Mais je tiens la place trop chere
Qu'un heureux époux doit avoir.

LISETTE.

Puiſque ma noce doit ſe faire,
(*Tendrement.*)
Berger, venez-y donc ce ſoir.

L'AMOUR.

L'aſpect d'un rival déſeſpere.
Mais j'y ſerai...

LISETTE, *à part.*

Quel doux eſpoir !

L'AMOUR.

Ah ! n'eſt-ce donc rien, ma Bergere,
Que le plaiſir de vous y voir ?
(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

LISETTE, *ſeule.*

Air : *Contre un engagement.*

QUE ſens-je en ce moment ?
Je ne ſuis plus la même.
Un trouble tout charmant
Me confirme que j'aime.
Mais ô ſurpriſe extrême !
Mon cœur a pû changer !
Quoi ! mon bonheur ſuprême
Dépend de ce Berger !

SCENE V.

LISETTE, AGATHE.

AGATHE.

Air : *Prenez au Village une maîtreſſe.*

QUELLE ſombre humeur,
Chere Liſette !
L'hymen à ton cœur
Feroit il peur ?

Bientôt ta pudeur
Y ſera faite.
Tu ne ſeras pas
Long-tems dans l'embarras.

Air : *Ah! vraiment je m'y connois bien.*

Ce jour, où tu dois être heureuſe,
Te permet-il d'être rêveuſe?
Dis-moi qu'as-tu?

LISETTE.

Moi, je n'ai rien.

AGATHE.

Rien? tu mens; je m'y connois bien.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Par bonheur, ou par malheur,
Aurois-tu vû, mon cher cœur,
Certain Berger? ah! friponne,
Tu rougis. Je m'apperçoi,
(*A part.*)
Qu'il a fait ſur ſa perſonne
Le même effet que ſur moi.

LISETTE.

Air : *Je ſommeille.*

Hélas!

AGATHE.

Ton cœur me met au fait.
C'eſt pour ce Berger ſi bien fait
Qu'il ſoupire.

LISETTE.

Hélas! Je voudrois le cacher.

AGATHE.

Eh ! pourquoi te le reprocher ?
Tu me fais rire.

Air : *Sans deſſus deſſous.*

Mais d'où nous vient ce beau garçon ?

LISETTE.

On n'en ſait rien dans ce canton.

AGATHE.

Il mettra tous nos cœurs, ma chere,
Sans deſſus deſſous, ſans devant derriere,
Et l'eſprit de tous nos époux
Sans devant derriere, ſans deſſus deſſous.

Air : *Je reviendrai demain au ſoir.*

(*A part.*) Moi ſeule je veux l'engager.

LISETTE.

Ah ! l'aimable Berger ! (*bis.*)
Il faut l'arrêter parmi nous.

AGATHE.

Je penſe comme vous. (*bis.*)

LISETTE.

Air : *Du Cordon bleu.*

A ma noce il doit venir ce ſoir.
Que j'aurai de plaiſir à ſa vûe ?
Si Lucas va s'en appercevoir,
Chere Agathe, je ſerai perdue ;
Il auroit, ſoit dit entre nous,
Dans la fantaiſie,
Quelque jalouſie.

AGATHE.

Mais cela marque un tendre époux:
Peut-on bien aimer ſans être un peu jaloux?

LISETTE.

Air : *Fille qui voyage en France.*

Mais quand je ſerai ſa femme,
S'il étoit de cette humeur,
Et que l'amour dans ſon ame
Fît place à quelque froideur;
La belle avance!

AGATHE.

Ah! ah!
J'admire, mon petit cœur,
Ta prévoyance.

Air : *Quand la Bergere vient des champs.*

Tantôt Lucas étoit l'amant
Le plus charmant.
On l'aimoit tant!
A préſent, cet amant chéri
N'eſt qu'un mauſſade,
Qui paroit fade,
Comme un mari.

LISETTE.

Air : *Ma mi' Babichon.*

Je ne ſçais pourquoi,
D'engager ma foi
J' n'ai plus d'impatience.

AGATHE, *à part.*

A préſent Guillot
Me paroit tout ſot;
Ah! quelle différence!

LISETTE.

Air : *Robin, turelure.*

J'en ai trop dit, je le voi.
Adieu, mais, je vous conjure,
Gardez, pour l'amour de moi....

AGATHE.

Turelure.

LISETTE.

Le ſecret.

AGATHE.

Je t'en aſſure;
Robin, turelure, lure.

SCENE VI.

AGATHE, *ſeule.*

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Bon; je vois venir Lucas.
J'augure bien de l'aventure.
Allons, ne lui cachons pas
Les ſentimens de ſa Future.
Par-là, je puis me ménager
Le cœur de ce jeune Etranger.
Liſette l'entend bien; ma foi,
En amour chacun pour ſoi.

SCENE VII.

AGATHE, LUCAS.

AGATHE.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

TU croyois, en aimant Liſette,
Que tu n'aurois point de rival ;
Mon cher Lucas, l'affaire eſt faite ;
Mais ne vas pas le prendre mal.

LUCAS.

Air : *Eh ! qu'eſt-ç' que ça m'fait, &c.*

Quoi !

AGATHE.

Leur connoiſſance encor
N'eſt pas entierement faite.
Avant qu'ils prennent l'eſſor,
Tu peux épouſer Liſette.
Eh ! qu'eſt-ç'que ça t'fait à toi ?
Faut-il que ça t'inquiette ?
Eh ! qu'eſt ç'que ça t'fait à toi ?
De l'Hymen ſubis la loi.

LUCAS.

Air : *Nanon dormoit.*

Que dis-tu-là ?

AGATHE.

Je veux être discrette.
Sur tout cela,
Je dois être muette....

LUCAS.

Air : *Qui veut Je mette en ménage.*

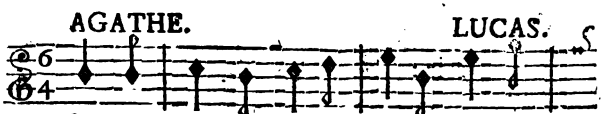
A cause du cousinage,
Tu dois m'instruire des faits ;
Prêt à me mettre en ménage,
J'y dois regarder de près :
S'il étoit gens charitables
Pour plus d'un Epoux futur,
Pour le front des pauvres diables,
Cousine, il seroit plus sûr.

Air : *Pan, pan, pan.*

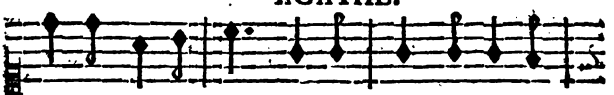
Va, va, je n'ébruiterai rien,
Je veux seulement pour son bien
Gronder Lisette, & d'une gaule
De son galant frotter l'épaule.
Pan, pan, pan,
Et dans l'instant,
Vous la planter là.

AGATHE.

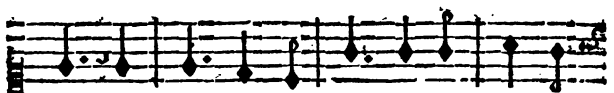
Doucement.



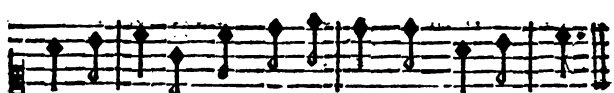
AGATHE.



baille du tintoin. Obſer- ve tout a- vec



ſoin, De tout fois té- moin ; Empê- che, par



ta pru-dence, Que leur a-mour n'ail-le plus loin.

LUCAS.

Air : *Branle de Metz*, ou, *dans le fond d'une Ecurie.*

Mais ſçais-tu le nom, ma fille,
De ce chien d'eſcamoteur ?

AGATHE.

Non : mais ſon air porte au cœur.
Que ſa figure eſt gentille !

LUCAS.

Morgué, ſi je le tenois,
Comme je l'étrille, je l'étrille,
Morgué, ſi je le tenois,
Comme je l'étrillerois !

AGATHE.

Air : *Com' v'là qu'eſt fait !*

Quand tu le verras, je le gage,
Couſin, tu lui pardonneras.
Il eſt ſi galant !

LUCAS.

Ah ! j'enrage :
C'eſt ce qui fait mon embarras ;
S'il courtiſe encore Liſette,
Il aura bientôt ſon paquet.

AGATHE.

Le voici : ſa taille eſt parfaite.

LUCAS.

Qui donc ? Ce petit farluquet !
Com' v'là qu'eſt fait ! (*bis.*)

SCENE VIII.

LUCAS, L'AMOUR.

Air : *Je ſuis un bon Soldat.*

BOn jour, Lucas ; l'ami,
Me voici.

LUCAS, *à part.*

Morgué, ce petit drôle

Eſt bien, de ſon métier,
Familier!
Allons chercher ma gaule.

L'AMOUR.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Tu fais donc la nôce aujourd'hui?

LUCAS.

Qu'en avez-vous affaire?

L'AMOUR.

Tu parois avoir du ſouci.

LUCAS.

Vous, vous n'en avez guere.

L'AMOUR.

Air : *Ricandaine.*

De cette nôce, mon mignon,
O ricandaine, ô ricandon,
Je veux être premier garçon.

LUCAS.

Tout franc, Monſieur,
J'ſommes bian vot' ſarviteur:
J'nous paſſerons bian d'cet honneur,
Ricandaine.
Il faut nous être bon ici.

L'AMOUR.

Vraiment, j'y ſerai bon auſſi;
Car je vous y ſervirai,

O ricandaine ;
Et vous m'en ſçaurez gré,
O ricandé.

LUCAS.

Air : *Mais c'eſt pour accomplir la loi.*

Perſonne ici ne vous connoît.

L'AMOUR.

D'accord ; mais je te le répete,
Je m'y rends pour ton intérêt.

LUCAS.

Vous croyez parler à Liſette :
Tenez, l'on vous dit : laiſſez-nous.

L'AMOUR.

Ne vas pas te mettre en courroux.
Comment donc Lucas eſt jaloux !

LUCAS.

Qu'en voulez-vous, qu'en voulez-vous, qu'en voulez vous dire ?

L'AMOUR.

Je ne veux qu'en rire :
Comment donc ! Lucas eſt jaloux !

LUCAS.

J'en voulons tout ſeul être l'époux.

L'AMOUR.

Air : *Vivons pour ces fillettes.*

J'ai pour toi beaucoup d'amitié.

LUCAS.

C'eſt pour Liſette, jarnigué !
Il veut l'épouſer demoiqué.
Queu Lutin le poſſede !
Je n'ons pas beſoin d'aide,
Morgué,
Je n'ons pas beſoin d'aide.

L'AMOUR.

Air : *Des fraiſes.*

Je veux ſerrer ton lien :
Mes plaiſirs ſont les vôtres.

LUCAS.

Morgué, n'ſerrez toujours rien.

L'AMOUR.

Mais, Lucas, c'eſt pour ton bien.

LUCAS.

A d'autres, à d'autres, à d'autres.

Air : *Cher Amant, ne m'abandonnes.*

En voulant de mon ménage
Vous approprier les droits,
Vous prenez Lucas, je gage,
Pour un commode Bourgeois.

L'AMOUR.

Air : *L'occaſion fait le larron.*

Juſqu'au revoir, Lucas ; je te le jure,
Sans moi ta nôce ne ſe fera pas.
Et qui plus eſt, c'eſt que de l'aventure,
L'ami, tu me remercieras.

SCENE IX.

LUCAS, *ſeul.*

Air : *On en eſt quitte pour la peur.*

C'Est queuque ſorcier, ſans doute :
Par ma foi, je n'y voyons goute.
Charchons Liſette ; alle a bon cœur.
Juſtement, j'la vois paroître ;
Raſſurons-nous ; bon : peut-être,
J'en ſerons quitte pour la peur.

SCENE X.

LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

Air : *Il faut l'envoyer à l'école.*

QU'As-tu, Lucas ?

LUCAS.

De l'embarras.
Mam'ſelle Liſette, au contraire,
N'en a guère.
Vous la baillez belle à Lucas !

Je ſavons comme on vous cageole ;
Vous n'avez plus beſoin, dit-on,
De leçon ;
Vous avez trouvé bonne école.

LISETTE.

Air : *Pour le mariage, bon.*

Seriez-vous, Monſieur Lucas,
Sujet à la jalouſie ?

LUCAS.

Par la morguienne !

LISETTE.

En ce cas,
Dites-le moi, je vous prie :
Là-deſſus dans le moment
Je fais mon arrangement.

LUCAS.

Air : *Pour paſſer doucement la vie.*

Ouf.

LISETTE.

Tu parois tout hors d'haleine !
Eh ! pourquoi de la ſorte agir ?
Qu'eſt-ce qui te fait de la peine ?

LUCAS.

C'eſt ce qui te fait du plaiſir.

Air : *Les Trembleurs.*

Je ſuis ravi de connoître
Ce petit cœur double & traître.

LISETTE.

Quel jaloux ! devez-vous l'être ?

LUCAS.

Voyez ſon air doucereux !
J'avons tout appris d'Agathe.

LISETTE, *à part.*

Agathe a jaſé ; l'ingrate !
Ah ! ſa trahiſon éclate ;
Je m'en excuſerai mieux.

Air : *L'autre nuit j'apperçûs en ſonge.* (*haut.*)

Pour déguiſer votre inconſtance,
Vous feignez donc d'être jaloux !
J'ai lieu de me plaindre de vous,
Et c'eſt trop garder le ſilence :
Agathe eſt l'objet de vos feux ;
Et vous me trompez tous les deux.

LUCAS.

Air : *Branle de Metz.*

Fort bien.

LISETTE.

Vous cherchez querelle
Afin de rompre avec moi !
Je dégage auſſi ma foi.

LUCAS.

Ah ! quelle adroite fumelle !

LISETTE.

Le changement eſt permis ;
Quitte à quitte, & bons amis.

Air : *Cottillon couleur de Roſe.*

Agathe a ſur moi le deſſus;
Pour votre femme allez la prendre.

LUCAS.

Mais ...

LISETTE.

Ce ſont diſcours ſuperflus.

LUCAS.

Encor ....

LISETTE.

C'eſt en vain ſe défendre.

LUCAS.

Pourtant.

LISETTE.

Ne me revoyez plus.

LUCAS.

Un mot ....

LISETTE.

Je ne veux rien entendre.

LUCAS.

Courons après elle au plûtôt;
Que je ſuis un grand nigaud!

SCENE XI.

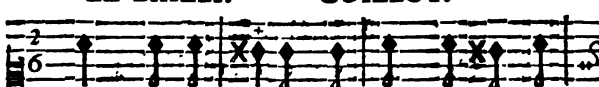
LE BAILLI, GUILLOT, LUCAS.

LUCAS.

Air : *Ah ! Venez-y toutes.*

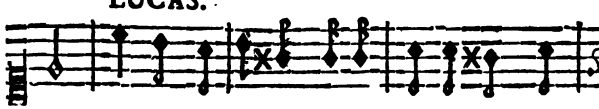
AMis, qu'on ſe démene;
Faut ſonner le tocſin,
Tiquetin.
Que chacun de nous prenne
A la main
Un gourdin,
Tique, tique, tiquetin,
Allons vîte, pêle-mêle;
Faut tomber tretous comme grêle
Sur cet aigrefin.

LE BAILLI. GUILLOT.

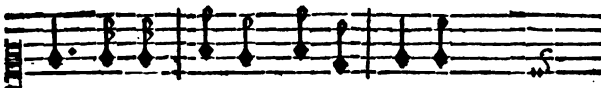


QUelle eſt ta peine ? Où cours tu donc, Lu-

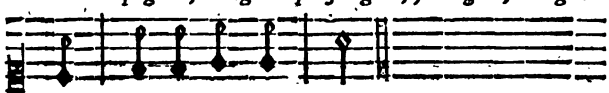
LUCAS.



cas ! Par la morguenne ! Allez, me v'là dans d'biaux



draps ! Venez çà, que j'vous ap- prenne. *Il parle.*
Sarpegué, tatigué ! palſangué, jarnigué, morgué.



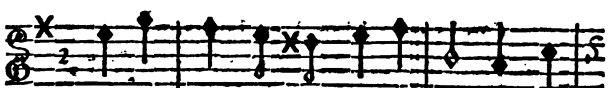
Il ſenti- ra mon bras.

(*Il s'en va.*)

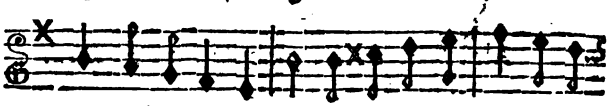
LE BAILLI, *ſur le ton du dernier vers.*
Je ſçais ſon embarras.

SCENE XII.

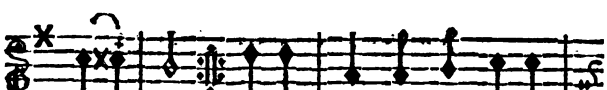
LE BAILLI, GUILLOT,



CE nou- veau Berger ſi fê- té A Li-

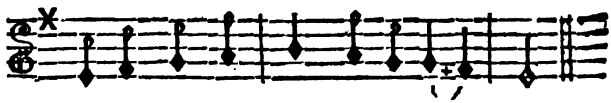


ſette en au-ra con- té. Le drô-le ſi- prend à mer-



veil- le. Agathe en tient dé- jà pour

GUILLOT.



LE BAILLI.

Air : *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Guillot, je ne prends point d'ombrage ;
Ma femme & moi nous faiſons bon ménage ;
Si j'étois jaloux, j'aurois tort.

GUILLOT.

On le voit bien à ce langage ;
Vous n'êtes, Monſieur l'eſprit fort ;
Qu'un petit Juge de Village.

LE BAILLI.

Air : *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Mais le drôle s'avance ici.

GUILLOT.

Agathe encore eſt avec lui !

LE BAILLI.

Nous verrons beau jeu tout à l'heure.

GUILLOT.

Je vais....

LE BAILLI.

Non : cachons-nous, demeure.

Air : *Nous ſommes Précepteurs.*

Obſervons tout
De bout, en bout;
Ne jugeons pas à l'aventure.
Voyons juſqu'où cela
Ira :
Du fait il faut que l'on s'aſſure.

SCENE XIII.

L'AMOUR, AGATHE, LE BAILLI, & GUILLOT, *dans le fond du Théâtre.*

L'AMOUR.

Air : *Cui, vous en feriez la folie.*

OUi, Bergere, je vous adore.
Que votre cœur
Du mien faſſe donc le bonheur.
L'Amour
Veut du retour.

AGATHE.

Je crains ſes coups:

L'AMOUR.

Quand il bleſſe pour vous,
Ah! qu'ils ſont doux!

AGATHE.

Vous m'aimez!

L'AMOUR.

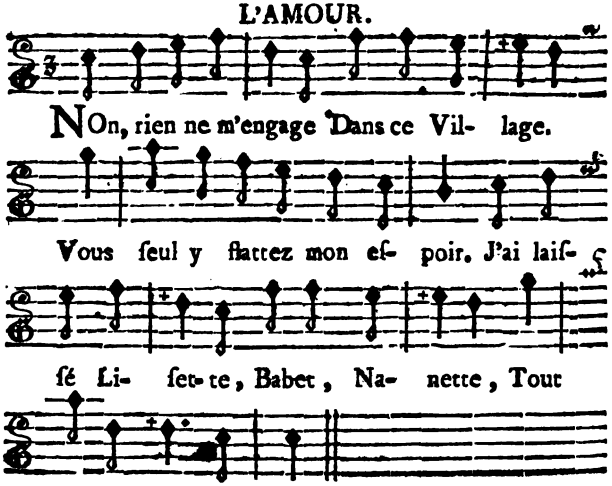
Je vous adore.
Que votre cœur
Du mien faſſe donc le bonheur.

AGATHE.

Air : *Cher Amant, tu m'abandonnes.*

Suis-je la ſeule Bergere,
Qui vous charme en ce ſéjour?
Lifette aura ſçû vous plaire,
Je voudrois tout votre amour.

L'AMOUR.



AGATHE, *à part.*

Air : *A ma Voiſine.*

Que ſon langage eſt tendre & doux !

L'AMOUR.

Certain deſir me preſſe ;
Sur cette main....?

AGATHE.

Y penſez-vous ?

L'AMOUR, *baiſant la main d'Agathe.*

J'expire de tendreſſe.

GUILLOT, *à part.*

Tu vas expirer ſous mes coups.
Ah ! la traîtreſſe !

(*Il veut courir ſur l'Amour ; le Bailli le retient.*)

LE BAILLI.

Air : *Belle brune que j'adore.*

Patience, (*bis.*)
Tout cela n'eſt rien.

GUILLOT.

Fort bien :
Pendant ce tems il avance.

LE BAILLI.

Patience. (*bis.*)

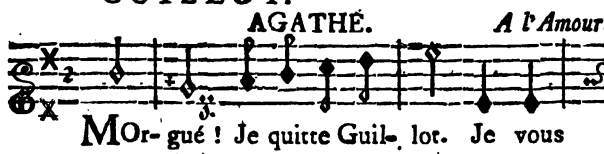
Air : *Un certain je ne ſçais quoi, &c.*

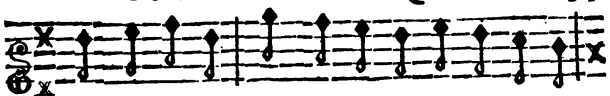
Dans ce buiſſon tenez-vous coi.

AGATHE, *à l'Amour.*

Votre amour m'intéreſſe ;
Non, malgré toute ſa tendreſſe ;
Guillot n'a jamais fait en moi
Parler ce certain je n'ſçais qu'eſt-ce ;
Parler ce certain je ne ſçais quoi.

GUILLOT.

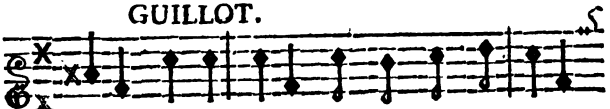




Oh ! par la ſan- guoi, Je ne puis plus tenir en

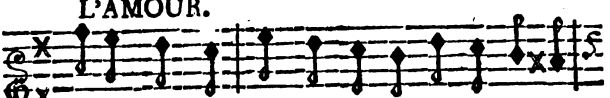
LE BAILLI *bas à* GUILLOT & *l'empêchant de ſe montrer.*

GUILLOT.



place. Bouche cloſe ; C'eſt trop peu de choſe.

L'AMOUR.

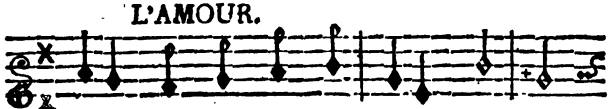


Avec vous je ſens, Les plaiſirs les plus ra- vi-

GUILLOT, *à part.* AGATHE.

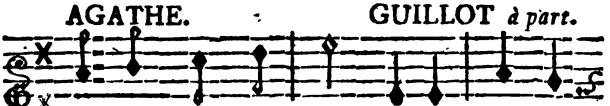
ſans. Mor- gué ! Je quitte Guil- lot. Je vous

L'AMOUR.

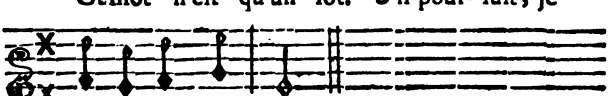


aime. Quel bonheur ex- trême ! Guil- lot !

AGATHE. GUILLOT *à part.*



Guillot n'eſt qu'un ſot. S'il pour- ſuit, je



le ſerai bien- tôt.

L'AMOUR.

Air : *M. le Prevôt des Marchands.*

Mais quelqu'un vient, quel contre-temps !

AGATHE.

C'eſt la Baillive que j'entends !
Aimable Berger, je vous prie,
Défaites vous-en promptement.

L'AMOUR.

Eloignez-vous ma chere amie',
Je vous rejoins dans un moment.

LE BAILLI.

Air : *Quand je regarde Margoton.*

Ah ! Quel échec pour ton amour !

GUILLOT.

Riez, riez, j'enrage ;
Mais t'nez v'la qu'il fait la cour
A vot' femme je gage.
Je rirons à notre tour ;
Cachez-vous.

LE BAILLI.

Ma femme eſt ſage.

SCENE XIV.

LA BAILLIVE, L'AMOUR, GUILLOT & LE BAILLI *dans le fond du Théâtre.*

L'AMOUR.

Air : *O reguingué, &c.*

MADAME la Baillive, ici !
Vous cherchez Monſieur le Bailli ?

LA BAILLIVE.

Bon ! Eſt-ce qu'on cherche un mari ?

L'AMOUR.

Pardonnez....

LA BAILLIVE.

Quoique du Village,
Du monde nous ſçavons l'uſage.

Air : *Allons la voir à S. Cloud.*

Je ſortois pour oublier
Sa triſte & ſotte figure.

LE BAILLI, *à part.*

Le début eſt ſingulier !

GUILLOT, *bas au Bailli.*

N'jugeons pas à l'aventure.

L'AMOUR.

Si j'étois cet heureux époux. . . .

LA BAILLIVE.

Charmant Berger, que dites-vous?

L'AMOUR.

Vous me verriez, Madame,
Toujours vous prouver ma flamme.

LA BAILLIVE, *surprise?*

Air: *Ne m'entendez-vous pas.*

Vous m'aimeriez!

L'AMOUR.

Hélas!
Mon trouble me décele.
Que je vous trouve belle!
Que j'apperçois d'appas!

LA BAILLIVE.

Oui, mais n'y touchez pas.

LE BAILLI, *à part.*

Air: *Quel dommage, Martin!*

Fort bien.

LA BAILLIVE.

Ce langage
Me paroît bien doux;
Mais le sort m'engage
Avec un époux.

L'AMOUR.

Ah! ah! ah! quel dommage!

LA BAILLIVE.

Je n'oſe y ſonger,
Berger;
Berger, quel dommage!

L'AMOUR.

Air: *Mariez, mariez, mariez-moi.*

D'une charmante Beauté
Vous me retracez l'Image;
Mon cœur en fut enchanté:
Voilà ſes traits & ſon âge.

LA BAILLIVE.

Contez-moi, contez-moi, contez-moi ça.

L'AMOUR.

Comme vous elle étoit ſage.

LA BAILLIVE.

Contez-moi, contez-moi, contez-moi ça:
Votre amour l'apprivoiſa.

L'AMOUR.

Air: *au bord d'un ruiſſeau je file*, ou, *j'étois dans mon lit tranquille.*

Quand je la trouvois ſeulette,
Je....

LA BAILLIVE.

Que faiſiez-vous?

L'AMOUR.

J'approchois d'un air doux;
Et plein d'un ardeur parfaite,
Je me jettois à ſes genoux.

GUILLOT, *bas au Bailli, & le retenant.*

Air : *Belle Brune*, ou, *Dame Charlotte.*

Patience. [*bis.*]

L'AMOUR.

Suite de l'air : Au bord d'un ruiſſeau.

De ma main je prenois la ſienne.

LA BAILLIVE, *à part.*

Le fripon prend auſſi la mienne.

L'AMOUR.

Et puis, je la baiſois ainſi.

LA BAILLIVE.

Mais, vous baiſez la mienne auſſi.

L'AMOUR, *voulant embraſſer la Baillive.*

Et puis devenu plus hardi.....

LA BAILLIVE, *le repouſſant doucement.*

Arrêtez, petit étourdi;
Car.... mon cœur en eſt attendri.

LE BAILLI, *ſur le ton du dernier vers.*

Ah! ah! mon honneur eſt trahi.

GUILLOT, *bas au Bailli.*

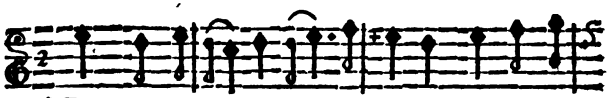
Suite de l'air : Belle brune.

Voyons juſqu'où ça
Ira.

LE BAILLI.

Oh! j'en veux tirer vengeance.
Patience. (*bis.*)

L'AMOUR.



VOus m'inſpi-rez la mê-me flamme, Et nous ne

pouvons nous u- nir ! De ces lieux je dois

me ban- nir; J'y laiſſe- rai tou- te mon

LA BAILLIVE.

a- me. Je vais par- tir. Déjà par- tir !

Air : *A l'ombre de ce verd boccage.*

Mon époux eſt d'un certain âge.

GUILLOT, *au Bailli.*

Vous allez être enſeveli.

LA BAILLIVE.

Je compte ſur un prompt veuvage.

L'AMOUR.

Vous oublieriez donc le Bailli ?

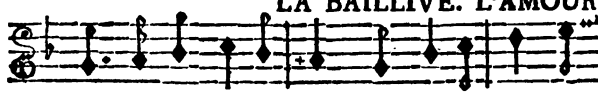
LA BAILLIVE.

Hélas ! vous ſçavez ſi bien plaire,
Qu'on oublieroit, mon cher enfant,
Le meilleur mari de la terre,
Pour vous, même de ſon vivant.

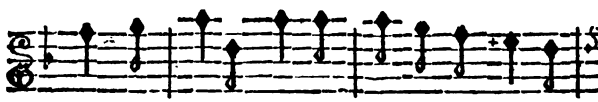
L'AMOUR.

DAns l'eſpoir de ce doux veu- va-ge, Promet-

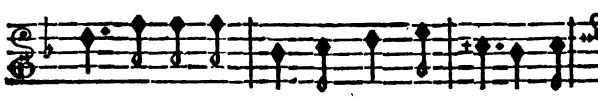
LA BAILLIVE. L'AMOUR.



tons de nous épou- ſer. Très-volon- tiers. Je



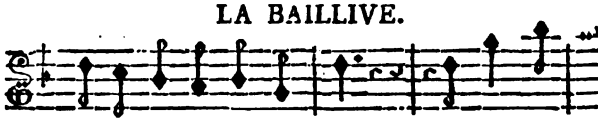
veux pour gage, Seu- lement un ſim- ple bai-



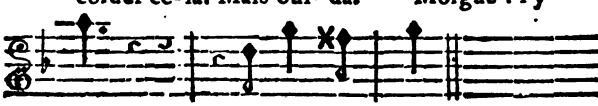
ſer: Vous pouvez-bien, quoique très ſa- ge, M'ac-

GUILLOT & LE BAILLI.

LA BAILLIVE.



corder ce-la. Mais oui- dà. Morgué ! l'y



v'là, Morgué l'y v'là.

LE BAILLI, *ſaiſiſſant ſa femme.*

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Ah ! ah ! je vous y prends, Madame.

LE BAILLI & GUILLOT, *ſaiſiſſant l'Amour.*

Fripon, vous n'échapperez pas.

SCENE XV. & *derniere.*

AGATHE ; LISETTE ; LUCAS ; *& les Acteurs précédens.*

AGATHE, *accourant, ſe mettant entre Guillot & l'Amour.*

Tout doux, je veux être ſa femme,

LISETTE, *accourant d'un autre côté, & ſe mettant entre l'Amour & le Bailli.*

Que vois-je ici ? que de fracas !
Laiſſez-là ce Berger, oh ! dame,
J'ai, pour lui, renvoyé Lucas.

LUCAS, *accourant avec une faux.*

Qu'on le tienne bien, ſur mon ame ;
Je vais jetter ſa tête à bas.

L'AMOUR.

Air : *Aimons, aimons-nous.*

Tout doux,
Calmez-vous.

LUCAS.

Il arrête mon courroux !

Air : *Le tout par nature.*

C'eſt un fripon d'enchanteux.

GUILLOT.

Voyez-vous ſon air goſſeux ?

LA BAILLIVE.

Il charme tout d'un regard.

LUCAS.

Palſangué, je parie
Qu'il a ſur lui, quelque part,
De la ſorcellerie.

GUILLOT.

Air : *De néceſſité néceſſitante.*

Toutes les fumelles du Village
Sont dupes de ce petit volage.

LA BAILLIVE & LISETTE.

Quoi ! c'eſt un trompeur !

AGATHE, *à part.*

Il m'abandonne !

LISETTE, *à Lucas, tendrement.*

Ah ! Lucas !

AGATHE, *à Guillot, tendrement.*

Guillot !

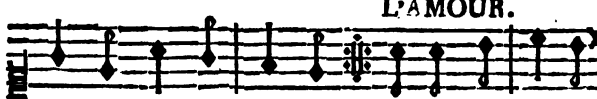
LISETTE, *à Lucas.*

Je te pardonne.

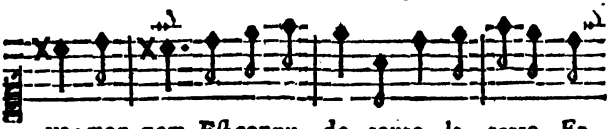
LE BAILLI.

Laiſſez ; je vais l'interro- ger, Juſqu'à la moindre cir- con- ſtance :
Di- tes-moi vo-tre nom, Ber-ger, Et le lieu de vo- tre naiſ- ſance.

L'AMOUR.

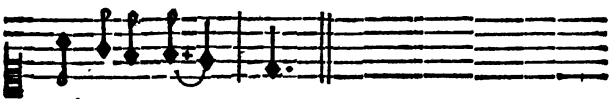


Je ſuis de tout Pé-

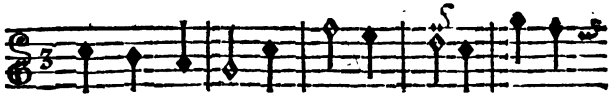


ys; mon nom Eſt connu de toute la terre, Et

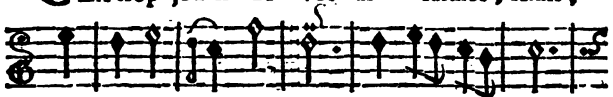
vous me devez, vieux bar- bon, Le plaiſir d'a-



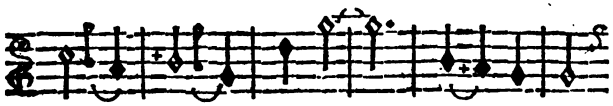
voir été pe- re.



C'Eſt trop jou-ir de vos al- larmes, Amis;



re- connoiſ- ſez l'Amour; N'éprou-vez plus



que ſes charmes, Aimez ſans dé- tour:

Pour mieux ſerrer vo- tre chaî- ne,

Je feignois de la défunir : La peine

Fait mieux goûter le plaiſir.

Air : *On ne peut tromper l'Amour.*

Je veux regner à jamais ſur leur ame :
N'en craignez rien amans, époux.
Leurs tendres cœurs brûlent pour vous ;
Quand pour moi, d'un feu ſi doux,
Je les enflamme.
En vous payant d'un juſte retour,
N'eſt-ce pas chérir l'Amour ?

LA BAILLIVE, *au Bailli.*

Air : *Je ſuis un bon Jardinier.*

C'eſt pour vous qu'il m'enflammoit :
Tout mon feu ſe rallumoit.

LE BAILLI, *à la Bailliye.*

Je t'en aime mieux,
Je m'en ſens moins vieux.

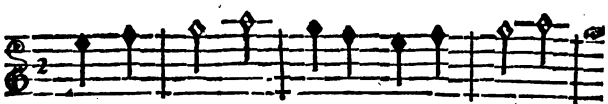
GUILLOT.

Mon ame eſt guillerette.

LUCAS.

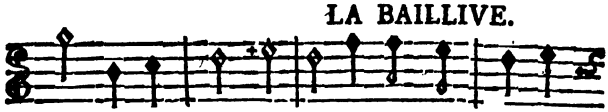
Et moi je ſens redoubler là
Mon ardeur pour Liſette,
Lon, la,
Mon ardeur pour Liſette.

AGATHE.



DAns no- tre Vil- lage, Vivons ſans ſou-

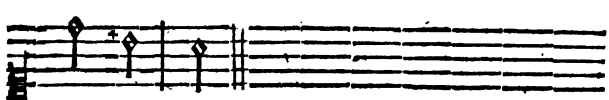
LA BAILLIVE.



ci. L'Amour regne i- ci. L'Amour eſt la paix

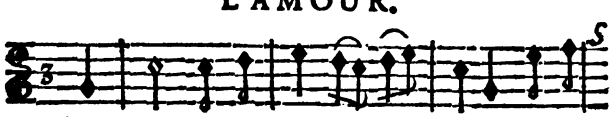
LISETTE.

du mé- nage. Que mon cher Lu- cas A pour

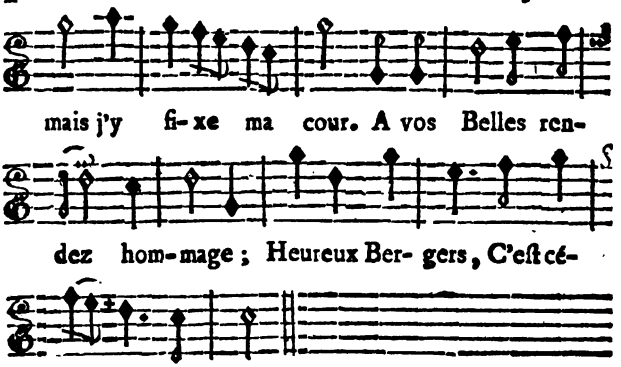


moi d'ap- pas!

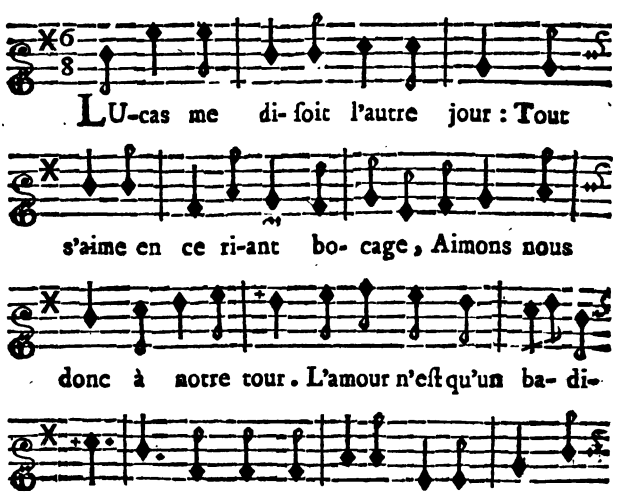
L'AMOUR.



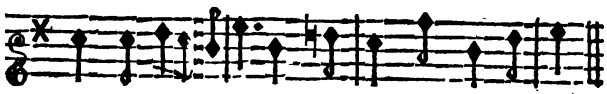
A- Mans, habi- tez ce bo- cage: A ja-


mais j'y fi- xe ma cour. A vos Belles ren-
dez hom- mage ; Heureux Ber- gers, C'eſt cé-
lé- brer l'A- mour.

VAUDEVILLE.


LU-cas me di- ſoit l'autre jour : Tout
s'aime en ce ri-ant bo- cage, Aimons nous
donc à notre tour. L'amour n'eſt qu'un ba- di-
na- ge. Non ; non Co- lette, depuis peu, Sou-

pire & gé- mit en cachet- te. Ah ! c'eſt l'a-



mour qui l'in-quiet-te ; L'amour n'eſt pas un jeu.

Le cœur ne reſſent, à la cour,
Qu'une ardeur tranquille & volage ;
On s'aime, on s'oublie en un jour :
L'amour n'eſt qu'un badinage ;
Mais au Village, c'eſt un feu
Qui gagne toujours, qui dévore :
On s'aime, il faut s'aimer encore ;
L'amour n'eſt pas un jeu.

Quand j'ons bian pris de ce doux jus,
J'aimons Liſette davantage :
Dam', c'eſt bras deſſous, bras deſſus ;
L'amour n'eſt qu'un badinage :
Mais palſangué, j'en fais l'aveu,
Quand je n'ons bû que de l'iau claire,
Liſette a biau dire, & biau faire ;
L'amour n'eſt pas un jeu.

Ma mere dit que tout amant
Eſt dangereux ; c'eſt bien dommage.
Va, me dit Guillot, elle ment.
L'amour n'eſt qu'un badinage.
Sur l'herbe aſſeyons nous un peu ;
Je veux te le faire connoître ;

Mais il m'y fit bien voir, le traître !
Qu'amour n'eſt pas un jeu.

❀

Iris, avec un ſeul pompon,
Embellit ſon jeune viſage ;
La toilette, pour ce tendron,
N'eſt qu'un ſimple badinage :
Mais pour Aminte, qui dans peu
Aura ſa trentaine complette,
Je reponds bien que la toilette
Ne ſera pas un jeu.

❀

Tant qu'avec ſa femme un mari
Fournit aux frais du mariage,
On le mitonne, il eſt chéri ;
L'hymen n'eſt qu'un badinage :
Mais laiſſe-t-il mourir ſon feu,
Les ſoupçons troublent le ménage :
On gronde, on crie, on fait tapage ;
L'hymen n'eſt pas un jeu.

❀

Maman rit de mes rendez-vous
Avec des garçons de mon age,
Et croit bonnement que pour nous,
L'amour n'eſt qu'un badinage :
Mais j'ai mes douze ans depuis peu,
Si je laiſſe faire Liſandre,
Maman pourra bientôt apprendre
Qu'amour n'eſt plus un jeu.

FIN.

Le Privilége général de toutes les Œuvres de M. Favart a été accordé le 27 Avril 1759, & a été enregiſtré le 16 Mai ſuivant à la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 521. fol. 356.

THESÉE,

PARODIE NOUVELLE

DE THESÉE;

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de l'Opera Comique, le 17 Février 1745.

NOUVELLE EDITION,

Avec la Musique.

ACTEURS.

CHŒUR DE COMBATTANS.

ÆGÉE.

ÆGLÉ.

CLÉONE.

LA GRANDE PRÊTRESSE de Minerve.

MEDÉE.

DORINE.

THESÉE.

ARCAS.

UNE HARANGERE.

HARANGERES.

DÉMONS.

LES FURIES.

PEUPLES.

THESÉE,

PARODIE.

Le Théâtre repréſente le Temple de Minerve.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE COMBATTANS *qu'on entend & qu'on ne voit point*, ÆGLE, CLEON.

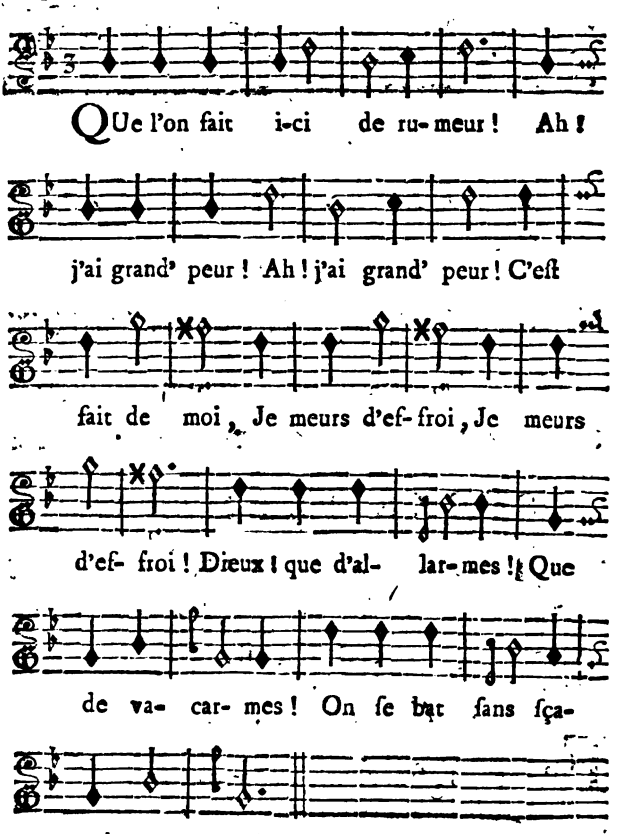
CHŒUR.

Air : *Frappons, &c.*

FRAPPONS, frappons, frappons fort,
Saboulons-les en diable :
Frappons, frappons, frappons fort,
Et frappons d'accord.

ÆGLE'.

Air : *Guériſſez-moi mon mal, ma chere mere.*



CLE'ONE.

Air : *Que j'eſtime mon cher voiſin !*

Allez, Theſée eſt notre appui,
Minerve le ſeconde ;
L'hiſtoire lui fait aujourd'hui
Bien aſſommer du monde.

ÆGLE'.

Air : *Il eſt gen, gen, gen.*

As-tu vû de ce vainqueur
La taille divine ?
Ce héros à la valeur
Joint la bonne mine :
Théſée eſt un inconnu ;
Mais on voit, à ſa vertu,
Qu'il eſt gen, gen, gen, qu'il eſt ti, ti, ti,
Qu'il eſt gen, qu'il eſt ti,
Qu'il eſt gentilhomme...

CLEONE.

Ah ! voilà votre homme.

Air : *Allons donc, Mademoiſelle.*

Allons donc, Mademoiſelle,
Il faut l'aimer ſans façon :
Un guerrier pour une Belle
Eſt un fruit de la ſaiſon.

CHŒUR.

Frappons, frappons, frappons fort,
Et frappons d'accord.

SCENE II.

LA GRANDE PRESTRESSE, ÆGLÉ, CLÉONE.

LA GRANDE PRESTRESSE.

Air : *Margot filoit tranquillement.*

En entendant crier ainſi,
Tout mon corps eſt tranſi ;
Que de trouble ici !
Que de train, train,
Que de train, train,
Que de train,
Que de train, que de trouble ici !

Air : *Tirsentaine.*

Ayez pitié de notre embarras,
Déeſſe
De la ſageſſe,
Tirez-nous de ce pas,
Et ſurtout ne tardez pas.

TOUTES TROIS.

Tirez-nous, &c.

CHŒUR.

Victoire, victoire, victoire!

SCENE III.

LE ROI, LA GRANDE PRESTRESSE, ÆGLÉ, CLÉONE.

LE ROI.

Air : *Quand je suis dans mon corps de garde.*

Mes troupes ne sont pas marchottes,
Les mutins sont anéantis ;
Une partie a les menottes,
Les autres ont gagné pays.

LA GRANDE PRESTRESSE.

Air : *Que j'estime mon cher voisin !*

Puisque tout est calme à présent,
Faisons un sacrifice.

LE ROI.

Je veux que ce soit en dansant ;
Entrez en exercice.

LA GRANDE PRESTRESSE.

Air : *Toujours va qui danse.*

Quoi ! l'on verroit cabrioler
Les éleves de la Sagesse !
Ah ! pouvez-vous ainsi parler,
Sans choquer la Déesse ?

LE ROI.

Du moins dans ces lieux mes soldats
Vont se battre en cadence.

LA GRANDE PRESTRESSE.

Mais pour danser ils sont trop las.
Quelle extravagance!

(La Grande Prêtresse & la suite du Roi rentrent.)

SCENE IV.

LE ROI, ÆGLÉ.

LE ROI.

Air : *Mon petit cœur gauche.*

Après les allarmes
Que la joie ait son tour ;
Egayez vos charmes
Avec un peu d'amour :
Moi, je me débauche,
Vos appas m'ont séduit ;
Mon petit cœur gauche,
Pour vous je perds l'esprit.

Air : *Du traquenard.*

Voyez ce front couronné
Qui de rides est orné...
Mais quel air étonné !
C'est un peu trop tard peut-être
Vous parler de mes feux ?...

ÆGLE'.

Oui, trop tard pour tous les deux.

LE ROI.

Air : *Vantez-vous-en.*

Mais en faveur de ma tendreſſe
Vous ferez grace à ma vieilleſſe :
Je ſuis caſſé, quinteux, goutteux ;
Mais tout cela me ſied au mieux.
Je dois être aimable à vos yeux,
Car je ſuis Roi, belle Princeſſe,
Roi victorieux & puiſſant,
Vantez vous-en.

ÆGLE'.

Air : *C'eſt ma deviſe.*

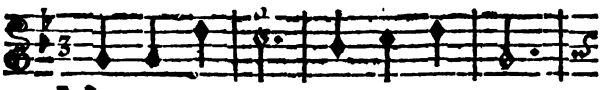
Le trône a pour moi moins d'appas
Que la tendreſſe ;
Non, il ne dédommage pas
De la jeuneſſe.
Croyez-vous que le rang ſuffit ?
Quelle ſottiſe !
Moins de gloire & plus de profit,
C'eſt ma deviſe.

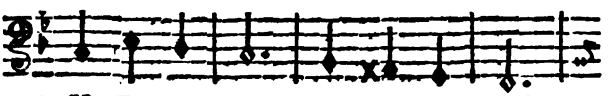
Air : *Connoiſſez vous Marotte ?*

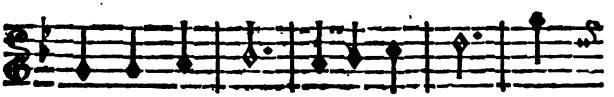
Connoiſſez-vous Médée
Pour oſer lui manquer de foi ?
C'eſt une poſſedée
Qui ſe moque d'un Roi ;
Elle égorge tertì, empoiſonne tertous :
C'eſt la bête à tertous.

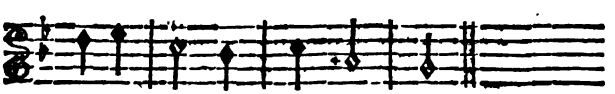
LE ROI.

Air : *Le beau Dion.*









Air : *A la santé de la Folie.*

Vous, vous aurez, je vous assure,
Dans peu de ma progéniture :
Par ma barbe, je vous le jure....

ÆGLE'.

Votre serment me fait peur.
Vous pourriez devenir parjure ;
Taisez-vous pour votre honneur.

Air : *Roſſignolet du verd boccage.*

Devez-vous parler dans ce Temple
De votre ardeur ?
Cela n'eſt pas de bon exemple ;
Sortons, Seigneur.
(*Ils rentrent.*)

SCENE V.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi.

MEDÉE, DORINE.

MEDE'E.

Air & paroles de l'Opera.

DOux repos, innocente paix,
Heureux un cœur qui ne vous perd jamais !

Air : *Je ne ſuis né ni Roi ni Prince.*

Ah ! Vénus, pour t'avoir ſervie,
Que j'ai de chagrins en ma vie !
Mon cœur en brûlant pour Jaſon
N'agit que trop bien à ta guiſe.
Tu troubles encor ma raiſon !
C'étoit aſſez d'une ſottiſe !

DORINE.

Air : *De mon pot je vous en réponds.*

Theſée eſt un jeune gas,
Qui partout fait fracas.

MEDE'E.

Ah ! que j'aime ſa noble audace !
Qu'à tuer, il a bonne grace !

DORINE.

Ce jeune homme eſt dans ſa primeur,
Et c'eſt-là le meilleur.

MEDE'E.

Air : *Eſt-ce ainſi qu'on prend les Belles.*

D'accord, par ſa bonne mine
Mon cœur eſt trop combattu ;
De tout tems je fus coquine,
Ainſi le ſort l'a voulu.
Mais mon cœur étoit, Dorine,
Fait pour aimer la vertu.

DORINE.

Air : *Si ma Philis vient en vendange.*

On n'eſt pas volage, Madame,
Pour n'avoir changé qu'une fois.

MEDE'E.

Jaſon avec Ægée, & puis Theſée ! ... oh dame !
Tout bien compté, cela, je crois, fait trois.

Air : *Pour héritage je n'eus de mes parens.*

Je ſens, ma chere,
Tout le prix de l'honneur :
On doit tout faire
Pour défendre ſon cœur.
Hélas ! encor
Je ſerois fille ſage,
Si Jaſon, ce petit volage,
N'eût pris ce tréſor.

DORINE.

Air : *Filles qui paſſez par ici.*

On ſouffre les vœux d'un amant
D'abord ſans conſéquence. . . .

MEDE'E.

Hélas ! un tendre engagement
Va plus loin qu'on ne penſe
Vraiment ;
Va plus loin qu'on ne penſe.

Air : *Eh ! avance.*

On ne voit pas au premier jour
Ce que nous doit coûter l'amour ;
Bien-tôt ce traître en diligence
Avance, avance, avance. . . .
Sans lui j'aurois mon innocence !

DORINE, *à part, ſur le même air.*

La perte n'eſt pas d'importance.

MEDE'E.

Air : *Je ſuis la ſimple violette.*

J'ai mis mon jeune frere en pieces,
Mes deux fils ont paſſé le pas ;
Par de ſemblables gentilleſſes
J'ai par-tout ſignalé mon bras.
Mais, au fond, tout cela n'eſt rien ;
Car, malgré ces fredaines,
Je paſſe pour femme de bien
Chez le peuple d'Athènes.

SCENE VI.

LE ROI, MEDÉE, DORINE.

LE ROI.

Air : *Ziſte, zeſte, point de chagrin.*

Ziste, zeſte, plus de ſoucis,
Grace à vos rubriques
Magiques.
Ziſte, zeſte, plus de ſoucis,
J'ai vaincu mes ennemis,
Air : *J'aime mieux le Moine, moi.*
De nous unir je vous fis la promeſſe.
(*Il touſſe.*)

MEDE'E.

Je vois à votre tour,
Que cet hymen, Seigneur, n'a rien qui preſſe
Ni pour moi, ni pour vous.

LE ROI.

Et c'eſt en quoi vous vous trompez, Princeſſe.
Je ſens que ça preſſe,
Moi,
Je ſens que ça preſſe.

MEDE'E.

Air : *Maris qui voulez fuir l'affront.*
Vous pouvez vous tranquilliſer,

J'y veux penſer
A mon aiſe.

LE ROI.

Vous battez froid, mais dans ce cas
Je ne ſuis pas
Un Nicaiſe.
Vous riez d'un galant
Lent,
A tête blanche;
Vous en voudriez un
Brun,
Bien ſur la hanche.

Air : *Le tout par nature.*

Puiſque c'eſt comme cela,
Bien-tôt mon fils paroîtra;
Sans doute qu'il vous plaira,
Car je le légitime.

MEDE'E.

Je vous entends, laiſſons-là
Ce fils anonyme.

Air : *C'eſt une autre affaire.*

Vous ſçavez, petit volage,
Vous récrier ſur votre âge,
Pour éluder notre hymen.
Près d'Æglé vous voit-on faire
Un tel examen?

LE ROI.

C'eſt une autre affaire.

Air : *Pierre bagnolet.*

Oui, trop de constance m'assomme;
Contractons un nouveau lien :
Le changement réjouit l'homme.

MÉDÉE.

La femme aussi s'en trouve bien.

LE ROI.

C'est-là mon goût.

MÉDÉE.

C'est-là le mien.

TOUS DEUX.

Oui, trop de constance m'assomme ;
Contractons un nouveau lien.

SCENE VII.

ARCAS, LE ROI, MEDÉE, DORINE.

ARCAS.

Air : *Robin ture lure, lure.*

VOus chantez, Seigneur ; sur nous
On va battre la mesure.
Adieu le trône pour vous....

LE ROI.

Ture lure !

ARCAS.

ARCAS.

Faute de progéniture.

LE ROI.

Robin ture, lure, lure.

Air : *J'ai rêvé toute la nuit.*

J'ai, chez les Enfans trouvés,
Un fils des mieux élevés.
Qu'on lui dépêche un courier ;
Et fais publier
Que je vais me marier.
Rendons mes peuples contens ;
Puisqu'ils veulent des enfans.

ARCAS.

Air : *Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça !*

La populace, à haute voix,
Sans nul égard, vous traite d'imbécille.
On est las de suivre vos loix,
Et de Thésée on a fait choix ;
On le promene par la ville,
En grand triomphe, assis sur le bœuf gras,
Et la canaille danse sur ses pas.

LE ROI.

Ah ! ah !
Nous allons voir ça.

(Ils rentrent.)

SCENE VIII.

THESÉE, *sur le bœuf gras*, HARANGERES.

MARCHE.

UNE HARANGERE.

Air : *Gué, gué, gué, opégué.*

Mettons-nous tous en danse
Autour de ce Zéros ;
Il a de la vaillance,
Il eſt fier & diſpos.
Ah ! qu'il eſt biau, ma chere !
Ah ! qu'il eſt bien monté !
Opégué, ma commere,
Gué, gué, gué, opégué.

CHŒUR.

Opégué, ma commere, &c.

(On danſe une ronde.)

CHŒUR.

Opégué, ma commere,
Gué, gué, gué, opégué.

THESÉE.

Air : *Faites boire à triple meſure.*

Eh ! quoi ! j'entendrai toujours braire !
Si j'ai ſur vous quelque pouvoir,
Je vous ordonne de vous taire :
Allons, Meſſieurs, partez ; bon ſoir.

(Théſée veut entrer dans l'appartement du Roi, Médée l'arrête.)

SCENE IX.

MEDÉE, THESÉE.

MEDÉE.

Air : *Tout eſt permis en carnaval.*

OU courez-vous ?

THESÉE.

Trouver le Roi. . . .

MEDÉE.

Ne craignez-vous pas ſa vengeance ?

THESÉE.

On m'a couronné malgré moi,
Et c'eſt pour badiner, je penſe :
Le Roi m'en voudroit-il du mal ?
Ce n'eſt qu'un tour de carnaval.

Air : *Pour la Baronne.*

La ſeule gloire
Enflammoit mon cœur autrefois ;
L'Amour, jaloux de la Victoire,
M'a fait voir un joli minois.
Adieu la gloire.

MEDÉE.

Air : *Il y a pas de mal à ça.*

Un peu de tendreſſe
Sied bien aux vainqueurs ;

THESÉE,

C'eſt une foibleſſe
Digne des grands cœurs ;
N'y a pas d'mal à ça.

THESÉE.

Jargon d'Opera.

MEDÉE.

Air : *C'eſt ma mie, j'la veux.*

Vous pouvez ſans honte
M'ouvrir votre cœur.

THESÉE.

J'aime Æglé....

MEDÉE.

Quel conte !...

THESÉE.

Oui, c'eſt en honneur ;
Et le thrône brille
Moins qu'elle à mes yeux ;
Elle eſt bien gentille.
C'eſt ma mie, j'la veux.

MEDÉE.

Air : *Je ne ſuis pas ſi vieux.* De la Chercheuſe d'Eſprit.

Le Roi pour Æglé brûle des mêmes feux.

THESÉE.

Qu'importe ?

MEDÉE.

Craignez qu'il ne l'emporte....

THESÉE.

Il n'eſt pas dangereux.

MEDÉE.

Il eſt bien amoureux....

THESÉE.

Q'importe ?

Air : *Attendez-moi ſous l'orme.*

Je ne puis le comprendre :
Il vous promit ſa foi...

MEDÉE.

Allez, allez m'attendre,
Et fiez-vous à moi.
Bientôt en bonne forme
Vos feux ſeront contens.

[*Théſée entre dans l'appartement de Médée.*]

MEDÉE.

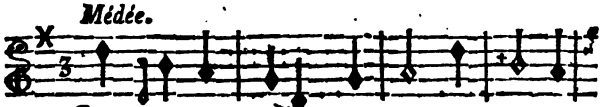
Attendez-moi ſous l'orme,
Vous m'attendrez longtems.

Air & paroles de l'Opera.

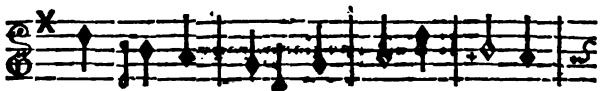
Dépit mortel, tranſports jaloux ;
Je m'abandonne à vous.

Air : *Ce fut un Dimanche après Vêpres.*

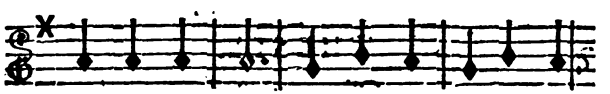
Médée.



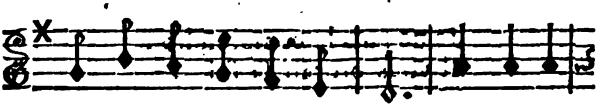
SAns ſuc- cès j'ai fait les a- vances.



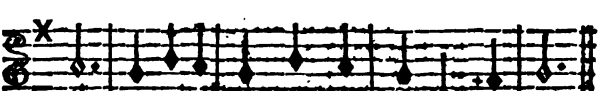
Par la plus noi- re des ven- geances,



Il faut pu- nir cet in- grat- là. Ah ! ah !



ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Eh ! ma ri-



vale en pâti- re. Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Air & paroles de l'Opera.

Dépit mortel, tranſports jaloux,
Je m'abandonne à vous.

(Elle s'éloigne.)

SCENE IX.

ÆGLÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Air : *Ton humeur eſt, Catherine.*

Thesée, après ſa victoire,
Va vous faire ici ſa cour.

ÆGLÉ.

Il donne tout à la gloire,
Sans rien donner à l'amour.
Sa lenteur m'impatiente :
Il ſçait que j'attends ici.
Puiſque la gloire eſt contente,
Que je ſois contente auſſi.

Air : *Amis, ſans regretter Paris.*

Il me devroit ſes premiers ſoins.
Vois s'il s'en met en peine.

CLÉONE.

Madame, laiſſez-lui du moins
Le tems de prendre haleine:

Cléone s'enfuit en voyant Médée

SCENE XI.

ÆGLÉ, MEDÉE.

MEDÉE.

Air : *Et qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi ?*

SÇais-tu que je ne vaux rien,
Quand on me met en colere ?

ÆGLÉ.

Oui, vraiment, je le ſçais bien.

MEDÉE.

Je ſuis pire que Mégere.

ÆGLÉ.

Et qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi ?
Ce n'eſt pas-là mon affaire.
Et qu'eſt-ç'que ça m'fait à moi ?

MEDÉE.

Crains....

ÆGLÉ.

Dites-moi donc pourquoi ?

MEDÉE.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

Vous êtes gentille....

ÆGLÉ.

Princeſſe,

Eſt-ce un crime à ſcandaliſer ?

MEDÉE.

Nenni ; mais c'en eſt un d'uſer
De cette gentilleſſe.

ÆGLÉ.

Air : *Je n'en veux pas d'avantage.*

Epouſez le Roi, Madame ;
Je n'ai point d'ambition.
Un jeune homme plein de flamme
A mon inclination ;
Un Officier de mon âge
N'eſt encor pour moi que trop bon.
Eh ! non, non, non,
Je n'en veux pas d'avantage.

MEDÉE.

Air : *Vous m'avez tout l'air, hum, hum.*

Petite ruſée, hum, hum,
A votre air je ſoupçonne....
Vous aimez Théſée, hum, hum ;
Répondez, friponne.

ÆGLÉ.

Eſt-ce ma faute ? hélas ! ce n'eſt que de ce jour.
On n'en doit accuſer que la gloire & l'amour.

MEDÉE, *ſur le ton du dernier vers.*

Parbleu, pour t'excuſer, tu prends un plaiſant tour.

Air : *Lanturlu, lanturlu.*

Que ton eſpoir finiſſe.
Le Roi connoiſſeur,

De ton cœur nonice
Veut avoir la fleur.

ÆGLÉ.

De mon cœur ! ... le jocriſſe !
Madame, je ne l'ai plus,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu.

MEDÉE.

Air : *Quoi ! boiter en cette ſaiſon.*

JE te di- rai con-fi- demment, Tout ſimple-

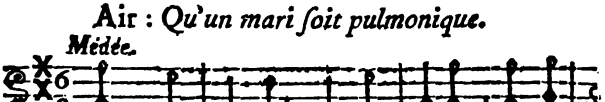
ment, Tout bonne- ment, Que, ſi tu n'éteins

pas ton feu, De ces deux mains je t'étrangle, Mor-

bleu, De ces deux mains je t'étran- gle.

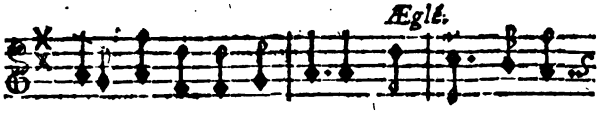
Air : *Qu'un mari ſoit pulmonique.*

Médée.



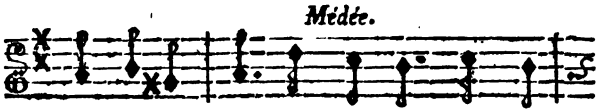
CRains ma puiſſance infer- nale ; Apprends

Eglé.

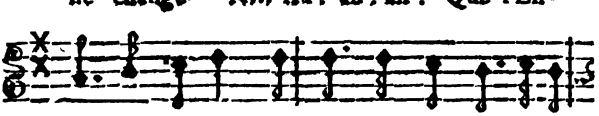


que je ſuis ta ri- vale... Ja- mais mon cœur

Médée.

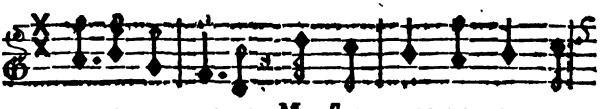


ne change- ra... Ah! ah! ah! Que l'En-



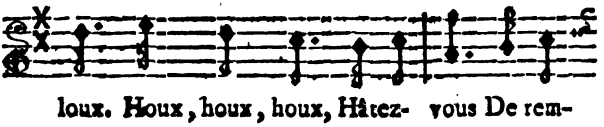
fer Soit ouvert. Ve- nez tôt, tôt, tôt, A la-

rot, Griphaël, Burgi- bel; Quit- tez



votre ca- verne, Monſtres que mon art gou-

verne; Se-condez tous Mes tranſports ja-



loux. Houx, houx, houx, Hâtez- vous De rem-

plir mes projets. Bès, bès; Dis-nous

les; Tes va- lets Sont tout prêts. Bès bès.

(Le Théâtre représente un désert affreux.)

SCENE XII.

MEDÉE, ÆGLÉ, DÉMONS.

MEDÉE.

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

POUR l'effrayer, Monstres, soyez ingambes;
Tortillez les jambes;
Çà, dépêchez-vous,
Tortillez les genoux.
Je veux encor que le Diable sautille
Devant cette fille.
Çà, dépêchez-vous,
Tortillez les genoux.

[ON DANSE.]

[*Un Singe danse les Furies.*]

CHŒUR.

Air : *Il étoit une fois un Roi.* D'Acajou. Ou, *Voyelles anciennes.*

Par nos clameurs,
Troublons les cœurs.

ÆGLÉ

Quand ferez vous ceſſer ma peine ?

CHŒUR.

Son déſeſpoir
Eſt doux à voir.

ÆGLÉ.

En vérité, j'ai la migraine.

MEDÉE.

Eh ! quoi ! tu ne t'étonnes pas
D'entendre tout l'Enfer qui braille !

ÆGLÉ.

Épargnez-moi tout ce fracas.

MEDÉE.

Tu ne frémis point ?...

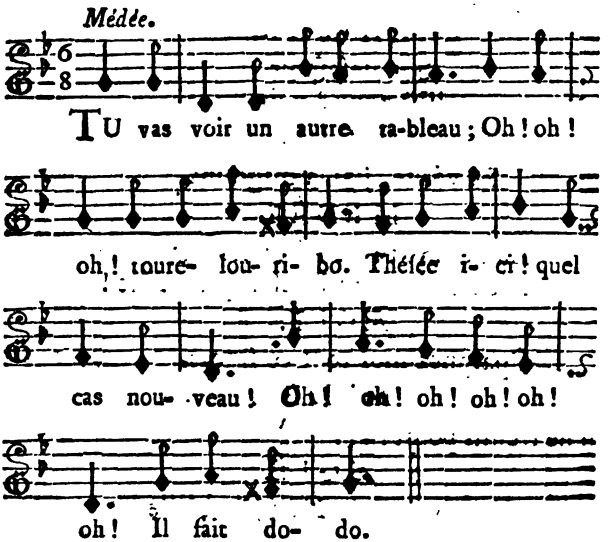
ÆGLÉ.

Non ; je bâille.

SCENE XIII.

THESÉE *en robe de chambre & ſur un lit garni de rideaux*, MEDÉE, ÆGLÉ, FURIES.

Air : *I, i, i, il eſt endormi.*



MEDÉE.

Air : *Charivari de Ragonde.*

Mégere, Alecton, Tiſiphone,
A ma voix, paroiſſez ici.

LES FURIES.

Chaxivari, charivari.

MEDÉE.

Vengez-moi de cette mignonne,
En égorgeant ſon favori.

LES FURIES.

Charivari, charivari.

MEDÉE.

L'occaſion eſt bonne.
Le drôle eſt endormi.

LES FURIES.

Charivari, charivari, charivari.

ÆGLE.

Air : *Eſt-ce un pouce.*

Quel dommage !

MEDÉE.

Il faut, ſans tarder,
Me le céder.

ÆGLÉ.

Votre rage
S'en prendroit à lui ?

MEDÉE.

Oui.

ÆGLÉ.

O Dieux ! je tremble !
Eh ! bien, vivez enſemble.

MEDÉE.

Dis-lui que je le hais.

ÆGLÉ.

Je ne le pourrai jamais ;
Non, non, non, non, non.

MEDÉE, *menaçant Théſée.*

Nenni ?...

ÆGLÉ.

Aye, aye, aye, ſi, ſi.

MEDÉE, *aux Furies.*

Refrain de la Découpure.

Dénichez, dénichez, dénichez donc :
Ma rivale enfin ſe prête à la raiſon.

(*Médée donne un coup de baguette, le Théâtre repréſente une Iſle enchantée.*)

MEDÉE, *à Théſée.*

Air : *Ah ! Thomas, réveille toi.*

Ah ! beau Prince, réveille, réveille,
Ah ! beau Prince, réveille-toi.

THESÉE, *s'éveillant.*

Air : *N'avez vous pas vû l'horloge ?*

Quelle voix ici m'appelle ?

MEDÉE.

Il eſt tems d'ouvrir les yeux.

THESÉE.

Quelle aventure nouvelle
Me fait trouver en ces lieux ?

MEDÉE.

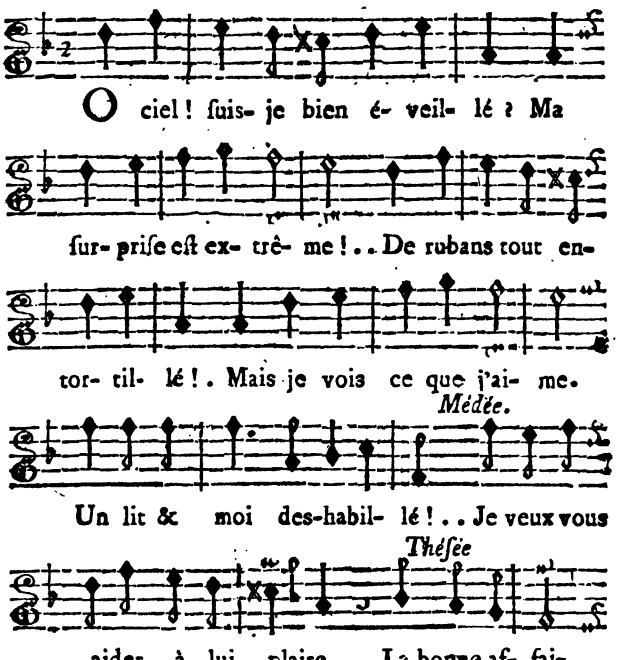
MEDE'E.

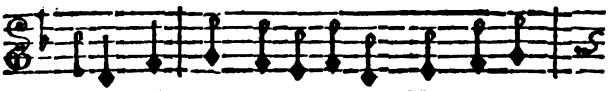
J'ai ſervi vos feux, jeune homme ;
Levez-vous donc, s'il vous plaît.

THESE'E, *ſe levant.*

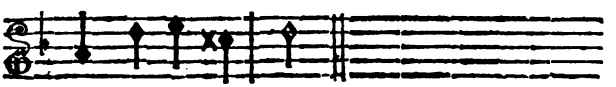
J'ai fait un aſſez bon ſomme....
Sçavez-vous quelle heure l'heure il eſt ?

Air : *Vous avez bien de la bonté.*





re ! Madame, en vé-ri- té, Vous a- vez



bien de la bon- té.

(A ÆGLÉ.)

Air : *Vous ne m'aimez pas.*

Mais vous boudez, ma chere !
Vous détournez les yeux !
Quel crime ai-je pu faire ?

MEDE'E.

Il faut le traiter mieux.
Croyez-vous donc, ingrate,
Qu'un thrône ait plus d'appas ?
L'hymen du Roi la flatte....

THESE'E.

Ah ! vous ne m'aimez pas !

Air : *Le joli petit Corbillon.*

Elle a beau faire
La sévere,
Elle est toujours
L'objet de mes amours.

MEDE'E.

Le tems nous presse,
Je vous laisse,

Auprès du Roi :
Je cours agir pour moi.
A Thésée. Tâchez de mettre à la raison
Ce joli petit, ce petit joli,
Ce joli petit cœur fripon.

SCENE XIV.

ÆGLÉ, THESÉE.

THESE'E.

Air : *Non, je ne veux pas rire.*

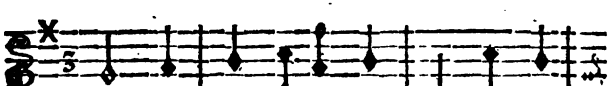
Est-il un sort plus malheureux ?
Æglé mépriſe donc mes feux !
Hélas ! qu'as-tu fait de nos nœuds ?
Tu n'as rien à me dire.

ÆGLE'.

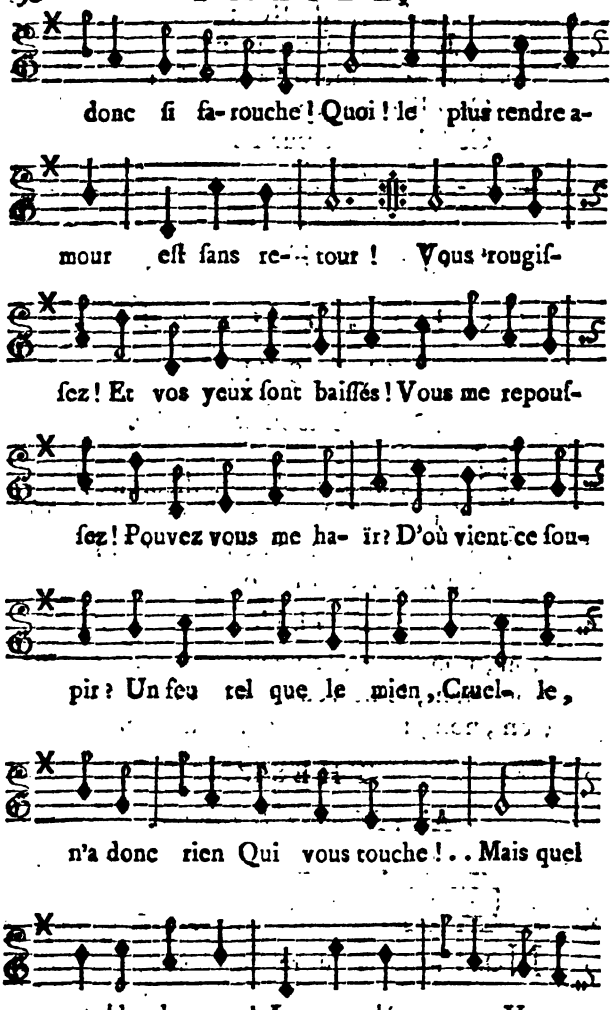
Non, non, non, je ne veux pas rire ;
Non, non, je ne veux pas rire,
Non, non, non, je ne veux pas rire.

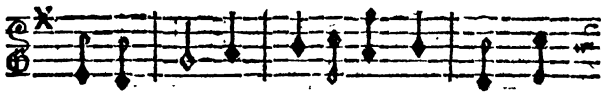
THESE'E.

Air : *Menuets de Lavaux.*



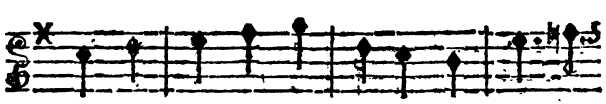
Non ! toujours di-re non ! Qui vous rend


donc ſi ſa- rouche ! Quoi ! le plus tendre a-
mour eſt ſans re- tour ! Vous rougiſ-
ſez ! Et vos yeux ſont baiſſés ! Vous me repouſ-
ſez ! Pouvez vous me ha- ïr ? D'où vient ce ſou-
pir ? Un feu tel que le mien, Cruel- le,
n'a donc rien Qui vous touche ! . . Mais quel
trouble charmant ! Le cœur dé- ment Votre

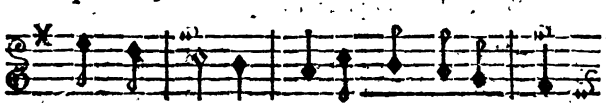


bouche ; Ne me ré- ſiſtez plus : Que d'heu-

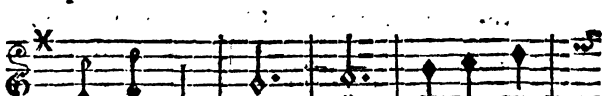
reux momens per- dus ! Vien, vien, Tu



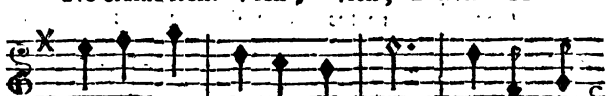
pleures ; mais dans tes larmes L'A-mour trem-



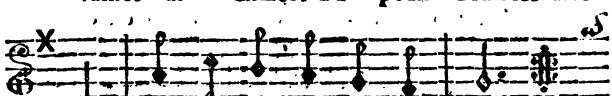
pe ſes armes... Je te vois hé-ſi- ter...



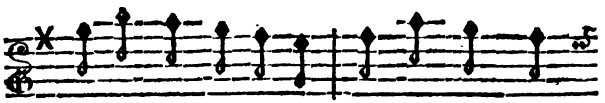
Ne crains rien. Vien, vien, Bannis de



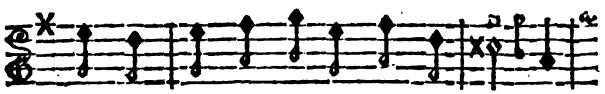
vaines al- larmes : Tu peux Combler mes



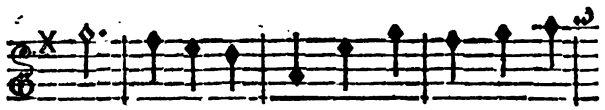
vœux ; Nous ſommes loin des fâ- cheux.



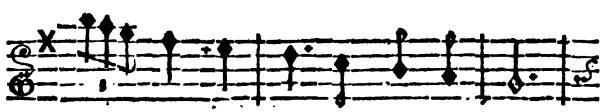
L'Éclat doit- il é- blou- ir ? L'Amour ſeul



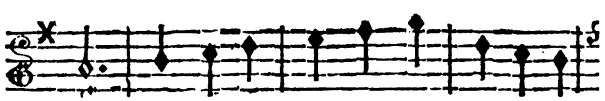
fait jou- ir D'un deſtin plein de charmes.



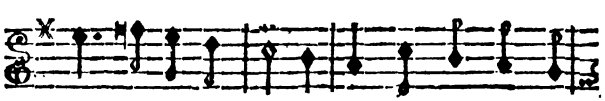
Moi, Je n'ai pour toi Que l'ar-deur Qui dé-



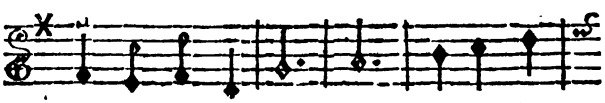
vo- re mon cœur. C'eſt tout mon bien.



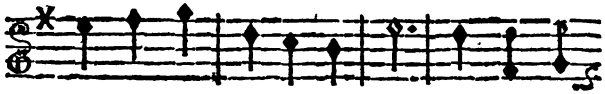
Vien, Des ro-ſes que l'Amour donne, For-

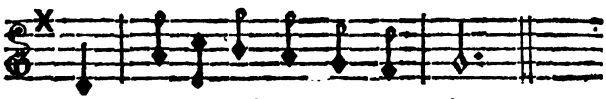


mons notre cou- ronne : Son Trône eſt dans ton



cœur ; dans le mien Vien, vien : Tu ne dis





ÆGLE'.

Air : *Je ne ſçaurois.*

Toi ſeul regnes ſur mon ame :
Mais ſçais-tu bien que pour toi
Medée a la même flamme ?
J'appréhende encor le Roi....
Je n'ſçaurois ;
Si je devenois ta femme ,
Tu mourrois.

THESE'E.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Du Roi je crains peu la colere ;
Apprends enfin qu'il eſt mon pere...

ÆGLE'.

Quoi !...

THESE'E.

Oui , ſans qu'il en ſache rien.
Je ſuis ce fils qu'il idolâtre....

ÆGLE'.

Pourquoi le taire ?...

THESE'E.

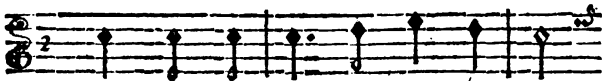
Il le faut bien :
Je ménage un coup de Théâtre.

SCENE XV.

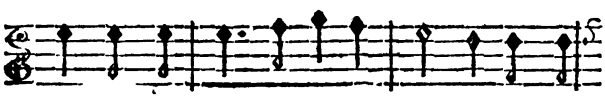
MEDÉE, THESÉE, ÆGLÉ.

MEDE'E.

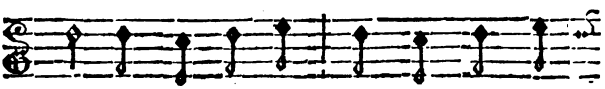
Air : *Ah ! le vois-tu bien, le ſens-tu bien, ſi je t'aime ?*



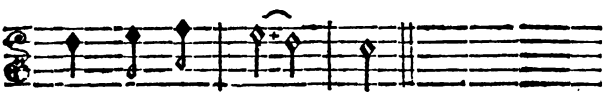
JE vous en- tends, Je vous y prends :



Vous vous ai- mez à mes dé- pens. Je vous ſur-



prends : Ah ! je vous en- tends, Je vous y



prends L'un & l'au- tre.

ÆGLE'.

Air : *Ma commere, quand je danſe.*

Ciel ! ma frayeur eſt extrême !
Mais je ne crains que pour toi.

THESE'E, *à Medée.*

Épargnez l'objet que j'aime ;
Il faut vous venger ſur moi.

ÆGLE.

Non, c'eſt ſur moi.

THESE'E.

Non, ceſt ſur moi.

ÆGLE'.

Non, c'eſt ſur moi.

THESE'E.

C'eſt ſur moi.

ÆGLE'.

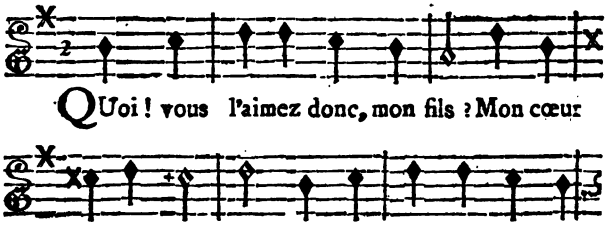
C'eſt ſur moi.

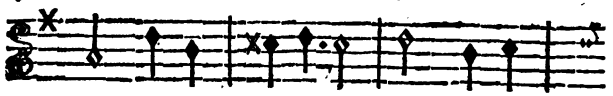
THESE'E, & ÆGLE'.

Épargnez l'objet que j'aime ;
Il faut vous venger ſur moi.

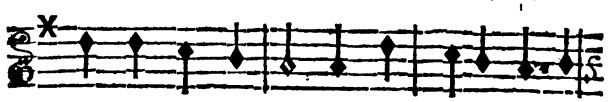
MEDE'E.

Air : *La bonne aventure.*



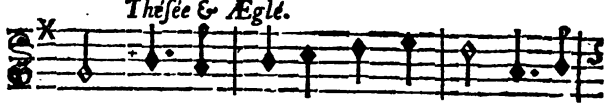


ſuis bonne cré-a- tu- re. Je veux

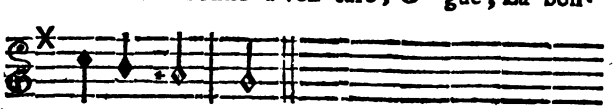


vous prouver mes feux, En vous unif- ſant tous

Théſée & Æglé.



deux. La bonne a-ven- ture, O gué, La bon-

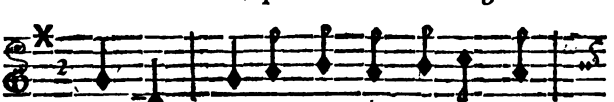


ne aven- tu- re!

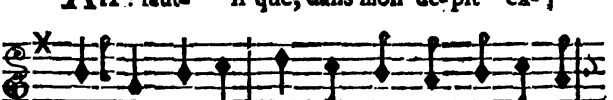
SCENE XVI.

MEDÉE, *ſeule.*

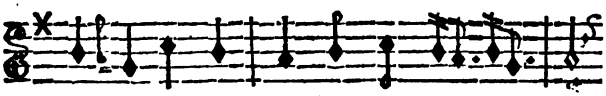
Air : *De tromper un amant volage.*



AH! faut- il que, dans mon dé-pit ex-

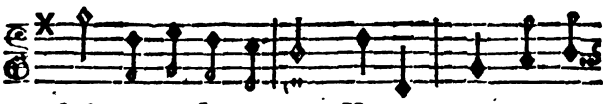


trê- me, Je me venge en perdant l'objet que

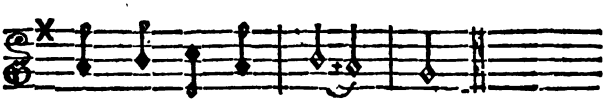


j'aime ! S'il meurt, mon a- mour le per- dra.

S'il vit, il en ſe- ra de- même ; Æglé



ſeule en profi- te- ra... Vengeons-nous en per-



dant l'obiet que j'ai- me.

Air : *Eſt-il de plus douces odeurs ?*

De ma main j'égorgeai jadis
Mes enfans & mon frere :
Je vais faire expirer le fils
Par les mains de ſon pere.
Si, pour ne changer qu'une fois,
Le cœur n'eſt pas volage,
Pour un crime de plus, je crois,
On n'en eſt pas moins ſage.

SCENE XVII.

Le Théâtre repréſente une ſalle de feſtin.

LE ROI, MEDÉE, DORINE.

MEDÉE.

AIR : *Marions, marions, marions-nous ?*

SEIGNEUR, je trouve un moyen
Pour ſervir votre tendreſſe ;
Joignons par un doux lien
Théſée à votre Maitreſſe.
Marions, marions, marions-les.

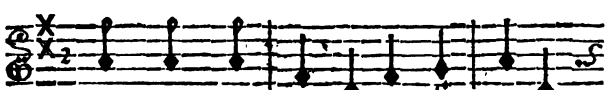
LE ROI.

Vous n'y penſez pas, Princeſſe.

MEDÉE.

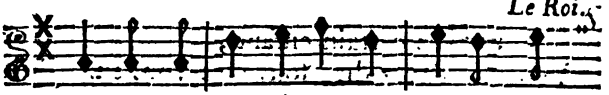
Marions, marions, marions-les,
Et laiſſez-moi faire après.

AIR : *Un peu de tricherie, dans la vie.*



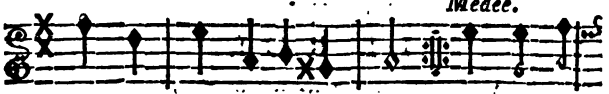
POur tromper un Amant no- vice.

Le Roi.

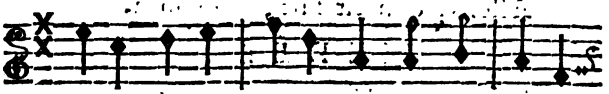


Je ſçais u- ne bonne ma- li-ce. Eh !

Medée.

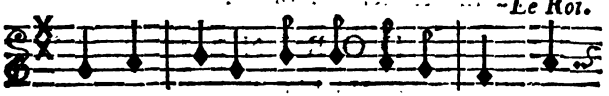


bon, bon, bon ; Dites- la donc. Vous boirez



a-vec ce com- pere, Et moi, je mettrai

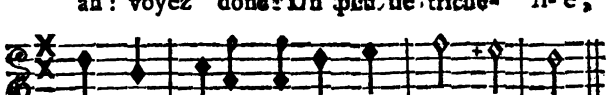
Le Roi.



dans ſon verre Un peu de poi- ſon.... Ah !

Medée.

ah ! voyez donc ! Un peu de triche- ri- e,



Dans la vi-e, eſt toujours de ſai- ſon.

LE ROI.

AIR : *Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.*

Ciel !

MEDÉE.

Pourquoi vous récrier ?
Ce n'eſt qu'un aventurier ;

Vous avez certain enfant,
Vous me l'avez dit, ſouvenez-vous-en.
Aux dépens de ce fils-là,
Théſée ici regnera !

LE ROI.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Allons, ç'en eſt fait, il mourra.

MEDÉE.

De plus Æglé vous reſtera ;
Va me chercher Dorine.

DORINE.

Hé bien ?

MEDE'E.

Ce vin que je deſtine.....

DORINE.

Je vous entends bien.

SCENE XVIII & *dernière.*

THESÉE, ÆGLÉ, LE ROI; MEDÉE, PEUPLES.

LE ROI & MEDE'E.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

VOTRE noce ici va ſe faire :
Ne craignez rien, heureux Amans.

LE ROI.

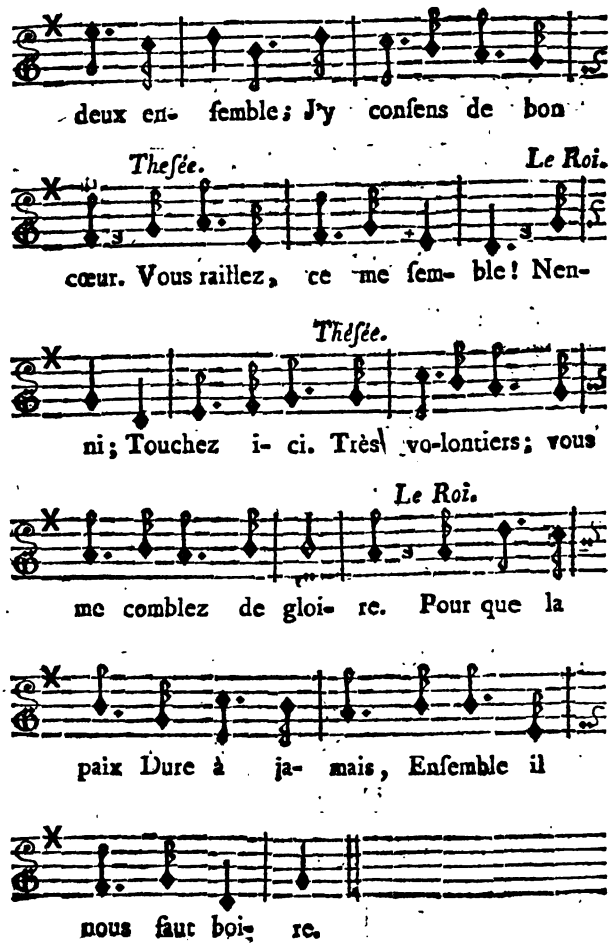
Je ne ſuis plus en colere,
Les plaiſirs ſuivront vos tourmens ;
Soyez conſtans,
Vivez contens.

LE ROI, MEDE'E & LE CHŒUR.

Votre noce ici va ſe faire :
Ne craignez rien, heureux Amans.

LE ROI.

AIR : *Buvez, freres, buvez.*


deux en- ſemble; J'y conſens de bon
Theſée.
Le Roi.
cœur. Vous raillez, ce me ſem- ble! Nen-
Theſée.
ni; Touchez i- ci. Très vo-lontiers; vous
Le Roi.
me comblez de gloi- re. Pour que la
paix Dure à ja- mais, Enſemble il
nous faut boi- re.

AIR.

AIR : *Qu'on apporte bouteille.*

Qu'on apporte bouteille.

THESE'E, *au Roi.*

Quel excès de bonté!
Verſez tout plein, ce jus réveille.

LE ROI.

Buvez ce coup à ma ſanté.

THESE'E.

AIR : *Chantons à tour de bras.*

De ſi rares bienfaits
Paſſent mon eſpérance.
Sur ma reconnoiſſance,
Comptez, Sire, à jamais.
Voyez-vous bien ce ſabre?
Si le moindre mutin
Contre mon Roi ſe cabre,
Pan, je vous le délabre....
Mais buvons notre vin.

(*Le Roi lorgne l'épée de Theſée, & lui arrache la coupe.*)

LE ROI.

AIR : *Qu'allois-je faire dans cette galere?*

Qu'allois-je faire?
Lere, lere.
Dieux! je ſuis ſon pere;
Je le vois à ce ſabre là.
Viens embraſſer ton cher papa.

MEDE'E.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mais votre bonne-foi n'eſt-elle pas trompée?
Ne peut-il pas avoir dérobé cette épée?
Et venir.....

LE ROI.

Taiſez-vous, ne ſçavez-vous pas bien,
Madame, que jamais je n'approfondis rien.

AIR : *Cher Amant, tu m'abandonnes!*

Heureuſe épée! Ah! ſans elle,
Dieux! que j'aurois fait de maux!

THESE'E.

Voilà ce que l'on appelle
Dégaîner fort à propos.

LE ROI.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Qu'en priſon elle ſoit menée.

MEDE'E.

Tout beau, tout beau : je vous crains peu.
Je m'enfuis par la cheminée,
Et je vais y mettre le feu.

LE ROI.

AIR : *J'ai vû, j'ai vû, j'ai vû le cadran du Berger.*

Arrêtez-la, morbleu.

(*Le feu prend dans la cheminée.*)

TOUS EN CHŒUR.

Au feu, au feu,
Au feu, au feu, au feu, au feu.

ÆGLÉ.

AIR : *Ramonez-ci, ramonez-là.*

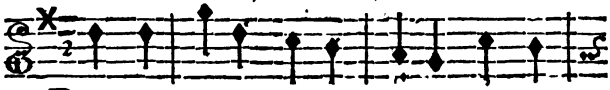
Il faut appeller Minerve,
Afin qu'elle nous conserve.

THÉSE'E.

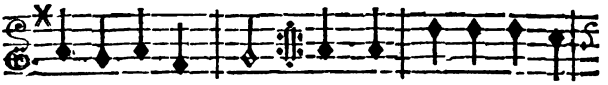
Epargnez cet embarras.
Ramonez-ci, ramonez-là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.

LE ROI.

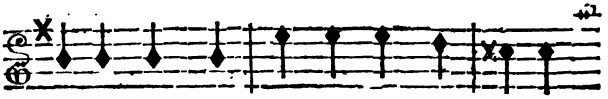
AIR : *Gai, gai, gai, gai, tôt, tôt, tôt.*



BOn, bon; dé- ja le feu ceſſe, Et tout
Je re- nonce à la ten- dreſſe; Je vous

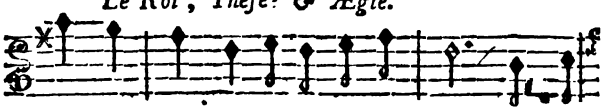


va ſelon nos vœux. Le de- ſtin de ma fa-
u- nis tous les deux.

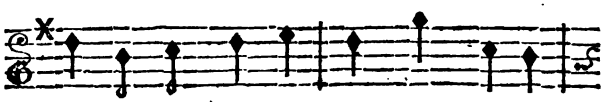


mille Eſt de vous ai- mer, ma fil- le.

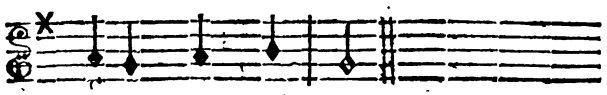
Le Roi, Théſée & Æglé.



Bon, bon, bon: Ré- ou-iſ-ſons nous donc. Tôt, tôt,



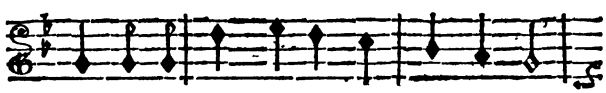
tôt, Il faut, faire un ſaut: Haut, Cabri-



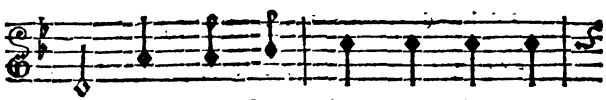
olons comme il faut.

VAUDEVILLE.

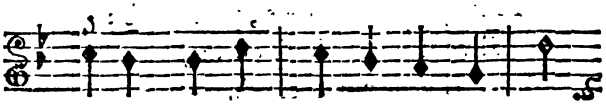
C'Eſt un beau don qu'une Cou- ronne,



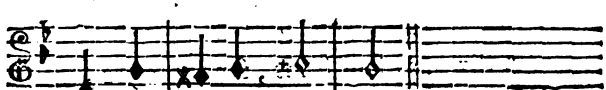
Quand un jeu- ne Hé-ros la donne, D'ac-



cord : Mais quand un vieux Roi la pro-



poſe, Il faut au- tre choſe en- cor,



Il faut autre cho- ſe.

J'obtiens votre main, ma Princeſſe;
Ce bonheur flatte ma tendreſſe,
D'accord.

Pour qu'à mes vœux rien ne s'oppoſe,
Il faut autre choſe encor,
Il faut autre choſe.

Un amant nous peint ſon martyre :
Cela nous plaît, & nous fait rire,
D'accord.
Suffit-il qu'il jaſe & qu'il cauſe ?
Il faut, &c.

D'abord, d'une faveur légére
Damon paroît ſe ſatisfaire,
D'accord :
Mais plus je permets, plus il oſe ;
Il veut autre choſe encor,
Il veut autre choſe.

A dix ans, ſans ſoins, ſans martyre,
Un rien, un joujou peut ſuffire,
D'accord.
Quand l'adoleſcence eſt écloſe,
Il faut autre choſe encor,
Il faut autre choſe.

Au printems de l'âge, pour plaire,
La beauté ſeule eſt néceſſaire,
D'accord.
Quand on n'a plus un teint de roſe,
Il faut, &c.

Avec une ſimple fleurette,
On prend d'abord une fillette,
D'accord :
Mais une coquette compoſe ;
Il faut, &c.

Auprès de ma mere occupée,
Je ne penſe qu'à ma poupée,
D'accord.
Avec Colinet quand je cauſe,
Je penſe autre choſe encor,
Je penſe autre choſe.

Pour guérir fille languiſſante,
La médecine eſt bien puiſſante ;
D'accord.
De ſon mal pour ôter la cauſe,
Il faut, &c.

AU PUBLIC.

Pour ne point vous trouver contraire ;
Il ſuffit de ne pas déplaire,
D'accord ;
Mais pour éviter toute gloſe ;
Il faut autre choſe encor,
Il faut autre choſe.

FIN.

LE BAL
DE
STRASBOURG,

DIVERTISSEMENT ALLEMAND,

AU SUJET DE LA CONVALESCENCE

DU ROI;

OPERA-COMIQUE BALLET.

Par Mrs F... D. L. G... & L. S...

ACTEURS.

M. FRENCHMAN.
UN OFFICIER.
HENRIETTE, Fille de M. Frenchman.
TROIS DÉPUTÉS DE LA VILLE.
TROIS NOUVELLISTES.
UNE PETITE FILLE.
TROIS ALLEMANDES.
UN ALLEMAND.
NICODÊME.
BABICHON.
UN SUISSE.

La Scène eſt à Strasbourg.

LE BAL
DE
STRASBOURG,
DIVERTISSEMENT ALLEMAND.

SCENE PREMIERE.
UN OFFICIER FRANÇOIS
DE LA GARNISON DE STRASBOURG.

AIR NOTÉ. N°. 1. *Alcide eſt vainqueur du trépas.*

LOUIS eſt vainqueur du trépas ;
La gloire va guider nos pas. (*bis.*)
Oui, le Ciel avec notre Maître
Nous fait renaître. (*bis.*)
LOUIS eſt vainqueur, &c.

AIR. N°. 2. *Que fais-tu là ſeule, Liſette?*

Reviens, Amour, reprends les armes;
Qu'en un jour ſi beau
Tout ſente un feu nouveau :
Hâte-toi de rallumer ton flambeau,
Que la crainte & la douleur
Avoient éteint dans nos larmes.
Henriette va combler mon bonheur,
Si je trouve dans ſon cœur
La même ardeur.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

J'avois oublié ma tendreſſe,
Et l'image de ma Maitreſſe
En vain ſe préſentoit à moi.
De chagrin mon ame remplie
M'apprenoit qu'on peut à ſon Roi
Sacrifier plus que ſa vie.

SCENE II.

L'OFFICIER, HENRIETTE.

L'OFFICIER.

AIR. *C'eſt chez vous.*

QUoi ! c'eſt vous !
Ah ! je jouis du bonheur le plus doux.

HENRIETTE, *froidement.*

Quoi ! c'eſt vous !

L'OFFICIER.

AIR. *J'ai paſſé deux jours ſans vous voir.*

J'ai reſté long-temps ſans vous voir,
Dans ces jours de triſteſſe.
Vous ne devez pas m'en vouloir,
O ma chère Maitreſſe !
Je craignois hélas ! pour mon Roi,
Et mon cœur n'étoit plus à moi.

Menuet de Roland.

N°. 3.

Quelle froideur extrême !

HENRIETTE.

J'excuſe votre oubli :
Je ne croyois pas même
Vous revoir aujourd'hui.

L'OFFICIER.

AIR. N°. 4.

Je vous aimois
Plus que jamais ;
Mais
(Pardonnez-le moi)
Le premier amour d'un François
Eſt l'amour de ſon Roi.

HENRIETTE.

AIR. *C'eſt une excuſe.*

J'ai partagé votre douleur.
Ne croyez pas que de froideur
Ici je vous accuſe.
Tout François avec vous gémit,
Et la crainte qui me ſaiſit
Fait votre excuſe.

AIR. *Eſt-il de plus douces odeurs ?*

Qui doit plus que nous le chérir ?
Ce Roi, digne d'envie,

Ne ſongeoit qu'à nous ſecourir,
Prêt à perdre la vie.
Nos cœurs ſont pénétrés d'amour
Pour un Roi qui nous aime.
Que nous eût importé le jour,
S'il eût péri lui-même ?

L'OFFICIER.

AIR. *Monſieur le Prevôt des Marchands.*

Pour le bonheur de ſes ſujets,
Le Ciel le rend à nos ſouhaits ;
Plus notre ami que notre maître,
LOUIS, échape du danger :
Il croit jouir d'un nouvel être
Pour nous chérir & nous venger.

HENRIETTE.

AIR. *Guillot eſt mon ami.*

N°. 5.

Peut-on payer aſſez
Cette heureuſe nouvelle ?
Tous nos maux ſont paſſés,
Je me livre à mon zèle.
Vous me rendez, mon cher,
Si.... ſi ſatisfaite,

Que, ſi vous vouliez d'Henriette
Un baiſer,
On ne pourroit vous le refuſer.

L'OFFICIER.

AIR. *Ah! ſi j'avois connu M. de Catinat.*

Accordez donc encore un prix à mon amour;
Sçachez que l'ennemi fuit loin de ce ſéjour.

HENRIETTE.

Qu'ils reſtent, nous bravons leurs efforts ſuperflus:
Ce ſeroit pour LOUIS un triomphe de plus.

AIR. *Faut-il qu'une ſi belle plante.*

N°. 6.

D'une ſanté pour nous ſi chère,
Notre hymen aujourd'hui dépend:
Calmons la crainte de mon Père;
Il n'attendoit que cet inſtant.
En rendant la joie à ſon ame,
Il va couronner notre flâme.

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Mais nous en croira-t-il encore?
Pour ce Roi, que ſon cœur adore,
Il ne ceſſe de s'affliger,

Son inquiétude eſt extrême ;
Vous ſçavez qu'après le danger,
On craint encor pour ce qu'on aime.

L'OFFICIER.

AIR. *Bacchus diſoit pour m'exciter à boire.*

Il nous croira, la nouvelle eſt certaine.
Pluſieurs Couriers viennent la confirmer.

HENRIETTE.

Eh ! pourquoi donc nous laiſſer dans la peine ?
Vous auriez dû plutôt m'en informer.

L'OFFICIER.

AIR *A préſent je ne dois plus feindre.*

N°. 7.

Je vous cherchois pour vous l'apprendre.

HENRIETTE.

Venez, venez, c'eſt trop attendre :
Nous ſerions déja mariés.

Refrain.

» Que de momens perdus ! (*bis.*)
» Ah ! que je les regrette !

(*Cor de Chaſſe.*)

L'OFFICIER.

Fanfare de Choisy.

J'entends encore un Courier
Qui vient nous la publier.
A Monsieur Frenchman il faut
Courir l'apprendre au plutôt.
Qui peut donc vous arrêter ?

HENRIETTE.

Demeurons pour écouter.

SCENE III.

L'OFFICIER, HENRIETTE, LE COURIER, *précédé de deux Cors-de-Chasse, & suivis de la Populace.*

LE COURIER.

AIR. *Morgué, Pierrot, j'ons bonne chance.*

N°. 8.

RASSUREZ-VOUS, Peuple fidèle,
Notre Roi n'est plus en danger,
Et vous ne devez plus songer

Qu'à faire éclater votre zèle.
Vive le Roi.

(*Avec le Peuple.*)

Vive le Roi.
Le Ciel diſſipe notre effroi.

UNE ALLEMANDE.

AIR. *Il faudroit pour faire un tombeau.*

N°. 9.

Nous pourrons donc le voir enfin ?

DEUXIÉME ALLEMANDE.

Ah ! l'heureuſe nouvelle !

TROISIÉME ALLEMANDE.

Notre Reine auſſi viendra-t-elle ?

QUATRIÉME ALLEMANDE.

Verrons-nous auſſi le Dauphin ?

LA PREMIERE ALLEMANDE.

AIR. *Comme deux ſceaux dans un puits.*

N°. 10.

Pour notre Roi,
N'eſt-il plus rien à craindre ?

LA DEUXIÉME ALLEMANDE.

Dites-le moi.

LA TROISIÉME ALLEMANDE.

Parlez de bonne foi.

(*Toutes enſemble*)

PREMIERE ALLEMANDE.

» S'eſt-il montré pour raſſurer ſon Peuple?
» L'avez-vous vu vous-même?

DEUXIÉME ALLEMANDE.

» La Reine vous a-t-elle paru bien joyeuſe?
» N'a-t-elle plus d'allarmes?

TROISIÉME ALLEMANDE.

» Les Habitans de Metz ont-ils déja fait
» des Fêtes pour ſa convaleſcence?

QUATRIÉME ALLEMANDE.

» Eh! mon cher Monſieur, là, dites-nous
» ſincérement; eſt-il entièrement rétabli?
» Ne nous flattez-vous pas?

LE COURIER.

Suite de l'Air ci-deſſus.

Je vous parle ſans feindre.
Oui, oui, cent fois oui, le fait eſt certain.
Voulez vous me tenir juſqu'à demain matin?

AIR. *Vous n'viendrez pas avec nous.*

N°. 11.

Oh! s'il faut que je vous écoute,

Je n'aurai jamais fait avec vous.
Je n'ai mangé ni bû ſur la route.

TOUS LES BOURGEOIS.

Vous viendrez boire avec nous. (*ter.*)

LE COURIER.

AIR. *Mon brave Capitaine.*

Eh ! laiſſez-moi de grace :
Tout ci, tout ça,
Tout cela me laſſe :
Eh ! laiſſez-moi de grace....

UN BOURGEOIS.

» Cemment ! vous êtes fatigué de nous entendre ?

LE COURIER.

Je ne le ſuis que trop,
De courir le galop,
Pa ta ti, pa ta ta, pa ta trop.

AIR N°. 12.

Je me mets à peine à crier,
Oh hé, oh hé, oh hé !
Que chacun, au fouet du Courier,
Oh hé, oh hé, oh hé !
Tombe ſur moi comme grêle :
Tout le monde s'en mêle.

Que dit-il ? Que dit-on ?
Pa ta ti, pa ta ton :
Comme leur langue trotte !
Pour achever de me laſſer,
Vingt femmes venoient pour m'embraſſer.
Je n'ai pu m'en débarraſſer
Qu'en leur laiſſant ma botte.

HENRIETTE.

AIR. *De néceſſité néceſſitante.*

Reſtez, reſtez, & ſoyez tranquille ;
De la part des Bourgeois de la Ville,
Je vois venir un fort honnête-homme,
Pour vous préſenter le Vidrecome.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

MARCHE POUR LES DÉPUTÉS

Qui apportent le Vidrecome.

TROIS DÉPUTÉS.

AIR. *Gros nez, gros nez.* (Canon.)

GOUTEZ ce vin,
C'eſt le meilleur des bords du Rhin;
Buvez la ſanté de notre Souverain.

LE COURIER.

AIR. *J'avois pris femme laide.* Vaudeville *du Fleuve d'Oubli.*

Oh! je ſçais trop bien vivre
Pour refuſer cela, a, a, a.
Qu'à la joye on ſe livre;
Notre Roi le ſçaura, a, a, a.
A l'envi chantez ſa gloire,
Tandis qu'avec gaieté
Sa ſanté
Je vais boire.

L'OFFICIER.

VAUDEVILLE.

NOTE. N°. 13.

Notre bonheur nous fait connoître
Que Louis nous donne des loix;
Nos ennemis, par nos exploits,
Connoiſſent qu'il eſt notre Maître.
Vive, vive, vive à jamais
Le Pere & le Roi des François.

HENRIETTE.

C'eſt plus à lui qu'au Diadême,
Que tous nos hommages ſont dûs;
Il eſt plus grand par ſes vertus
Qu'il ne l'eſt par le rang ſuprême.
Vive, &c.

L'OFFICIER.

Aux jours d'un Prince qui nous aime,
Comment ne s'intéreſſer pas?
A ceux de ſes moindres Soldats
Nous l'avons vu veiller lui-même.
Vive, &c.

HENRIETTE.

Loin ces Rois dont l'affreux ſyſtême

Rend

Rend par l'effroi des cœurs soumis :
Louis est craint des ennemis,
Mais il veut que son Peuple l'aime.
Vive, &c.

L'OFFICIER.

Les Rois, qui des Dieux sont l'image,
Devroient être immortels comme eux :
Sur ceux qui sont des malheureux,
Que la mort exerce sa rage.
Vive, &c.

UN DÉPUTÉ, *présentant une bourse au Courier.*

Tenez, recevez cette bourse ;
Notre zèle en sera flatté.

LE COURIER.

Du Roi j'annonce la santé,
Je suis trop payé de ma course.
Vive, &c.

UNE PETITE FILLE *au Courier.*

On doit pour un si doux message
Vous faire les plus riches dons ;
Tenez, prenez tous mes bonbons,
Je ne puis donner davantage.
Vive, &c.

Maman dit qu'il n'eſt notre Maître
Que pour nous faire à tous du bien ;
Dites-lui que je l'aime bien,
Je voudrois qu'il pût le connoître.
Vive, &c.

HENRIETTE.

O Ciel ! daigne ajoûter encore
Aux jours de ce Prince chéri,
Tous ceux qu'auroit donné pour lui
Un Peuple zélé qui l'adore.
Vive, &c.

HENRIETTE, *au Courier.*

AIR. *Madame, j'ai un paquet pour vous.*

N°. 14.

Vingt Nouvelliſtes ſont chez nous,
Qui ne ſoupirent qu'après vous ;
Venez donc les informer tous.

LE COURIER.

Je m'en fais une fête :
Mais pour la peine du Courier,
Madame, avec la permiſſion de Monſieur, vous
êtes trop honnête,
Pour lui refuſer un baiſer.

L'OFFICIER.

AIR. *La Besogne.*

Il faut bien le récompenser,
Accordez-le sans balancer.

HENRIETTE.

Venez détailler à mon Pere
Un fait pour nous si nécessaire.

(*Entrée de plusieurs Allemands & Allemandes, qui dansent au son des instrumens qui ont accompagné la cérémonie du Vidrecome.*)

SCENE V.

Monsieur FRENCHMAN, *entouré des* NOUVELLISTES, HENRIETTE, L'OFFICIER, LE COURIER.

M. FRENCHMAN.

AIR. *Nous avons pour vous satisfaire.*

ON ne craint donc plus pour sa vie?
Quel transport! quel plaisir je sens!
Ma vieillesse est ragaillardie,
J'en suis plus jeune de vingt ans.

PREMIER NOUVELLISTE.

AIR *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Vaincu par le ſeul nom du Roi,
Au bruit de ſa convaleſcence,
L'ennemi fuit ſaiſi d'effroi,
Et par-tout triomphe la France.

DEUXIÉME NOUVELLISTE.

AIR. *Changement pique l'apétit.*

N°. 15.

J'ai des nouvelles de Hongrie.

PREMIER NOUVELLISTE.

Moi de Piémont & d'Italie.

TROISIÉME NOUVELLISTE.

On m'écrit ſouvent de Menin.

DEUXIÉME NOUVELLISTE.

J'ai correſpondance à Berlin.

AIR. *Tant de valeur & tant de charmes.*

N°. 16.

Le Roi de Pruſſe & notre Maître,
Par les armes ſe ſont unis.

L'OFFICIER.

Ils ſont bien plus, ils ſont amis,

Et tous deux méritent de l'être.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Ces Rois ont eu dans leur Traité,
Contre tant de complots ſiniſtres,
Pour politique l'équité,
Et leur ſageſſe pour Miniſtres.

M. FRENCHMAN.

AIR. *La Beſogne.*

Et de la Flandre, qu'en dit-on ?

LE DEUXIÉME NOUVELLISTE.

Tout ira bien dans ce Canton.

L'OFFICIER.

Bon ! qu'eſt-ce que l'on appréhende ?
Le Comte de Saxe y commande.

HENRIETTE.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Tout nous répond de ſes ſuccès.
La France ne l'a pas vu naître ;
Mais, quoiqu'il ne ſoit pas François,
Il a bien le cœur fait pour l'être.

LE COURIER.

AIR. *Non, je ne ferai pas.*

Clermont, qui devant Furne a ſignalé ſa gloire,

Pour un objet plus cher dédaigne la victoire :
Le péril de ſon Roi ſuſpend tous ſes exploits :
Il connoît la terreur pour la premiere fois.

PREMIER NOUVELLISTE.

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Malgré les Alpes, l'Italie
Voit enfin nos braves François.

TROISIÉME NOUVELLISTE.

Eh bon ! quel compte ! c'eſt folie ;
On n'y pénétrera jamais.

PREMIER NOUVELLISTE.

Nous ſommes déja dans les plaines.

M. FRENCHMAN.

Le paſſage en eſt garanti
Contre toutes forces humaines.

PREMIER NOUVELLISTE.

Non pas contre le grand Conti.

AIR. *Un jour le malheureux Liſandre.*

Le François, avide de gloire,
Etonne & force le deſtin ;
Trois fois on le rappelle en vain,
Il n'écoute que la Victoire,

Il en arrache le Laurier ;
Poitou regarde, ſans plier,
De ſes morts les roches couvertes ;
Il brave le plomb meurtrier,
Il devient plus fort par ſes pertes,
Et ſubſiſte encor tout entier.

LE COURIER.

AIR. *Du bas en haut.*

Du bas en haut,
Le François gravit & s'accroche ;
Du bas en haut,
Il s'élance & livre l'aſſaut.
L'ennemi court de roche en roche ;
De nos Soldats
Il fuit l'approche,
Du haut en bas.

HENRIETTE.

AIR. *Nous jouiſſons dans nos hameaux.*

Par des Danſes & par des Jeux,
Paris marque ſon zèle.
Chaque nuit, par de nouveaux feux,
Le jour ſe renouvelle.
L'art épuiſe tous ſes ſecours
Pour ce brillant hommage ;
Mais le cœur trouvera toujours
A faire davantage.

M. FRENCHMAN.

AIR. *Faut-il qu'une ſi foible plante.*

S'il eſt vrai tout ce qu'on m'aſſure,
Mes enfans, je comble vos vœux.
Votre hymen ne ſe peut conclure
Sous des auſpices plus heureux;
Mais commençons par voir la fête
Que pour le Roi Straſbourg apprête.

HENRIETTE.

AIR. *J'ai fait donner un Bal, mon Couſin.*

N°. 17.

On dit que c'eſt un Bal
Sans égal;
J'y veux mener la danſe.

L'OFFICIER.

Tout flatte, en ce grand jour,
Mon amour,
Et les vœux de la France.

M. FRENCHMAN.

Vive le Roi.
Amis, ſuivez-moi:
Déja la fête commence.

TROISIÉME NOUVELLISTE, *les arrêtant.*

AIR. *Amis, sans regretter Paris.*

Mais, avant tout, écoutez-moi;
Je vais lire une Piece,
Que j'ai faite en l'honneur du Roi.

M. FRENCHMAN.

Le Sujet m'intéresse.

DEUXIÉME NOUVELLISTE.

AIR. *Voici le jour solemnel.*

Moi j'ai fait une Ode aussi;
La voici.

TROISIÉME NOUVELLISTE.

Avant je lirai la mienne....

(*Il lit.*)

AIR. *Quel état douloureux!*

» Quel spectacle inhumain!
» Je vois l'affreuse Parque,
» Venant, ses ciseaux à la main,
» Pour l'avoir bravée à Menin,
» Vouloir trancher les jours du plus parfait Mo-
» narque.
» La foudre gronde....

HENRIETTE, *lui arrachant son Ode.*

AIR. *De tous les Capucins du monde.*

Allez, Messieurs les faiseurs d'Odes,

Allez rimer aux Antipodes :
Louis doit rire des efforts
De votre bizarre génie.
La crainte qu'on eut de sa mort
Fait mieux l'éloge de sa vie.

(*Ils sortent. La Scène change & représente un lieu illuminé par le Bal.*)

LE BAL.

SCENE VI.

BABICHON, NICODÈME, L'OFFICIER, HENRIETTE, UN SUISSE.

LE SUISSE, *courant après Nicodème.*

AIR *Tes beaux yeux ma Nicole.*

ALLONS, entrir téore.

NICODÈME.

De grace, laissez-nous.

LE SUISSE.

Toi risonnir encore !
Sti Pal n'est pas pour vous.

NICODÈME.

Si l'on fait cette fête
Pour tous les bons Sujets,
J'y ai droit plus que perſonne ;
Car j'aime l' Roi mieux qu'tous.

LE SUISSE.

AIR. *Tant la valeur.*

Si toi me tire davantache
Que t'aimir le Roi plis que moi,
De mon libarde par mon foi,
Moi chel tuïr ta perſonnache.

AIR. *Si vous voulez que je vous baiſe.*

L'amour que chafre pour ton Maître,
M'afoir rendu de ſes Sujets :
Tout l'Etranchir qui le connoître
Afoir t'apord le cœur François.

L'OFFICIER.

AIR. *Carillon de Méluſine.*

N°. 18.

Laiſſez, laiſſez ces bonnes gens.

HENRIETTE.

Que demandez-vous, mes enfans ?

NICODÈME.

AIR. *J'ai la plus méchante femme.*

Je m'appelle Nicodème,

Et v'là ma mi' Babichon ;
Elle eſt à préſent ma femme ;
Et puis moi j'ſuis ſon mari :
Nous avons quitté la Flandre ,
Pour ſçavoir comme le Roi va ;
Ça va bien , j'en ſuis fort aiſe :
Nous venons l'attendre ici.

AIR. *Pierrot , qu' eſt-ce qui t'arrête ?*

N°. 19.

J'l'aime mieux que s'il étoit mon frere ,
Et mieux que ma mi' Babichon ;
Elle n'en eſt point jalouſe ,
Car el' l'aime auſſi mieux qu'moi.
Nous voulons le voir encore ,
Pour le prendre pour modele ;
Elle & moi nous voulons faire
Un enfant qui lui reſſemble ,
Beau , bien fait , plein de courage ,
Comme lui.

BABICHON.

AIR. *J'ai la plus méchante femme.*

De plus , j'veux encore une fille :
Fais tout comm' tu l'entendras ;
J'veux qu'ell' reſſemble à la Reine ,
Chacun viendra l'admirer :
J'veux un p'tit cadet encore ,
Plein de charmes , plein d'eſprit ;

Au Dauphin qu'il ſoit ſemblable :
Le Roi ſera ſon Parrein.

AIR. *Pierrot, qu'eſt-ce qui t'arrête ?*

Je n'lui demandons point d'finance,
Je n'voulons que ſon amitié ;
Et c'eſt la plus grand'richeſſe
Que nous voudrions avoir,
Car il ne nous manque rien :
Notre pré peut nous ſuffire ;
Demandez à Nicodème :
Quand on a l'cœur à l'ouvrage,
Et lorſqu'on vit bien enſemble,
C'eſt ç'qu'i faut.

HENRIETTE.

AIR *Le Confiteor.*

Laiſſez-les, ce ſont nos amis ;
Leur zèle ne nuit point au vôtre.

L'OFFICIER.

Camarade, il leur eſt permis
D'avoir un cœur comme le nôtre.

LE SUISSE.

Hé pien ! danſir tous deux pour moi ;
Chel va poir en l'honneur du Roi.

VAUDEVILLE,

NOTÉ N°. 10.

TOut partage ici, tout inſpire
Les plaiſirs dont nous jouiſſons;
On voit la ſageſſe ſourire
A nos plus badines Chanſons:
La Folie accourt à nos ſons,
C'eſt la raiſon qui l'attire:
En ce jour tout ſemble permis.
Nos craintes ceſſent,
Nos plaiſirs naiſſent
Avec la ſanté de Louis.

HENRIETTE.

Dans l'indolence & la triſteſſe
Je voyois couler mon Printems,
Et le devoir à la tendreſſe
Déroboit les plus doux momens.
Le plaiſir qu'enfin je reſſens,
N'allarme plus la Sageſſe;
Le plus tendre amour m'eſt permis.
Mes ennuis ceſſent,
Mes plaiſirs naiſſent
Avec la ſanté de Louis.

D'un Amant qui vantoit sa flamme
Je n'éprouvois que la froideur ;
Le feu qui brûle dans mon ame,
Aujourd'hui passe dans son cœur ;
Il mérite & sent son bonheur :
L'Amour enfin le réclame,
Comme l'un de ses favoris ;
Mes ennuis, &c.

Dans un ennuyeux esclavage,
J'ai vécu jusqu'à ce moment ;
Ma Mere, autrefois si sauvage,
Est sortie avec un Amant ;
Je suis l'exemple de Maman,
De mon cœur je fais usage :
De la liberté je jouis :
Mes ennuis cessent, &c.

De ma femme l'humeur sauvage
Avoit effarouché l'amour :
Pendant dix ans & davantage ;
Je l'ai cru perdu sans retour ;
Mais hier au déclin du jour,
Il égaya mon ménage ;
Enfin nous voilà bons amis :
Les plaintes cessent,
Mes plaisirs naissent
Avec la santé de Louis.

LE SUISSE.

Le Roi li être ein pon Camarade :
A ſon Santé j'affre bû tant,
Qu'enfin ne li être plus malade,
Et j'en ſuis la cauſe pourtant.
Que ſti pon Prince fifre autánt
Que chel poir de coups raſade
Çà, que tous les pons Réjouis
Chantent ma gloire.
Chel veux touchours poire,
Puiſque ça fait fifre Louis.

HENRIETTE, *au Public.*

AIR. *Les Filles de notre Village.*

N°. 21.

Quand nous oſons faire paroître
L'ardeur de chanter notre Maître,
Vous encouragez nos Auteurs;
Mais leur zèle, plus que l'ouvrage,
A mérité votre ſuffrage,
Et nos ſuccès ſont dans vos cœurs.

FIN.

CYTHERE ASSIÉGÉE,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE;

Repréſenté à Bruxelles, pour la premiere fois, le 7 Juillet 1748.

ET A L'OPÉRA-COMIQUE

le Lundi 12 Août 1754.

MILITAT OMNIS AMANS ET HABET SUA CASTRA CUPIDO.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols ſans Muſique.
La Muſique ſe vend ſéparément 36 ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

BRONTÉS, Chef des Scythes, *le Sr. Parent.*
OLGAR, Prince Scythe, *le Sr Deſchamps.*
BARBARIN, Aide de Camp d'Olgar, *le Sr. de Liſle.*

NYMPHES.

DAPHNÉ, *Mlle. Villiers.*
CLOÉ, *Mlle. Deſchamps.*
CARITE, MIRTO, } *Mlle. Roſaline.*
DORIS, *Mlle.*

CHŒUR de Scythes.

CHŒUR d'Amants & d'Amantes, Habitans de Cythere.

AMOURS ET PLAISIRS.

Cette Piece fut d'abord faite en Proſe & couplets par M. FAVART, en ſocieté avec M. FAGAN, & repréſentée à Paris à l'ouverture de la Foire St. Laurent 1738; depuis entierement refondue par M. FAVRAT, pour la Troupe des Comédiens de Bruxelles; & donnée à Paris ſur le Théâtre de l'Opéra Comique, ſelon l'ordre qui ſuit.

CYTHERE ASSIÉGÉE,

OPÉRA-COMIQUE.

Le Théâtre repréſente l'extérieur des Jardins de Cythere, qui ſervent d'Enceinte & de Remparts à cette Ville; des Buiſſons de Myrthes & de Roſes forment des Paliſſades; à travers des Colonades qui s'élevent ſur les Murs, on découvre dans l'éloignement le Palais de l'Amour.

SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ, DORIS, CLOÉ, NYMPHES ET BERGERS,

Habitans de CYTHERE, qui célebrent une Fête en l'honneur d'Adonis.

DAPHNÉ.

Air: N°. 201.

HAbitans de ce doux Empire,
Chantez les feux qu'Amour inſpire.

CHŒUR.

Chantons les feux qu'Amour inſpire.

DAPHNÉ.

AIR : N°. 202.

Vénus veut qu'en ce jour les Amans réunis
Célebrent, par d'aimables Fêtes,
Le tendre & charmant Adonis,
La plus chere de ſes Conquêtes.
Pour ſuivre ce Mortel, digne Rival des Dieux,
La Mere des Amours abandonne Cythere,
Et ſon cœur moins ambitieux
Le préfere au Dieu de la Guerre.

(*On danſe.*)

CLOÉ.

AIR : N°. 203.

Adonis eſt fait pour charmer.
Il ne cherche point d'autre gloire,
D'autre victoire
Que le bonheur d'enflammer
L'objet qu'il ſçait aimer.

(*On danſe.*)

CLOÉ.

AIR : N°. 204.

Avec quelle ardeur

Vénus & les Graces
Volent ſur les traces
D'un jeune Chaſſeur !
Dans les bois fleuris
Des Monts d'Idalie,
La Déeſſe oublie
Ses Peuples chéris.

(On danſe.)

(Un Bruit de Guerre interrompt la Fête.)

DAPHNÉ.

AIR : N°. 205. *Tant de valeur.*

Ah ! quelle horreur ! quel bruit de Guerre
Vient effaroucher les Amours !
Les Trompettes & les Tambours
Répandent l'effroi dans Cythere.

SCENE II.

CARITE, *les précédens.*

CARITE.

AIR : N°. 206. *Ah ! j'ai grand'peur.*

SEcourez-moi, mes cheres Sœurs ;
Ah ! je me meurs. [*bis.*]
Où nous sauver de leurs fureurs ?
Ah ! je me meurs. [*bis.*]

DAPHNÉ.

Achevez vîte,
Chere Carite.

CLOÉ.

Quel sujet cause vos frayeurs ?

CARITE.

AIR : N°. 207. *N'a-vous pas vû passer ?*

O Ciel ! que d'Ennemis,
O Ciel ! que d'Ennemis
S'avancent pour détruire
Cet Empire !

DAPHNÉ.

Que venez vous nous dire ?
Je frémis.

CARITE.

AIR : N°. 208.

Sous cet Ormeau,
Je repoſois au bord de l'eau,
Et je reſpirois
L'air doux & frais
Qu'on ſent là.
Ah !
Mon Troupeau bondiſſoit
Sur des fleurs qu'un Zéphir careſſoit.
A l'abri du Soleil,
Je me livre aux douceurs du Sommeil.
Dans ce ſéjour,
Je croyois voir dormir l'Amour ;
Un Monſtre odieux
L'alloit frapper à mes yeux....
Dieux !

Second Couplet. Je m'écrie auſſi-tôt...
La Frayeur me réveille en ſurſaut.
Quel malheur m'attendoit !
Du préſage mon cœur palpitoit.
Sur le Côteau,
Je ne vois plus mon cher Troupeau !
Je me trouve, hélas !
Entre les bras
Des Soldats.

AIR : N°. 209. *Menuet de Dardanus.*

Je pouſſe en vain des cris

A ce ſpectacle terrible ;
Alors un bruit horrible
Glace mes eſprits :
Je vois des Etendards,
Des Dards,
Des Gens éparts
De toutes parts,
Et des Géans
Grands, grands,
Dont le nombre couvre nos Champs.

MIRTO.

AIR : N°. 141. *Com' v'là qu'eſt fait !*

O Dieux ! quels dangers nous menacent !

CARITE.

Je prends la fuite ; mais hélas !
Dans les fleurs mes pieds s'embarraſſent,
Et j'entends courir ſur mes pas ;
Je tombe éperdue & mourante :
Un Soldat, d'un air indiſcret,
Saiſit bientôt ma main tremblante ;
Son regard médite un forfait.

CLOÉ.

Que t'a-t-il fait ?

DORIS.

Que t'a-t-il fait ?

CARITE.

AIR; N°. 210. *Prends, mon Iris, prends ton verre.*

Le Barbare
Me déclare
Qu'il va m'immoler à Mars;
A mes charmes,
A mes larmes,
Le Cruel n'a point d'égards.
Au ſecours en vain j'appelle;
Déjà le fer éteincelle
A mes timides regards,....
La Colombe
Qui ſuccombe
Dans les ſerres du Vautour,
Moins craintive,
Moins plaintive,
Gémit de perdre le jour.

DAPHNÉ.

AIR: N°. 65. *Un petit moment plus tard*

Quoi! vous avez pû l'éviter!
Quelle eſt ma ſurpriſe!

CARITE.

Deux ſont venus lui diſputer
L'honneur de ma priſe;
Je profite de l'inſtant,
Je me ſauve toute émue:
Sans un pareil différend,
J'étois perdue.

DAPHNÉ.

AIR : N°. 199. *Songez, songez à vous défendre.*

Songeons, ſongeons à nous défendre,
Préſervons ce charmant ſéjour.
Aux Ennemis du tendre Amour,
Juſte ciel ! faudra-t-il ſe rendre ?
Songeons, ſongeons à nous défendre,
Préſervons ce charmant ſéjour :
Combattons ; préſervons ce charmant ſéjour.

(*Tous les Amans & Amantes rentrent dans Cythere précipitamment, en repétant en Chœur la fin de l'Air précédent* : Songeons, &c.)

SCENE III.

OLGAR, BARBARIN.

BARBARIN

AIR : N°. 211. *Quand on parle de Lucifer.*

SEigneur, ces lieux ne ſont pas ſurs ;
Et nous manquons de prudence.

OLGAR.

Je viens reconnoître ces murs,
Objets de notre vengeance.

BARBARIN.

Ah ! les Gens de Guerre ont des cœurs bien durs !

Peſte ſoit de notre vaillance.

OLGAR.

AIR : *Tout cela m'eſt indifférent.*

Quoi ! Barbarin a peur ?

BARBARIN.

Moi, peur !
Seigneur Olgar, c'eſt une erreur ;
Mais dans le fond, j'ai l'ame bonne.

OLGAR.

Tous les Amans doivent périr.
Mars en fureur ainſi l'ordonne.

BARBARIN.

Qui peut contre eux ainſi l'aigrir ?

OLGAR.

AIR : *De tous les Capucins.*

Venus qui regne ſur Cythere,
Infidelle au Dieu de la Guerre,
Le quitte en faveur d'Adonis.
Mars eſt outré de cette offenſe :
Tous nos Scythes ſe ſont unis,
Chargés du ſoin de ſa vengeance.

BARBARIN.

AIR : *Je voudrois faire un bail avec vous.*

Pour l'Amant qui l'enflamme en ce jour,
La Déeſſe abandonne ſa Cour.
Ces beaux lieux n'ont plus rien qui la tente :

L'Amour la ſuit pour combler ſes ardeurs.
Leur abſence, au gré de notre attente,
Laiſſe Cythere en proye à nos fureurs.

AIR : *Filles qui paſſez par ici.*

De quoi diable nous mêlons-nous?
Quelle imprudence extrême!
Eh! morbleu, ſi Mars eſt jaloux,
Qu'il ſe batte lui-même.

OLGAR.

AIR : *Il faut l'envoyer à l'Ecole.*

Ici l'adreſſe & la valeur
Des Nymphes ſont l'heureux partage;
Leur courage
Arrête le plus fier vainqueur.
Mars n'y ſeroit pas invincible.
Pour domter ces jolis Soldats,
Aux Combats,
Il faut être un Scythe inſenſible.

AIR : N°. 212. *Contredanſe de l'Ut Sol.*

Brontés, ce Chef intrépide,
Qui nous guide
Dans ce ſéjour,
Mieux que Mars, ſaura détruire
Le doux Empire
Du tendre Amour.
Les prieres, la douceur,
La douleur,

Rien ne le touche.
Son cœur farouche
Chérit l'horreur.
Juſqu'à ce moment encore,
Il ignore
Qu'on puiſſe aimer;
Et moi, pour une Tigreſſe,
J'eus la foibleſſe
De m'enflammer

AIR: N°. 213. *De France & de Navarre.*

Du pouvoir d'un Sexe enchanteur,
Qu'à préſent je déteſte,
J'ai déjà fait, pour mon malheur,
L'épreuve trop funeſte:
Un hyver, que je ſuivis Mars
Dans ce fatal Empire,
D'une Nymphe les ſeuls regards....
De honte je ſoupire.

BARBARIN.

AIR: N°. 218. *Ah! quel moment!*

Seigneur, expliquez-nous comment...

OLGAR.

Son aſpect trop charmant
Troubla toute mon ame:
Dès le premier moment....
Dieux! quel moment!
Un trait de flamme
De Daphné me rendit l'Amant.

BARBARIN.

AIR : 107. *O Réguingué, ô lonlanla.*

Quel fut le prix de vos soupirs ?

OLGAR.

Elle fit ses plus doux plaisirs
D'être contraire à mes desirs:
J'abandonnai cette inhumaine;
La Vengeance ici me ramene.

BARBARIN.

AIR : N°. 214. *Non, rien n'est si fatiguant.*

Comptez sur mon zele ardent;
Un feu pétillant m'enflamme.
Des Nymphes, dans un instant,
Barbarin sera triomphant.
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan;
Sous les efforts de ma lame,
Pan, pan, pan pan, pan, pan.....

(*Il est interrompu par un bruit de Guerre.*)

AIR : N° 73. *La Ceinture.*

Au secours!

OLGAR.

Brontés, vient à nous.
Pourquoi des allarmes si fortes ?

BARBARIN, *se rassurant.*

C'est un mouvement de courroux.

OLGAR.

Va faire avancer nos Cohortes.

SCENE IV.

OLGAR, BRONTÉS, SCYTHES.

Un corps de Scythes armé de Sabres & de Boucliers, traverſe le Théâtre en défilant devant Brontés, au bruit des Inſtrumens militaires.

MARCHE DES SCYTHES.

AIR : N°. 215. *La Turque.*

BRONTÉS.

[*Sur l'Air de la Marche.*]

Cueillez des Lauriers,
Braves Guerriers,
Animez-vous
Tous.
Pour nous, les Combats
Ont des appas.
Courons aux coups.
Qui peut ſe flatter
De réſiſter
A nos efforts?
Suivons nos tranſports;
Perçons,
Frappons
D'abord,
Fort.

Bravons le danger ;
Il faut venger
Sur ces Remparts,
Mars.

SCENE V.

BRONTE'S, OLGAR, BARBARIN, *conduiſant un ſecond Corps de Scythes armés de Maſſues.*

IIe. MARCHE DES SCYTHES.

AIR : N°. 216. *Marche des Pandours.*

BRONTÉS.

COntre les Objets les plus charmans,
Courons faire la Guerre ;
Tôt, tôt, que l'on bruſque les momens,
Pour s'emparer de Cythere.
Forçons ces Remparts avec ardeur,
La fierté veut en vain les défendre ;
Mais il faut redoubler de valeur :
Si l'ennemi demande à ſe rendre,
C'eſt alors qu'on doit craindre ſes lacs,
Et ſouvent l'Amour, en pareil cas,
A mis les meilleurs Soldats
Bas

Les

Les Scythes font l'exercice de la Massuë & différentes évolutions.

BRONTÉS ET OLGAR.

AIR : N°. 217. (*DUO.*)

Brisons les Armes,
Renversons les Autels,
Du fier Tiran des Mortels :
Mépriſons ſes larmes,
Ses plaintes, ſes charmes
Trompeurs :
Pour en être vainqueurs,
N'ayons pour lui que rigueurs.
Mille objets ſéducteurs,
Cachent ſes traits ſous des fleurs.
A jamais
De l'Amour troublons la Paix ;
Et du poids de ſes fers
Affranchiſſons l'Univers.

BRONTÉS.

AIR : N°. 219.

Marchez, Guerriers, la Gloire vous attend ;
Combattez, méritez un triomphe éclatant.

CHŒUR DE SCYTHES.

Combattons, méritons un triomphe éclatant !

SCENE VI.

CARITE, BRONTÉS, OLGAR, BARBARIN, SCYTHES.

Comme les Scythes ſe diſpoſent à l'attaque, Carite paroît ſur les Remparts en ſonnant de la trompette. Deux Scythes ſont détachés pour aller reconnoître; ils amenent Carite à Brontés.

CARITE.

AIR : N°. 220. *La Bergere de nos Hameaux.*

Il eſt tems de Capituler,
Pourquoi vainement ſe défendre ?

BRONTÉS.

Nous t'écoutons : tu peux parler :
Mais de nous qu'oſe-t-on prétendre ?
Le Scythe guerrier
Ne fait point de quartier ;
On n'en doit pas attendre,
Et ces lieux ſaccagés....

CARITE.

De par les aſſiégés,
Je viens vous ſommer de vous rendre.

AIR : 221. *Marche du Maréchal de Saxe.*

Quelle audace,

Soldats,
Conduit vos pas !
Votre valeur terraſſe
Des Guerriers
Couverts de Lauriers.
Mais ſongez que l'Amour,
Qui vous brave en ce jour,
Rend, par ſes coups,
Les Cœurs plus doux.
Le courage dans les Combats
Peut vous affranchir du Trépas ;
Mais on ne peut jamais
D'Amour éviter les traits.

AIR : *Eſt-il de plus douces Odeurs ?*

Craignez-tout de notre valeur.

BRONTÉS.

Quel diſcours téméraire !

CARITE.

Croyez-vous donc par la fureur
Pénétrer dans Cythere ?
Traitons enſemble avec douceur,
Vous ne pouvez mieux faire.
Nous vous accordons de bon cœur
Les honneurs de la Guerre.

BARBARIN.

AIR : N°. 222. *Je n'y puis rien comprendre.*

Si les Nymphes gardent ces murs,

Mon avis eſt qu'on eſcalade.
Leurs Traités ne ſont pas trop ſurs,
Craignons d'elles quelque embuſcade.
Pour ne point voir, par trahiſon,
Notre attente trompée,
Paſſons toute la Garniſon
Vîte au fil de l'épée.

OLGAR, *à Brontés.*

AIR : N°. 223. *Eſt-ce de toi qu'il veut parler ?*

Des Habitans de ce ſéjour
Puniſſez l'arrogance.

BRONTÉS.

Quoi ! les vils ſujets de l'Amour
Nous feroient réſiſtance !

BARBARIN.

Allons, morbleu, point de quartier ;
Je monte à l'aſſaut le premier.

CARITE.

AIR : N°. 224. *Il n'eſt rien que l'Amour n'égale.*

Les Mortels que Venus inſpire
Affrontent les haſards,
Comme les Enfans de Mars.
Ces Héros que le monde admire ;
N'ont dû qu'à nous leurs Exploits les plus glorieux :
De l'Amour tout reſſent l'Empire ;
Il triomphe & regne juſques ſur les Dieux

AIR : N°. 225. *Nos plaiſirs ſeront peu durables.*

Rendez-vous, que ſert-il d'attendre?
Mille plaiſirs vous ſont offerts :
Eh ! pourquoi rougir de vous rendre ?
Il eſt doux de porter nos fers.

AIR : N°. 226.

On s'arrache la Victoire
Sans égards
Dans les champs de Mars ;
Les Vainqueurs ſeuls ont la gloire ;
Les Vaincus
Demeurent confus.
Mais on ſe partage l'honneur
Dans la douce Guerre
Qu'on fait à Cythere ;
Il eſt tout auſſi flatteur
D'être vaincu, que Vainqueur.

BRONTÉS, *aux Scythes.*

AIR : N°. 83. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Marchez, Soldats, Brontés vous guide.

CARITE.

Pourquoi de ſang être ſi fort avide ?
Nos uſages ſont différents.
Chez nous l'humanité préſide ;
Il faut que de nos différents
Un combat ſingulier décide.

AIR : N°. 43. *Maris, voulez-vous fuir l'affront.*

Parmi vous eſt le Prince Olgar ;
A le combattre on s'apprête :
Oſe-t-il courir ce hazard ?
On veut le voir tête à tête.
Peut-on compter ſur lui ?

OLGAR.

Oui.

BARBARIN, *bas à Olgar.*

Qu'allez vous faire ?

OLGAR.

J'accepte le défi.

BARBARIN, *bas à Olgar.*

Fi,
Quel téméraire!

BRONTÉS, *à Carite.*

AIR : N°. 227. *Je ferai mon devoir.*

Olgar a marché ſur mes pas ;
Il ne recule pas.
(*A Olgar.*) Prince, en vous je mets notre eſpoir ;
Faites votre devoir.

BARBARIN, *à Olgar en ſe retirant.*

Faites votre devoir.

Brontés fait éloigner ſes ſoldats qui vont ſe ranger dans le fond du Théâtre, pour être Spectateurs du Combat.

CARITE, *à Olgar.*

AIR : N°. 228. *Voici les Dragons qui viennent.*

Vous vous croyez invincible ;

On vous soumettra. (*Elle se retire.*)

OLGAR.

Quel est donc ce Guerrier terrible,
Qui croit ma Victoire impossible?

SCENE VII.

OLGAR, DAPHNÉ, CHŒUR DE SCYTHES, CHŒUR DE NYMPHES *sur les Remparts.*

DAPHNÉ, *paroissant avec un Carquois sur l'épaule & un trait à la main.*

LE voilà.

OLGAR.

AIR : N° 4. *Tout cela m'est indifférent.*

O Ciel! Que vois-je? C'est Daphné!

DAPHNÉ.

Olgar m'en paroît étonné!

OLGAR.

Es-tu l'ennemi redoutable
Que l'on oppose à ma valeur?

DAPHNÉ.

Oui, voyons, Guerrier indomptable,
Qui de nous deux sera Vainqueur.

OLGAR, *à part.*

AIR : N°. 229. *Tâtez-en, tourelourirette.*

D'où naît le transport qui m'agite ?
Dans mon ame sa vûe excite
Et le dépit & la fureur.

DAPHNÉ.

(*A part.*) O Venus, redouble mes charmes ;
Pour ta gloire, Amour, que tes Armes.
Puissent frapper son cœur.

CHŒUR DES SCYTHES.

AIR : N°. 230.

N'écoutez que la vengeance.
Vengeance, vengeance.

CHŒUR DES NYMPHES.

Amour, signale ta puissance.

SCYTHES.

N'écoutez que la vengeance.
Vengeance, vengeance.

OLGAR.

AIR : *Temple que je bâtis en l'air,*

Crains pour tes jours.

DAPHNÉ.

Ce fier courroux
Fait voir qu'on t'est chere encore,

(*A part.*) Sa rage eſt un amour jaloux ;
Et s'il ſe venge, Olgar m'adore.
Frappe, ingrat, je me livre à tes coups ;
Viens, frappe, ou tombe à mes genoux.

OLGAR.

AIR : *L'occaſion fait le larron.*

O Dieux !

DAPHNÉ.

Craignez une haine immortelle.

OLGAR.

Ce mot peut-il m'inſpirer de l'effroi ?
Quand je t'aimois, avois-tu donc, cruelle,
De plus doux ſentimens pour moi ?

DAPHNÉ.

AIR : N°. 232.

Nous réſiſtons à qui nous brave ;
Par la douceur,
On ſoumet notre cœur :
Il falloit être mon eſclave,
Pour devenir bientôt mon vainqueur.

OLGAR.

AIR : *Quand on prend plaiſir à boire.*

Ton Eſclave ! Moi ! Quelle honte !
Crois-tu que ton pouvoir me dompte ?
Tes efforts ſeront ſuperflus.

Par ces discours tu redoubles ma rage.

DAPHNÉ.

Hé! bien, je ne résiste plus.

OLGAR.

Je sens des mouvemens confus.

DAPHNÉ.

Perce mon cœur, ce cœur rempli de ton image.

OLGAR.

AIR: *Non je ne ferai pas.*

Qu'un plus digne ennemi me fasse résistance....

CHŒUR DES SCYTHS.

Fin de L'AIR: N°. 230.

N'écoutez que la vengeance.
Vengeance, vengeance.

OLGAR.

AIR: N°. 234. Parodie d'Armide: *Par lui tous mes Captifs.*

Hé! bien, c'en est donc fait, puisque Mars me l'ordonne.

(*Levant sa Massue pour frapper Daphné.*)

Qu'elle tombe.. (*Il s'arrête.*) Dieux! je frissonne.

Menuet: N°.

Meurs, cruelle,
Infidelle;
Je céde à la haine,

Qui m'entraîne ;
J'ai briſé ma chaîne :
Mon cœur outragé,
De tes fers dégagé,
Sera vengé.
Je déſire
Ton martyre ;
Tu n'as plus d'empire.
(*A part.*) Je ſoupire !
Tendre ſouvenir,
Pour jamais je dois te bannir.
Je frémis ;
(*Haut.*) Dans tes regards ſoumis,
En vain, en vain je vois un nouveau charme.
(*A part.*) O Dieux ! une larme
Me déſarme.
Eh ! quoi ! ſa triſteſſe
M'intéreſſe !
(*Haut.*) Cache-moi tes pleurs.
Quelle foibleſſe !
(*A part.*) Je me meurs.
(*Haut.*) Cruelle,
(*Tendrement.*) Infidelle,
(*A part.*) Un feu que j'ignore
Me dévore ;
Oui, oui, je l'adore,
Ma haine en ce jour

Lui prouvoit donc encore
Mon amour.
(*Haut.*) Oui, barbare....
(*A part.*) Je m'égare....
Quoi ! rien ne balance
Sa puiſſance !
Ah ! c'eſt l'augmenter,
Que de vouloir y réſiſter.

DAPHNÉ.

AIR : *Vaudeville du prix de Cythere.*

Quoi ! déjà tu ſens des allarmes,
Et tu laiſſes tomber tes armes !
Ranime toi ; c'eſt inſulter
Notre gloire,
Que de ſçavoir mal diſputer
La Victoire.

AIR : *Sur le Pont d'Avignon.*

(*A part.*) De ce trait de l'Amour qu'il ſente la Puiſſance.
(*A Olgar.*) Eſt-ce ainſi que de Mars tu remplis la vengeance ?

OLGAR.

AIR : N°. 235. *Nina.*

Souffrirai-je un affront mortel ?
Quel reproche cruel !
Ciel !

DAPHNÉ.

Je vais donc l'emporter ſur toi.
Tu vas ſuivre ma loi.

OLGAR.

Moi !

(*Apart.*) De mon cœur chaſſons la pitié.

DAPHNÉ.

Je t'ai vaincu plus d'à moitié ;
Et ce trait-là
T'achevera ;
Tiens, le voilà, le voilà.

Elle lance le trait à Olgar dont le trouble augmente.

OLGAR.

Ah !

DAPHNÉ.

AIR : N°. 236. *Sans les connoître.*

Olgar ſoupire !

OLGAR.

Juſtes Dieux ! que je ſuis confus !

DAPHNÉ, *avec un ſouris malin.*

Olgar ſoupire !

OLGAR.

Je ſens....

DAPHNÉ.

Achevez donc.

OLGAR.

C'eſt aſſez vous en dire :
Hélas ! que voulez-vous de plus ?
Olgar ſoupire.

AIR : N°. 237. Muſette de Rochard. *Au bord d'un clair Ruiſſeau.*

Tu fais renaître en moi
Une flamme plus vive,
Et mon ame captive
Va voler après toi :
Les Belles ſont nos Rois,
Nos cœurs ſont leur Empire,
Et tout ce qui reſpire
Eſt ſoumis à leurs Loix.

AIR : N°. 238. *Sur la fièvre & ſur la migraine.*

Se mettant aux genoux de Daphné, & lui préſentant les Armes :

Que de mon ſort Daphné diſpoſe,
Je rends les armes.

DAPHNÉ, *le relevant.*

Levez-vous.
La peine qu'aux vaincus j'impoſe,
C'eſt de s'enchaîner avec nous.

AIR : N°. 239. *Obéiſſons ſans balancer.*

Que mon Captif aille annoncer,
Qu'il faut que l'on ſe rende ;
Obéiſſez ſans balancer,
Lorſque Daphné commande.

DAPHNÉ *se retire fierement avec les armes d'Olgar, & reparoît enſuite ſur les Remparts au milieu des Nymphes.*

CHŒUR *des habitans de Cythere.*

AIR : N°. 240. Chœur de Roland : *Triomphez, charmante Reine.*

Triomphez, Nymphe charmante;
Vos traits ont vengé l'Amour.
Que chacun chante
Dans ce grand jour
Sa Victoire éclatante.

SCENE VIII.

BRONTÉS *& tous les Acteurs précédens.*

BRONTÉS, *à Olgar.*

AIR : N° 24. *Bouchez, Nayades, vos Fontaines.*

MOn étonnement eſt extrême !
Un Héros formé par moi-même...!

OLGAR.

Oui, je ſuis vaincu par Daphné,
Si l'amour eſt une foibleſſe,
Pourquoi les Dieux m'ont-ils donné
Un cœur capable de tendreſſe?

BRONTÉS.

AIR : N°. 93. *Le Maſque tombe.*

Malgré l'honneur qui devoit te conduire,
Sans réſiſter, ton courage s'abbat!
Ne penſe pas que j'avoue un combat
Où la valeur peut ſe laiſſer ſéduire.

AIR : N°. 242. *Courons aux armes, Freres.*

(*Aux Scythes.*)

Enfans de la Victoire,
A ma voix,
Rangez-vous tous ſous mes loix,
Il faut que par nos exploits
Nous réparions notre gloire :
Courons à la victoire;
Tôt, tôt, tôt,
A l'aſſaut, vîte à l'aſſaut;
Arborons ſur ces Remparts
Nos Etendards.

DAPHNÉ, *Sur les Remparts, au milieu des Nymphes.*

AIR : N°. 243. *Aimons, aimons-nous.*

Par des plaiſirs enchanteurs,
Nous ſoumettons toute la Terre.
Nous voulons frapper vos cœurs;
Mais, par une plus douce Guerre,
Nous n'oppoſons à vos fureurs,
Que des parfums & que des fleurs.
Cedez, rendez-vous,

Cedez

Cedez au Dieu de Cythere ;
Aimez ; aimons-nous :
Eſt-il un plaiſir plus doux ?

Le Chœur des Nymphes répete.

Cedéz, rendez-vous, &c.

BRONTÉS, *aux Scythes.*

AIR : 244.

Guerriers, votre audace
Héſite à punir !
Main baſſe, main baſſe.
Qui peut vous retenir ?

DAPHNÉ.

Accourez, Troupes légeres,
Servez nos deſirs ;
Enchaînez ces téméraires
Au ſein des plaiſirs.

Il ſort des Buiſſons de Roſes une Troupe de Nymphes qui forme des danſes légeres autour des Scythes. Tandis qu'une partie de ces Guerriers s'efforcent à leur réſiſter, d'autres donnent aſſaut à la Ville. Les Nymphes ſe défendent avec des fleurs & repouſſent les Scythes, qui ſont enfin contraints de fuir ou de ſe rendre.

BRONTÉS.

AIR : N°. 36. *Mon petit doigt me l'a dit.*

Les Nymphes ont l'avantage !
La honte eſt notre partage !
Quoi ! lâches, vous fuïez tous !
Fuïez, vil Troupeau timide ;
Ce bras que la fureur guide
Sçaura triompher ſans vous.

SCENE IX.

BRONTÉS, CLOÉ.

CLOÉ.

AIR : *Non je ne ferai pas.*

SEigneur, où courez-vous ? Le péril eſt extrême !
Ah ! pour vous je frémis.

BRONTÉS.

Frémiſſez pour vous même.

CLOÉ.

Vous pouvez m'immoler à ce noble courroux ;
On doit ſe faire honneur de tomber ſous vos coups.

AIR : Nº. 245. *Mon cher Blaiſe.*

A la gloire
Vous devez ſonger,
Et ménager
Votre Victoire.
A la gloire
Vous devez ſonger ;
Mais différez à vous venger.

BRONTÉS.

Non, non, je prétends...

CLOÉ. (*Brontés l'arrêtant.*)

Daignez m'en croire ;

Saisissez mieux les instans.
De ces lieux les foibles habitans
N'oseroient s'armer ;
Mais leur pouvoir va vous charmer.

BRONTÉS.

Je les brave.

CLOÉ.

Craignez leurs appas.

BRONTÉS.

Tu deviendras
Toi-même Esclave.
Je les brave,
Et bientôt mon bras
Portera partout le trépas.

CLOÉ.

AIR : *Le fameux Diogène.*

Dans l'air, pour se défendre,
Ils viennent de répandre
Un poison dangéreux :
Si-tôt qu'on le respire,
On se trouble, on soupire ;
On devient amoureux.

AIR : *C'est fort bien fait ; c'est encor mieux.*

Attendez un moment, Seigneur,
Que le charme finisse ;
Et de votre juste fureur
Vous me verrez complice.

BRONTÉS.

De mon courroux tout deviendra l'objet.

CLOÉ.

C'eſt fort bien fait. (*bis.*)

BRONTÉS.

Et par le feu je détruirai ces lieux.

CLOÉ.

C'eſt encor mieux. (*bis.*)

BRONTÉS.

AIR : N°. 247. *Je n'en dirai pas d'avantage.*

Qu'entends-je ? vous n'êtes donc pas
Habitante de cet Empire ?

CLOÉ.

Seigneur, c'eſt à regret, hélas !

BRONTÉS.

Doù naît cette ardeur que j'admire ?

CLOÉ.

AIR : *J'écoutois de-là ſon caquet.*

On voit ſouvent des Offiiers
En quartier d'hyver à Cythere ;
Un de ces Héros eſt mon Pere,
J'en ai les ſentimens guerriers.

AIR : *J'entends déjà le bruit des armes.*

Lorſque j'entends le bruit des armes,
Je ſens une ſubite ardeur.
Votre aſpect a pour moi des charmes ;

J'admire en vous cet air vainqueur.
Loin de me cauſer des allarmes,
Vous m'inſpirez de la valeur.

BRONTÉS, *à part.*

Dans toute cette Scene Brontés eſt ſéduit par degrés, & ſans s'en appercevoir.

AIR : N°. 249. *Vous l'enflammez comme mêche.*

Son courage m'intéreſſe.

CLOÉ.

Ah ! que ne ſuis-je maîtreſſe
De marcher ſous vos Drapeaux !
A la gloire j'oſe prétendre,
Et de vous je voudrois apprendre
L'illuſtre métier des Héros.

BRONTÉS.

AIR : N°. 250. *Je ſuis un crouſtilleux Chaſſeur.*

L'audace éclate dans ſes yeux.

CLOÉ.

Sur vos pas la gloire m'appelle.

BRONTÉS, *à part.*

Ah ! dans cet Empire odieux,
Je n'épargnerai qu'elle. (*bis.*)

CLOÉ.

AIR : N°. 251. *Pour tirer auſſi.*

Si quelque adverſaire
Menaçoit vos jours,
A votre ſecours

J'irois contre ce téméraire.
Qu'il me seroit doux
De périr pour vous !

BRONTÉS.

AIR : N°. 252. *Ce jaloux transport m'enchante.*

Je sens élever mon ame
Par ces généreux propos.
A ta voix, un nouveau transport m'enflamme;
Je respecte en toi la vertu des Héros.

CLOÉ.

AIR : N°. 253.

Arrachez-moi de cet affreux séjour.

ENSEMBLE.

CLOÉ. | BRONTÉS.

Je veux jouir d'une gloire immortelle. | Tu vas jouir d'une gloire immortelle.

(*Tendrement.*)

Faisons serment de détester l'Amour.
Mon cœur lui jure une haine éternelle.

CLOÉ.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

(*Prenant la masse de Brontés.*) Essayons un peu, de grace :
Sous les armes suis-je bien ?

BRONTÉS.

De Bellone elle a l'audace :
J'admire ce fier maintien.

CLOÉ, *ôtant l'épée à Brontés.*

Voyons ſi de cette épée
Je ſçaurai bien me ſervir.

BRONTÉS,

O Dieux ! mon ame eſt frappée
De ſurpriſe & de plaiſir.

CLOÉ.

AIR : N°. 69. *Par la vertu de ma vie.*

Grands Dieux ! que je ſuis ravie
D'avoir en main cet acier
Meurtrier !
Si quelqu'un avoit envie
D'éprouver mon courage altier,
Par la vertu, tu, tu, tu, de ma vie,
Il demanderoit bien-tôt quartier.

Après avoir déſarmé Brontés, elle l'enchaîne avec des fers entourés d'une Guirlande de fleurs.

AIR : N°. 264 *Il va dire à ma mere.*

Puis, après ſa défaite,
Je le lierois ainſi.

BRONTÉS, *enyvré d'amour.*

Mais... mais... mais... que fais-tu, follette?

CLOÉ.

Paix, paix, paix : bon; j'ai réuſſi.

AIR : *Tous les matins dans nos hameaux.*

Ce cœur ſi fier, ce cœur ſi grand

De moi n'a pû ſe défendre ;
Et par Cloé, comme un enfant,
Vous venez de vous laiſſer prendre.

BRONTÉS, *s'efforçant de briſer ſa chaîne.*

Dieux, quelle honte !...
Briſons promptement.

CLOÉ.

Vraiment, vraiment,
Ce n'eſt pas là mon compte.

AIR : N°. 255. *Gentille Pellerine.*

Quoi ! votre caquet ceſſe !
Que votre orgeuil s'abbaiſſe,
(*A part.*) Je vais mener en leſſe
Par tout ce Héros-là.
Sa priſe eſt mon ouvrage.

BRONTÉS.

Quel plus ſenſible outrage !
Craignez tout de ma rage.

CLOÉ.

Ouidà, méchant, ouidà,
Si vous bronchez, on vous corrigera.

La.

SCENE X.

BRONTÉS, OLGAR, DAPHNÉ, CLOÉ.

OLGAR.

AIR : N°. 256. *Chantons le jeune Roi.*

Ciel ! eſt-ce Brontés que je vois ?

CLOÉ.

Il eſt auſſi des nôtres ;
Et d'une Nymphe les exploits
Surpaſſent tous les vôtres.

OLGAR.

Brontés enchaîné ſous vos loix !

CLOÉ.

Nous en avons bien vû d'autres.

BRONTÉS.

AIR : N°. 258. *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

Je céde au penchant qui m'entraîne ;
Otez ces nœuds, il en eſt de plus doux.
Hélas ! me faut-il d'autre chaîne
Que l'amour, que l'amour qui m'attache à vous ?

OLGAR.

AIR : N°. 259. *Par un jeune téméraire.*

Ta foibleſſe que je contemple
Autoriſe mon ardeur ;

Mars lui-même eſt notre exemple ;
Vénus regne ſur ſon cœur.

OLGAR ET DAPHNÉ.

DUO.

AIR : N°. 260. *Ah ! Pierre, Ah ! Pierre.*

OLGAR.

Quelle douceur parfaite !
J'obtiens un doux retour.
Pour prix de ma défaite,
Je triomphe à mon tour.

DAPHNÉ.

Quelle douceur parfaite !
Obtiens un doux retour.
Pour prix de ta défaite,
Sois vainqueur à ton tour.

ENSEMBLE.

Mon ame
S'enflamme ;
Livrons-nous à l'Amour.

DUO.

BRONTÉS ET CLOÉ.

ENSEMBLE.

AIR : *Ah ! Pierre, ah ! Pierre.*

Des ardeurs les plus vives
Reſſentons les effets :
Amour, tu nous captives ;
Mais c'eſt par tes bienfaits.
Mon ame
S'enflamme ;
Aimons-nous à jamais.

SCENE XI.

MIRTO, & *les Précédens.*

MIRTO.

Victoire, Victoire, Victoire:
Nos fiers ennemis
A nos loix ſont ſoumis.
Victoire, Victoire, Victoire:
Aux chaînes nous les avons mis.
Pour mieux aſſurer notre gloire,
Mars a fait la Paix avec Vénus;
Pour mieux aſſurer notre gloire,
Tous les Amours ſont revenus.

CLOÉ, DAPHNÉ, CARITE.

Victoire, Victoire, Victoire,
Victoire, Victoire.

SCENE XII. & derniere.

BARBARIN, *& les Précédens.*

BARBARIN.

AIR : N°. 261. *Des Pantins.*

VOilà donc nos fanfarons,
Qui devoient tout mettre en cendre !
Voilà donc nos fanfarons !
Je ne vois que des poltrons.

AIR : N°. 263. *Jardinier, ne vois-tu pas.*

Tous nos gens ont lâché pied :
Je reſte ſeul à prendre.

MIRTO.

Va, je te prends par pitié.

BARBARIN.

Je veux bien, par amitié,
Me rendre. (*ter.*)

DIVERTISSEMENT.

Les Nymphes amenent les Scythes enchaînés avec des fleurs.

MIRTO.

AIR : N°. 264.

La paix regne en ces asyles ;
Le tendre Amour
Est de retour.
Que les Amans goûtent des biens tranquilles :
Les Ris, les Jeux vont embellir sa cour. (*fin.*)
Ce Dieu va, par sa puissance,
Enchanter ces lieux chéris.
Ces sons flatteurs, à nos cœurs attendris
Annoncent sa présence.
La paix regne, &c. *jusqu'au mot fin.*

Une simphonie agréable annonce l'Amour. Ce Dieu paroît au milieu des Plaisirs, & la Scene s'embellit de Trophées & de Berceaux de fleurs.

ENTRÉE DE L'AMOUR ET DES PLAISIRS.

VAUDEVILLE.

N°. 266.

LE tendre Amour, comme Bellone,
A ſa Milice & ſes Guerriers ;
Sous ſes étendards on moiſſonne
Des Fleurs, des Mirthes, des Lauriers.
Faiſons une Guerre nouvelle,
A Cythere dreſſons un Camp :
Ratapatapan, ratapataparapan, ratapatapan ;
C'eſt l'Amour qui nous appelle.

Avis à la belle Jeuneſſe :
Sujets en âge de ſervir,
Enrôlez-vous dans la tendreſſe,
Sous la conduite du Plaiſir.
Suivez nos Drapeaux avec zele,
Et la victoire vous attend :
Ratapatapan, &c.
C'eſt l'Amour qui vous appelle.

Pour prendre le cœur d'une prude,
Ne forme pas un Siége ouvert ;
Amant Guerrier, mets ton étude
A trouver un chemin couvert.
Marche ſans bruit, cher Camarade ;

Si tu saisis l'heureux instant,
Ratapatapan, &c.
Sa vertu fait la chamade.

Quand une Belle vous évite,
Sans combat, suivez-la de près;
Lors qu'elle est au bout de sa fuite,
L'attaque a bien plus de succès.
Dès qu'elle ne prend plus le large,
Livrez lui bataille à l'instant:
Ratapatapan, &c.
Les Amours battent la charge.

Venez, jeunes Guerriers timides;
Nous donnons du cœur aux Soldats.
Vieux Corps, autrefois intrépides,
Ne nous livrez aucuns combats.
Nous dédaignons votre défaite,
Quand on est Soldat vétéran,
Ratapatapan, &c.
Il faut battre la retraite.

Quand un Corps de Robins s'avance
Nous en triomphons sans danger:
Sur les terres de la Finance,
Gaiement nous allons fourrager.
Quand les Plumets en embuscade;
Nous investissent brusquement,
Ratapatapan, &c.
Il faut battre la chamade.

Point d'hoſtilité, je vous prie;
Meſſieurs, nous demandons la paix.
Nous craignons moins l'artillerie.
Que le vacarme des ſiflets;
Que la clémence vous déſarme.
Qu'il eſt noble d'être indulgent!
Ratapatapan, &c.
Ne nous donnez point l'allarme.

FIN.

L'Approbation & le Privilége ſe trouvent aux Œuvres de M. Favart.

LES JEUNES MARIÉS,

OPERA-COMIQUE

EN UN ACTE.

Représenté sur le Théatre de la Foire S. Germain, le 15 Mars 1755.

ACTEURS.

LE MARQUIS, *Pere du Chevalier.*

LA MARQUISE, *Mere de Lucile.*

LUCILE, LE CHEVALIER, *Jeunes Mariés.*

LE BARON, *Cousin de la Marquise.*

BARBARISMUS, *Précepteur du Chevalier.*

DOROTHÉE, *Gouvernante de Lucile.*

La Scene est à la Campagne du Marquis.

LES JEUNES MARIÉS,

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, BARBARISMUS.

LE CHEVALIER *avec humeur.*

Laissez-moi tranquille, vous dis-je.

BARBARISMUS.

Mais, Monsieur le Chevalier, vous êtes depuis hier d'une humeur qui n'est pas concevable. Vous avez pleuré toute la nuit. *Per jovem* je ne vous comprends pas. Allons, gai.

LE CHEVALIER

Cela vous est bien aisé à dire à vous qui êtes encore Garçon.

BARBARISMUS.

Doit-on être triſte le lendemain de ſes Noces?

LE CHEVALIER.

Aſſurément, j'ai fort ſujet de me réjouir. On me marie & l'on me ſépare auſſitôt de ma femme. Pardi, autant ne me point marier du tout.

BARBARISMUS.

Monſieur votre pere a eu ſes intentions en vous mariant à la fille de Madame ſon épouſe.

LE CHEVALIER.

Oh! j'ai répondu de bon cœur à ſes intentions; mais j'ai auſſi mes intentions, moi, afin que vous le ſachiez; il eſt juſte que mon pere y réponde de même. Eſt-ce qu'on m'a donné une femme comme on donneroit une poupée à un enfant?

AIR. *Je ſuis un bon ſoldat.*

Peut-on ſans m'irriter
Me l'ôter?
A bon droit j'en murmure.
Quoi! pour qui me prend-on?
Suis-je donc,
Un époux en peinture?

BARBARISMUS.

Hé, la, la, vous allez la revoir. De quoi vous plaignez-vous? Vos noces ont duré juſqu'à minuit: n'étoit-il pas temps de vous retirer avec la compagnie?

LE CHEVALIER.

Oui, mais mon pere, qui s'eſt marié en même-temps que moi, à la maman de ma petite femme, s'eſt retiré avec ſon épouſe dans le même appartement.

BARBARISMUS.

AIR. *L'allumette.* N°. 1.

C'eſt que ſur le nœud qui les joint,
Il vouloit parler à Madame.

LE CHEVALIER.

J'avois auſſi, ſur un tel point,
Des ſecrets à dire à ma femme.

BARBARISMUS.

AIR. *Vous voulez me faire chanter.*

Vous des ſecrets !

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi non ?

BARBARISMUS.

La différence eſt grande ;
Mais quels ſont-ils ?

LE CHEVALIER.

Ah ! voyez donc,
La plaiſante demande ?

BARBARISMUS.

Oui, daignez me les dévoiler ;
En a-t-on à votre âge ?

LE CHEVALIER.

C'eſt bien à vous à vous mêler,
Des ſecrets du ménage.

BARBARISMUS.

Quels diſcours ! ſavez-vous ſeulement ce que c'eſt qu'*Uxorem ducere ?*

LE CHEVALIER.

Si je ſais ce que c'eſt que ſe marier? Allez, allez mon pauvre Monſieur Barbariſmus, je n'ai pas beſoin de vos leçons pour cela.

BARBARISMUS.

Voyons, voyons. *Mulier, cujus generis?*

LE CHEVALIER.

Je ſais qu'une femme eſt du genre féminin. Tout votre Latin devient à préſent inutile pour moi.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Oui, je commence à me laſſer,
D'entendre un Pédant qui déclame;
J'ai bien autre choſe à penſer
Depuis que j'ai pris une femme.

Il ſeroit beau qu'un homme comme moi fût encore ſous la férule d'un Précepteur. Je ſuis marié; je ſuis mon maître, & je vous donne votre congé.

BARBARISMUS.

Et moi, je vais vous donner le fouet.

LE CHEVALIER *menaçant Barbariſmus.*

Morbleu, Monſieur, vous n'avez plus affaire à un enfant.

BARBARISMUS.

Petit diſciple révolté!

LE CHEVALIER *repouſſant Barbariſmus.*

Délivrez-moi de votre préſence.

BARBARISMUS *s'enfuyant.*

O *nefas*! Je vais le dire à votre Pere.

SCENE II.

LE CHEVALIER *seul.*

IL faut absolument que j'aie un tête-à-tête avec ma chere épouse. J'ai mille choses à lui dire. Ah ! la voilà.

SCENE III.

LUCILE, LE CHEVALIER.

LUCILE.

HÉ, bon jour, mon cher Chevalier.

AIR. *Il faut aimer quoique l'on fasse.* N°. 2.

Loin de vous rien ne me contente,
Tout semble exciter mon courroux ;
Ma Gouvernante
M'impatiente,
Je viens de m'esquiver pour vous.
Quand on est femme
On peut sans blâme
Venir trouver son cher époux.

LE CHEVALIER.

Mon pédant ne vaut pas mieux que votre Gouvernante ; ces animaux-là ne soint faits que pour nous désespérer. Il faut nous en défaire, Madame ; nous sommes à présent nos maîtres.

LUCILE.

Sans doute, & nous ſerons toujours, toujours enſemble.

LE CHEVALIER.

On m'a fait paſſer une nuit bien cruelle ; vous, comment l'avez-vous paſſée ? Vous avez une langueur dans les yeux....

LUCILE.

Je n'ai joui du repos qu'un inſtant.

AIR. *Filles gentilles, un ſonge flatteur, &c.*

Hélas ! à peine je m'y plonge,
Que vous me contez des douceurs ;
Certain trouble détruit mon ſonge ;
Le réveil fait couler mes pleurs.

LE CHEVALIER.

Filles
Gentilles,
Un ſonge flatteur
Souvent vous réveille,
La puce à l'oreille,
L'amour au cœur.
Pour moi,

AIR. *J'ai rêvé toute la nuit.*

J'ai rêvé toute la nuit
Que dans ce charmant réduit
Au fond de votre jardin,
Ma bouche baiſoit votre belle main.
D'un ſonge, triſte jouet,
Ce n'étoit que mon chevet.

LUCILE.

AIR. *Et voilà dans les familles comme l'eſprit vient aux filles.*

Je crois qu'il doit me ſuffire

De nous voir unis tous deux ;
Mon ſort me paroît heureux,
Et cependant je ſoupire ;
J'ignore ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Il faut chercher d'où procéde,
Cette inquiétude-là.
Du ſouci qui vous obſéde
On trouvera,
On trouvera le remede.

LUCILE.

On nous marie, & l'on ne nous dit point ce que c'eſt que le Mariage.

LE CHEVALIER.

AIR. *Baiſe-moi donc me diſoit Blaiſe.*

Nous le ſaurons bientôt j'eſpere ;
Suivons de près, votre mere & mon pere,
Par eux nous connoîtrons l'Amour.
Un ſeul regard, le moindre geſte,
Peut nous éclairer en ce jour ;
Le cœur devinera le reſte.

LUCILE.

C'eſt bien dit. Les voilà ; il ſe croyent ſeuls.

AIR. *Pour voir un peu comment ça fra.*

Tout doucement approchons-nous,
L'occaſion me paroît belle.

LE CHEVALIER.

Nous deviendrons heureux Epoux,
En nous formant ſur leur modéle.

LUCILE.

Agiſſons comme on agira,
Pour voir un peu comment ça fra.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, *sur le devant du Théatre*, LE CHEVALIER, LUCILE *dans le fond.*

LA MARQUISE, *au Marquis.*

AIR. *Tendre Amour; enchantez nos cœur.* N° 3.

De mon ame,
Mon cher Epoux,
J'ai fait avec vous
Un échange qui m'enflamme:
Sans qu'on blâme:
Ma tendre ardeur,
Je puis plonger mon cœur.
Au sein du bonheur.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Ils se parlent avec tant d'action, qu'ils ne nous voyent pas.

LUCILE *au Chevalier.*

Avancons plus près.

LE MARQUIS, *à la Marquise.*

AIR. *L'Amour la nuit & le jour.*

Vous voyez un Epoux,
Enivré de délices,
D'être enfin avec vous,
Unis sous les auspices
D'Amour,
La nuit & le jour.

LE CHEVALIER *à Lucile.*

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Je vous aime bien tout autant ;
Mais mon bonheur n'eſt pas extrême :
Je ne puis juſqu'à cet inſtant,
Hélas! vous en dire de même.

LA MARQUISE *au Marquis.*

AIR. *Tout ſoupire & nous rend hommage.* N° 4.

Mon amour ne doit plus ſe taire,
Trop long-temps j'en ai fait myſtere ;
Mon amour ne doit plus ſe taire,
Cher Epoux ;
Sur un titre ſi doux,
Mon feu contraint juſqu'à préſent,
Eſt devenu plus violent.
Non, non, non, vous ne pourrez guere
M'en témoigner autant.

LUCILE *au Chevalier.*

Repriſe du même air.

Mon Amour ne doit plus ſe taire,
Je dirai comme dit ma mere ;
Son exemple m'inſtruit, m'éclaire,
M'enhardit, & j'en fais mon profit.

LE MARQUIS *à la Marquiſe.*

AIR. *Du Cap de Bonne-Eſpérance.*

Les vives tranſports de ma flamme
Ne ſeront pas ſurpaſſés ;
Et je ne crois pas, Madame,
Vous aimer encore aſſez.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Son feu ne peut croître encore ;
Mais quoique je vous adore,
Vous verrez croître le mien.

LUCILE, *au Chevalier.*

Vraiement, je l'eſpere bien.

LA MARQUISE, *au Marquis.*

AIR. *Le Masque tombe & l'on voit la Coquette.* N°. 5.

De votre amour je n'ai point à me plaindre,
Mon cher Epoux, mais je crains qu'avant peu,
Nous ne voyons diminuer ce feu.

LUCILE, *au Chevalier.*

Ciel! aurions-nous la même chose à craindre?

LA MARQUISE, *au Marquis.*

AIR. *Ces feux ardens.* N°. 6.

Ces feux ardens
Seront bientôt des étincelles.

LE MARQUIS, *à la Marquise.*

Malgré le temps,
Nos ardeurs feront éternelles,
Notre amour, du vent de ses aîles,
De l'Hymen entretiendra les feux;
Ils prendront des forces nouvelles
Dans vos beaux yeux. *Il prend la main à la Marquise.*

LUCILE, *au Chevalier.*

Il lui prend la main.

LE CHEVALIER, *à Lucile en lui prenant la main.*

Je prends aussi la vôtre.

LA MARQUISE, *au Marquis.*

AIR. *Je vous aime, Célimene.* N° 7.

Quoi! vous feriez ces folies,
Des préludes des Amours?
Qui paroissent si jolies;
Qui nous amusent toujours:
Vous baiseriez ma main?

LE MARQUIS, *à la Marquiſe.*

Oui, ſans ceſſe,
Ma chere Maîtreſſe.

LUCILE, *au Chevalier.*

Il lui baiſe la main.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Je ſuivrai le même chemin. *baiſant la main de Lucile.*

LE MARQUIS *à la Marquiſe.*

Je ſerai tout auſſi folâtre, & lorſque vous vous y attendrez le moins, je vous déroberai un baiſer, *il l'embraſſe.*

LUCILE, *au Chevalier vivement.*

Il lui vole un baiſer.

LE CHEVALIER, *à Lucile en l'embraſſant.*

J'y ſuis.

LE MARQUIS *à la Marquiſe.*

AIR. *Le tout par nature.*

Je ne m'en tiendrai pas là.

LE CHEVALIER.

Il ne s'en tiendra pas là.

LUCILE *au Chevalier.*

Voyons juſqu'où cela ira.

LE MARQUIS *à la Marquiſe, ſe mettant à ſes genoux.*

Plein d'une ardeur extrême,
A vos genoux on me verra.

LE CHEVALIER *à Lucile ſe mettant à ſes genoux.*

J'en ferai de même.

LA MARQUISE *au Marquis appercevant par deſſus lui le Chevalier & Lucile.*

Ah, ah, regardez un peu nos jeunes mariés.

LUCILE.

Dame! c'eſt nous.

LE MARQUIS *à Lucile ſe retournant.*

AIR. *Je ſuis un crouſtilleux chaſſeur.*

Quoi! mon fils eſt à vos genoux?

LUCILE.

Monſieur, qui trouvez-vous d'étrange?
Nous prenons exemple ſur vous,
La, la, la.
Que rien ne vous dérange.

LUCILE & LE CHEVALIER.

Nous prenons exemple ſur vous;
Que rien ne vous dérange.

LE CHEVALIER.

AIR. *Il ne faut qu'un coup de baguette.* Nº 8.

Nous vous guettions en tapinois,
Pour connoître le mariage,
Vous ceſſez, hélas! quel dommage!

LUCILE.

Nous eſpérons qu'une autre fois,
Vous nous inſtruirez davantage.

LE MARQUIS.

Cela ne preſſe pas.

LA MARQUISE.

Il faut avant, vous rendre dignes l'un de l'autre.

LUCILE *à la Marquiſe vivement.*

Oh! ma chere maman, Monſieur le Chevalier me plait tel qu'il eſt.

LA MARQUISE *à Lucile.*

AIR. *Carillon de Meluzine.* N° 9.

Vous n'avez pas l'âge qu'il faut,
Et vous ſuccomberez bientôt,
Sous les embarras du ménage.

LUCILE, *à la Marquiſe.*

Nous avons tous deux bon courage;
A nous il n'appartient pas
D'avoir moins que vous d'embarras.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Croyez-moi, belle Lucile, quelques années de Couvent ne gâteront rien.

LE CHEVALIER *à la Marquiſe.*

Quoi! Madame, on auroit la dureté de nous ſéparer.

LA MARQUISE.

Vous nous en ſaurez gré.

AIR *Pour la Baronne.*

Un ſort funeſte
Suit quand l'Hymen trop tôt nous joint.

LUCILE.

Allez, Maman je vous proteſte,
Que le cœur ne me prédit point,
Un ſort funeſte.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

Vos yeux lorſque je vous contemple,
Démentent toutes vos raiſons.
Je n'entens rien à vos leçons,
Vous prêchez mieux d'exemple.

LA MARQUISE.

Mes enfants, conſervez l'un pour l'autre les ſentiments que vous faites paroî-

tre, & prenez patience. Nous vous laiſſons avec les perſonnes qui ont ſoin de votre éducation.

SCENE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LUCILE, BARBARISMUS, DOROTHÉE.

LE CHEVALIER, *à Lucile*

C'Eſt encore mon Pédant.

LUCILE *au Chevalier.*

Et mon inſupportable Gouvernante.

LE MARQUIS, *à Barbariſmus & à Dorothée.*

Je vous recommande de ne point les laiſſer tête-à-tête.

SCENE VI.

LUCILE, LE CHEVALIER, BARBARISMUS, DOROTHE'E.

DOROTHE'E.

VOus avez entendu l'ordre, Mademoiſelle?

LUCILE,

LUCILE, *avec aigreur.*

Mademoiſelle, je vous ai dit cent fois depuis hier, qu'il étoit temps de m'appeller Madame.

DOROTHE'E.

Soit.

BARBARISMUS.

Et vous, Monſieur le Chevalier, êtes-vous auſſi mutin que tantôt ?

LE CHEVALIER.

Je me ſens fort en diſpoſition de l'être encore plus.

LUCILE, *au Chevalier.*

Mon cher ! quel malheur nous menace ?

LE CHEVALIER.

Il faut le prévenir, Madame. L'Hymen a ſes droits. Où ſeroit donc l'avantage d'être Epoux, ſi l'on n'avoit pas la liberté d'être enſemble ?

BARBARISMUS.

Patientia vincit omnia; vous n'y ſerez que trop tôt.

DOROTHE'E.

Vous ignorez ce que c'eſt que le mariage.

AIR. *Vous voulez me faire chanter*, ou *Comme larrons en foire.*

Mes enfans, figurez-le-vous,
Comme un lourd équipage ;
Fardeau péſant pour les Epoux
Qui ſont à l'attelage :

Chacun tire d'un pas égal
Dans la jeuneſſe mûre;
Trop vieux, trop jeune, tout va mal;
Zeſte, adieu la voiture.

BARBARISMUS.

Je vais, ma belle Dame, m'ajuſter à la portée de votre eſprit par un métaphore plus claire.

AIR. *Les routes du monde.* N°. 10.

Le mariage eſt un melon,
Qu'il faut goûter dans ſa ſaiſon;
Trop verd il ne vaut pas le diable,
Trop mûr, il ne vaut rien non plus:
Il faut un milieu convenable.
In medio jacet virtus.

LUCILE.

AIR. *L'allumette.*

Nous n'entendons rien à cela,
A quoi bon nous faire un emblême?

LE CHEVALIER.

Croyez-moi, Madame,
On doit ſur ces matieres-là,
Ne s'en rapporter qu'à ſoi-même.

LUCILE.

Vous avez raiſon. Nous ſommes bien bons de les écouter.

LE CHEVALIER.

Je ſors, crainte que la patience ne m'échappe. (*bas à Lucile*) tâchez de vous rendre au jardin. (*Il rentre.*)

LUCILE.

Je me retire auſſi, je n'ai pas plus de patience que mon Epoux. (*elle rentre.*)

DOROTHE'E, *la voulant ſuivre.*
Un moment, un moment.

SCENE VII.

BARBARISMUS, DOROTHE'E.

BARBARISMUS, *l'arrêtant.*

LAiſſez, elle entre dans ſon cabinet; ils ne vont point enſemble.

AIR. *Mon pere a fait bâtir une maiſon.* N°. 11.

Ecoutez-moi belle Dondon,
(*à part.*) Ah! le joli petit nez fripon,
(*haut.*) Mon enfant, je vous diſois donc...
(*à part.*) Qu'il eſt genti, qu'il eſt mignon.
Ah! le joli petit bec fripon:
Ma foi, j'en tiens; c'eſt tout de bon.

DOROTHE'E.
Hé bien, que me voulez-vous?

BARBARISMUS.
Ouf! *Omnia vincit amor.*

DOROTHE'E.
Qu'eſt-ce qu'il me veut dire avec ſon vincit eſt mort?

BARBARISMUS.
Vous voyez un captif que l'amour conduit à vos pieds.

DOROTHE'E.

La conquête eſt glorieuſe.

BARBARISMUS.

AIR. *Menuet de Tancrede.*

J'ai voulu guérir ma bleſſure,
C'eſt en vain, hélas! tout l'aigrit;
Je crois que j'y perdrai l'eſprit.

DOROTHE'E.

Vous n'y perdrez rien, je vous jure.

BARBARISMUS.

Quel eſpoir flatteur!

AIR. *L'Amour me fait, lon, lan, la.*

Si je pouvois vous plaire,
Je mourrois de plaiſir;
Ne ſoyez point contraire
A mon ardent deſir.

DOROTHE'E.

Je vous ferois, lon, lan, la,
Je vous ferois mourir.

BARBARISMUS.

AIR. *A ſa voiſine.*

De répondre à mes ſentiments,
L'amour même vous preſſe;
Suivez ſes préceptes charmants,
Je vous veux, ma Déeſſe,
Donner les premiers éléments
De la tendreſſe.

DOROTHE'E.

AIR. N°. 12.

Vous vous en flattez vainement.

BARBARISMUS.

Permettez-moi, ma chere,
De vous montrer le Rudiment

Qu'on enſeigne à Cythere ;
Je veux vous former ;
J'ai lu l'art d'aimer,
Je ſai tout ce qu'il traite ;
Du ſoir au matin,
Je veux en Latin,
Vous parler d'amourette.

DOROTHE'E.

Hé ! mon pauvre Monſieur Barbariſmus, parlez-moi plutôt bon François.

BARBARISMUS.

AIR. *Janneton, tout de bon.*

J'étudirai dans vos beaux yeux,
Vous ſerez, objet de mes vœux,
Au rang des Livres curieux
De ma Bibliotheque.
C'eſt vous que j'aimerai le mieux
Après Senecque.

DOROTHE'E

Je lui cede la préférence de bon cœur. Votre ſervante.

Elle veut s'en aller.

BARBARISMUS *l'arrêtant.*

Doucement.

AIR. *Simone, ma Simone.* No 13.

Aimerai-je ſans ſuccès,
Toujours à l'excès ?

DOROTHE'E.

Mon enfant je n'en puis, mais.

BARBARISMUS.

Hélas ! pour vous je brûle.
Ne vous verrai-je jamais
Soumiſe à ma férule ?

AIR. *Du Convaleſcent*, ou *le plus grand Clerc n'y voit pas claire.* N° 14.

Mon amour eſt très-poſitif,
Il n'a point de comparatif,
Je vous aime au ſuperlatif;
Prenez-moi quand je ſuis actif,
Tout eſt paſſif.

Vous riez, y auroit-il dans votre cœur un diminutif de cruauté? je ſens dans le mien un augmentatif de tendreſſe.... Courage, mon garçon. *Audaces fortuna juvat.*

(*Il veut l'embraſſer.*)

DOROTHE'E *lui donnant un ſoufflet.*

Vous êtes bien plaiſant, mon ami, de me faire des propoſitions indécentes en Latin.

BARBARISMUS.

Ah! Madame Dorothée, je vous jure, foi de Savant....

DOROTHE'E.

Si vous lâchez encore un mot de Latin, je vous fuis pour toujours.

BARBARISMUS.

Je n'y retournerai plus. Je ſais que l'on doit prendre garde de fâcher les Dames. *Notumque furens quid fœmina poſſit.* Arrêtez donc.

(*Dorothée gagne le cabinet, Barbariſmus le ſuit.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LUCILE (*sur le Théatre.*) BARBARISMUS & DOROTHE'E (*dedans le Cabinet.*)

LE CHEVALIER, (*faisant sortir Lucile du cabinet, & y enfermant Barbarismus & Dorothée.*

(*à Lucile.*)

SOrtez vîte, fort bien; nous tenons nos importuns sous la clef.

BARBARISMUS *en dedans.*

Que faites-vous donc, vous nous enfermez.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, Monsieur le Pédagogue, vous courtisez la Gouvernante.

BARBARISMUS.

Le petit traître!

LUCILE *au Chevalier.*

Il ne faut pas souffrir chez nous d'amourettes; s'ils étoient mariés, encore passe. Monsieur le Marquis le saura.

LE CHEVALIER (*à Barbarismus & à Dorothée, présentant la main à Lucile pour l'emmener.*)

Sans adieu.

DOROTHE'E.

Comment, après la défense que l'on

vient de nous faire de vous laiſſer tête-à-tête.

LE CHEVALIER.

AIR. *Talalerie talalerie.*

C'eſt un ordre qui vous regarde ;
On ne nous a rien défendu ;
Il falloit ſe tenir en garde.

DOROTHE'E.

De grace, ouvrez.

LUCILE.

C'eſt temps perdu.

LE CHEVALIER.

Qu'ils nous ſuivent ſi bon leur ſemble,
Donnez la main ;
Dans le jardin,
Allons enſemble.

(ils rentrent.)

SCENE IX.

BARBARISMUS, DOROTHE'E. (*enfermés.*)

BARBARISMUS.

ARrêtez, arrêtez.

DOROTHE'E.

Ils ſont déja bien loin. C'eſt toi qui es cauſe de tout cela, maudit pédant ; il faut que je te déviſage.

BARBARISMUS.

Tout doux, ma Déeſſe. *Tantæ ne animis cœleſtibus iræ.*

DOROTHE'E.

Voilà encore ton chien de Latin ; il faut que je t'aſſomme. (*Elle le bat.*)

BARBARISMUS, *criant.*

Ahi, ahi, ahi.

SCENE X.

LA MARQUISE, LE BARON, (*ſur le Théatre.*) DOROTHE'E & BARBARISMUS (*enfermés dans le cabinet de Lucile.*)

BARBARISMUS.

AH! Madame, faites ouvrir cette porte au plus vîte, s'il vous plaît.

DOROTHE'E.

C'eſt ce pédant qui eſt cauſe que nos diſciples nous ont enfermés pour s'échapper.

LA MARQUISE.

Il n'eſt pas queſtion ici de détail. Je viens de les voir ſur la terraſſe du jardin, courez les chercher.

DOROTHE'E.

Nous vous les ramenons à l'inſtant.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE.

PUiſque votre réſolution eſt priſe, vous voudrez bien me faire le plaiſir de conduire ma fille & ſa Gouvernante au Couvent, qui n'eſt qu'à une demi-lieue de votre terre.

LE BARON.

Très-volontiers.

LA MARQUISE.

Si l'on attendoit plus tard, on ne pourroit ſéparer nos petits époux, leur amitié deviendroit bientôt un amour décidé. Diſpoſez ma fille au départ.

LE BARON.

Je m'en charge.

LA MARQUISE.

A l'inſu du petit Chevalier, car il feroit le Dragon.

LE BARON.

Oh, têtebleu! s'il bronche, je lui parlerai, moi.

LA MARQUISE.

Le Précepteur nous apporte de leurs nouvelles.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE BARON, BARBARISMUS.

BARBARISMUS.

NOus les avons trouvés, Madame. *Tempus erat.*

AIR. *Et tant amoureuſement.*

Dans un Antre de charmille,
A ſes genoux votre fille,
Souffroit ſans étonnement,
Eh! tant amoureuſe,
Son petit Époux charmant,
Et tant amoureuſement.

AIR. *Je ne ſais pas écrire.*

Nous approchons en tapinois,
Leurs yeux au défaut de leur voix
Formoient un doux langage.
A propos, je me ſuis fait voir,
Car l'amour alloit les pourvoir,
D'une diſpenſe d'âge.

La Gouvernante vous ramene Mademoiſelle votre fille; Monſieur le Chevalier a fui à mon aſpect; je vais le rejoindre. (*Il rentre.*)

LA MARQUISE *au Baron.*

Il n'y a pas de temps à perdre, comme vous voyez.

LE BARON.

Non, ma foi.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE BARON, LUCILE, DOROTHE'E.

LUCILE *à Dorothée.*

JE vous ſaurai gré quelque jour de vos bons offices ; je vous le promets.

LA MARQUISE.

Comment, Mademoiſelle, vous oſez quitter votre Bonne, ſans ma permiſſion ?

LUCILE.

Ma Bonne ! il n'y a rien de ſi méchant que cette Bonne-là.

DOROTHE'E.

AIR. *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Elle n'a plus d'égards pour nous.

LA MARQUISE, *à Lucile.*

Ne craignez-vous pas mon courroux.

LUCILE.

J'étois avec mon cher Epoux,
Et ſi je ne m'abuſe,
Selon vous, dans un nom ſi doux,
On trouve ſon excuſe.

LA MARQUISE.

Monſieur va vous conduire à votre Couvent.

LE BARON.

Aujourd'hui ſans faute, Couſine.

LUCILE.

Ah Ciel!

LA MARQUISE.

AIR. *Des Roſſignols de ce Valon.*

Ne repliquez pas ſur ce point.

LUCILE.

Ma douleur eſt extrême:
Reſpectez le nœud qui nous joint:
Hélas! mon époux m'aime,
Il ne ſe conſolera point;
J'en juge par moi-même.

LA MARQUISE.

Vous ne ſerez pas long-temps ſéparés. Je vous laiſſe avec Monſieur, & vais donner quelques ordres à votre Bonne pour le départ.

SCENE XIV.

LUCILE, LE BARON.

LUCILE.

AIR. *M. la Paliſſe eſt mort.*

MOnſieur, prévenez ces coups,
Daignez ſoutenir ma cauſe;
Quoi! loin de mon cher Epoux.

LE BARON.

Vous n'y perdrez pas grand' choſe.

LUCILE.

Quoi, Monſieur, le lien qui m'attache à lui?

LE BARON.

AIR. *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Comptez fort peu ſur ce lien;
Daignez m'en croire à ma parole.

LUCILE.

A quoi ſert donc l'Hymen?

LE BARON.

A rien.
Des titres, c'eſt le plus frivole.

AIR. *On en eſt quitte pour la peur.*

L'Hymen n'eſt plus qu'une alliance,
De biens, d'honneurs & de naiſſance,
Que la politique inventa;
L'union des cœurs eſt ſuſpecte,
Beaucoup d'égards, on ſe reſpecte;
Mais l'on ne va point au de là.

LUCILE.

AIR. *Et non, non, je n'en veux pas davantage.*

Mon avis n'eſt pas le vôtre,
S'aimer bien cela ſuffit;
On doit vivre l'un pour l'autre,
Ma chere Maman le dit:
Voilà le vrai mariage;
Le reſte en uſurpe le nom.
Et non, non, non.
Je n'en veux pas davantage.

SCENE XV.

LE BARON, LUCILE, LE CHEVALIER *dans le fond.*

LE CHEVALIER, *à part dans le fond.*

QUe vois-je! cet homme parle de bien près à ma femme.

LE BARON, *à Lucile.*

AIR. *C'eſt l'uſage.*

Sur quoi diantre diſcutons-nous,
Sans héſiter, préparez-vous
Pour ce voyage.
Ce ſéjour vous paroîtra doux,
Ne penſez plus à votre Epoux;
Suivez l'uſage.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel! qu'entends-je? (*repouſſant le Baron.*) Alte-là. Mon petit Monſieur, où voulez-vous aller avec Madame? Je viens déranger vos projets.

LE BARON.

Corbleu, mon petit bon homme, vous ne dérangerez rien.

(*à part.*) Je vais lui parler ferme.

LE CHEVALIER.

AIR. *Du Vaudeville d'Eſope au Parnaſſe*, ou *le Menuet des Francs Maçons.*

Vous voulez me ravir ma femme,
Craignez ma fureur;
Il faut avant m'arracher l'ame.

LUCILE, *au Chevalier.*

Calmez-vous, Monſieur.

LE BARON, *au Chevalier.*

Je ne viens point ici ſans titre.

LUCILE, *au Chevalier.*

De grace, écoutez-moi.

LE CHEVALIER.

Non, non.

Mon amour ſur un tel chapitre,
N'entend ni rime ni raiſon.

AIR. *Je ſuis un bon Soldat, ti, ta, ta.*

(*au Baron.*)

Redoutez le courroux.
D'un Epoux,
Que votre audace offenſe;
Je viens fort à propos:
Sans propos,
J'en veux tirer vengeance.

LE BARON, *au Chevalier.*

AIR. *Je ne veux point troubler votre ignorance.*

De tant d'audace il faut un peu rabattre.

LE CHEVALIER, *au Baron.*

Nous allons voir.

LUCILE, *au Chevalier.*

Vous me glacez d'effroi;
Je vous défends, & très-fort de vous battre,
Songez, Monſieur, que vos jours ſont à moi.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Quoi! Madame, vous me conſeilleriez d'être un lâche?

LE BARON, *à part.*

Sa réſolution m'étonne; (*haut*) je vais me plaindre à Monſieur le Marquis.

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *lui barrant le chemin.*
Vous ne m'échapperez pas..

LE BARON, *à part.*
Quelle vivacité!

LUCILE *au Chevalier.*
Mon cher, à quoi vous expoſez-vous?

LE CHEVALIER, *à Lucile.*
Ne craignez rien, Madame, je ſais me ſervir de mon épée, & je vaux bien Monſieur.

LE BARON *à part.*
Nous tirerons la nôtre, cela l'intimidera.

AIR. *C'eſt le ton qu'il faut prendre.*
(Haut au Chevalier.)
Avec moi vous faites comparaiſon,
Vous le prenez ſur un drole de ton.

LE CHEVALIER *au Baron.*
En cet inſtant vous me ferez raiſon.
(tirant ſon épée.)
Allons, Monſieur, ſongez à vous défendre.

LE BARON.
Comment donc,
Mirmidon,
Sur quel ton?

LE CHEVALIER *au Baron.*
C'eſt le ton, c'eſt le ton qu'il faut prendre.
(Il pouſſe des bottes au Baron.)

LUCILE.
Au ſecours, au ſecours!

LE BARON *au Chevalier.*

Attendez, attendez donc. (*A part en se reculant sur le bord des rampes.*) La peste, comme il y va. C'est tout de bon.

LUCILE, *au Chevalier.*

Eh! Monsieur, de grace.

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Non, non, Madame, c'est une affaire d'honneur.

(*au Baron.*)

Hé bien, Monsieur, je suis las d'attendre.

LE BARON, *au Chevalier.*

Ma foi, Monsieur le Chevalier, vous êtes fort le maître de rengainer.

LE CHEVALIER, *au Baron.*

Vous avez peur, poltron?

LE BARON, *à part.*

C'est un petit diable.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, LE BARON, LE CHEVALIER, LUCILE.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

QUe vois-je! quelle fureur vous transporte? Qu'avez-vous à démêler avec Monsieur?

LE BARON, *à la Marquiſe.*

Il m'a cru, ſans doute, amoureux de ma petite couſine.

LA MARQUISE *au Chevalier.*

Vous n'êtes qu'un mutin. Faites excuſe à Monſieur.

LE CHEVALIER, *à la Marquiſe.*

De ce qu'il veut m'enlever ma femme. Si Monſieur ſe trouve offenſé, je ſuis prêt de lui donner une ſatisfaction honnête.

LE BARON *à la Marquiſe.*

J'excuſe la jeuneſſe. Ventrebleu, Couſine, s'il avoit auſſi-bien dix ans de plus, tout votre gendre qu'il eſt.... Mais j'aime à lui voir du courage; nous en ferons quelque choſe.

(Le Chevalier jette un coup d'œil menaçant au Baron qui le radoucit.)

LA MARQUISE.

Apprenez que Monſieur agit ſelon mes intentions. C'eſt moi qui l'ai prié de remener ma fille au Couvent, & je vais faire en ſorte que vous ne mettrez plus les pieds dans cet appartement, qu'elle ne ſoit partie.

AIR. *De néceſſité néceſſitante.*

On pourroit, ſi vous n'êtes plus ſage,
Faire caſſer votre mariage.

LE CHEVALIER *à part.*

Oh! j'eſpere y mettre ſi bon ordre,

Que ſur ce point on ne pourra mordre.

LA MARQUISE *au Chevalier.*

Embraſſez votre petite femme pour lui faire vos adieux.

LUCILE *pleurant.*

A... a... adieu, Chevalier!

LE CHEVALIER *bas à Lucile en l'embraſſant.*

Ne pleurez pas, ma chere épouſe; je ſais ce qui me reſte à faire. (*Il rentre.*)

SCENE XVII.

LA MARQUISE, LE BARON, LUCILE.

LA MARQUISE *au Baron.*

JE vous prie, Monſieur, d'excuſer les vivacités du petit bon homme.

LE BARON.

Oh! je lui ai dit ce qu'il falloit lui dire.

LUCILE *à la Marquiſe.*

AIR. *Les Proverbes.*

Que contre lui rien ne vous indiſpoſe;
Pardonnez-lui, l'amour l'a fait agir:
De ces tranſports, c'eſt moi qui ſuis la cauſe,
C'eſt moi que vous devez punir.

LE BARON *à Lucile.*

Il n'eſt plus queſtion de cela. Apprêtez-vous, petite, je vais faire mettre les

chevaux au carroſſe. *(à la Marquiſe.)* A propos, couſine, ne me quittez pas; je ſerois peut-être encore obligé de réprimer les vivacités du Chevalier.

LA MARQUISE *à Lucile.*

Il faut obéir, Mademoiſelle; on va venir vous prendre; votre place eſt retenue au Couvent.

LUCILE.

AIR. *La jeune Abbeſſe de ce lieu.*

Avec plaiſir j'obéirai,
Mais je vous demande une grace.

LA MARQUISE.

Parlez, je vous l'accorderai.

LUCILE.

Retenez encore une place;
Que celui qui vient d'avoir ma foi,
Soit mis au couvent avec moi.

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas faiſable; mais il ira vous voir.

(Elle rentre avec le Baron.)

SCENE XVIII.

LUCILE *ſeule.*

AIR. *La Bergere Annette.*

UN ordre ſi funeſte
Me réduit aux abois;
J'aurois, je le proteſte,

Moins de peine cent fois,
A m'éloigner de ma mere,
Qui m'eſt ſi chere,
Que de quitter ainſi
Mon cher petit mari.

AIR. *D'une certaine façon.*

D'une certaine façon,
Que je rencontre ſa vue,
Je me ſens d'abord émue,
Sans en ſavoir la raiſon :
On me peint le mariage,
D'une certaine façon,
Comme un grand fardeau, bon, bon,
On eſt fort ſimple à mon âge,
Cependant je l'enviſage,
D'une certaine façon.

J'entends du bruit. Ciel! que vois-je? Le Chevalier monte par ma fenêtre.

SCENE XIX.

LUCILE, LE CHEVALIER, *entrant par la fenêtre.*

LUCILE.

QUel équipage! pourquoi ces piſtolets?

LE CHEVALIER.

Suivez votre époux; un domeſtique que j'ai gagné nous tient des chevaux prêts à la porte du jardin : partons.

LUCILE.

Y penſez-vous, Chevalier? Que deviendrons-nous?

LE CHEVALIER.

J'ai du courage. Je demanderai de l'emploi, & j'eſpere que mes ſervices nous mettront bientôt dans un état digne de vous & de moi.

AIR. *La moitié du chemin.*

Nous ne dépendrons
Que de nous ſeuls, ma chere,
Tant que nous voudrons.
Enfin nous nous verrons:
Nous trouverons bientôt tous deux
Le ſecret d'être heureux
Autant que pere & mere;
Notre bonheur
Sera bientôt certain.

LUCILE.

Je ferois de bon cœur
La moitié du chemin.

Mais diſpenſez-moi d'une pareille démarche: que diroient nos parents?

LE CHEVALIER.

AIR. *On fait ce qu'on peut, & non pas ce qu'on veut.*

Mon droit n'eſt-il pas légitime?

LUCILE.

Hélas! je penſe comme vous;
Cependant on me fait un crime
De reſter avec mon époux;
Je répondrois à votre attente

Si je cédois à mon penchant ;
Mais ma mere me le défend :
Quand on eſt encor dépendante ;
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.

LE CHEVALIER.

Votre chere maman a dit mille fois, que le premier devoir d'une épouſe, c'eſt de ſe ſoumettre aux volontés de ſon mari ; & ſi mon amour me permet de me ſervir une fois de l'autorité que l'hymen me donne, c'eſt en cette occaſion. Suivez-moi, je l'exige.

LUCILE.

Air : *Au bout du monde.*

Dès que vous dites, je l'exige,
Cette raiſon à tout m'oblige ;
Sans repliquer je vous ſuivrai.
Sur la terre & l'onde,
Avec vous j'irai,
Au bout du monde.

LE CHEVALIER.

Vous m'enchantez, ne différons plus ; (*ils vont à la fenêtre.*) O ! contretemps funeſte ! l'échelle eſt retirée. On vient, je ſuis découvert.

LUCILE.

Cachez-vous dans mon cabinet.

(*Le Chevalier entre dans le cabinet.*)

SCENE XX.

LUCILE, LA MARQUISE, LE BARON, DOROTHE'E.

LA MARQUISE, *à Lucile.*

J'Apprends de jolies choſes, Mademoiſelle. Un Domeſtique vient de nous dire, que le Chevalier eſt dans le deſſein de vous enlever; ſeriez-vous de complot avec lui?

DOROTHE'E.

Il n'en faut pas douter.

LUCILE, *à Dorothée avec aigreur.*

Ce n'eſt pas vous qu'on interroge.

LE BARON.

Nous ne partirons point que Monſieur le Marquis ne ſoit ici. Le Chevalier n'entreprendra rien en ſa préſence.

DOROTHE'E.

Monſieur ne tardera pas.

LA MARQUISE *à Lucile.*

En attendant, Mademoiſelle, entrez dans votre cabinet, & n'en ſortez que par mon ordre.

AIR, *Entre l'amour & la raiſon.* N°. 15.
Vous hésitez à m'obéir?

LUCILE.

Non, j'obéis avec plaiſir,
Et même ſi c'eſt votre envie,
Sans en avoir aucun regret,
En priſon dans ce cabinet,
Je reſterai toute ma vie.

SCENE XXI.

LA MARQUISE, LE BARON, DOROTHE'E, BARBARISMUS.

BARBARISMUS *fort eſſoufflé.*

O Tempora! ô mores!

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous, Monſieur Barbariſmus?

BARBARISMUS.

Ah! Madame, la poſtérité ne le croira jamais; mon Diſciple, à l'aide de l'échelle du jardin, eſt entré par la fenêtre dans cet appartement.

LE BARON, *effrayé.*

Il eſt ici.

BARBARISMUS.

Comme il n'étoit pas de ma prudence de monter après lui, j'ai retiré l'échelle, & je vous cherchois pour vous rendre compte de ſon entrepriſe.

LA MARQUISE.

Vous me ſurprenez, j'ai trouvé ma fille

ſeule ici, & je l'ai fait rentrer dans ſon cabinet.

BARBARISMUS.

AIR. *Quoi, ne doit-on pas aimer tout le monde.*

Vous avez fait un beau coup.

LA MARQUISE.

Pourquoi je vous prie ?

BARBARISMUS.

Vous-même enfermez le Loup
Dans la Bergerie (*bis.*)

SCENE XXII.

LA MARQUISE, LE BARON, BARBARISMUS, DOROTHE'E, LE CHEVALIER *en-dedans le cabinet.*

LE CHEVALIER.

OUi, Madame, & l'on ne m'arrachera mon épouſe qu'avec le jour.

LA MARQUISE.

Nous allons voir cela. (*à Barbariſmus.*) Amenez-le-moi.

BARBARISMUS.

Hoc opus, hic labor eſt. Si Monſieur le Baron veut me ſervir d'eſcorte.

LE CHEVALIER.

Je vous reſpecte beaucoup, Madame;

mais si ces Messieurs approchent, je leur brûle la cervelle.

BARBARISMUS *s'enfuyant.*

Ultra foromatas fugere hinc libet.

(Il rentre.)

LE BARON.

Ma valeur n'est point à l'épreuve du pistolet. Le Diable m'emporte si j'avance. Adieu, cousine.

(Il rentre.)

DOROTHÉE.

Le petit déterminé ! je sors aussi crainte d'attraper quelque chose.

LA MARQUISE.

Heureusement voici mon époux.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LUCILE.

LA MARQUISE.

VOus venez fort à propos, Monsieur, pour faire entendre raison au Chevalier. Il s'est retranché dans ce cabinet avec son épouse; cela devient très-sérieux.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Venez ici, Monsieur, je vous l'ordonne.

Le Chevalier sort du cabinet avec Lucile.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

AIR. *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Ce mot peut tout ſur moi, mon Pere;
Et je ne dois plus réſiſter,
Aux effets de votre colere,
Je viens m'offrir ſans héſiter.

(regardant tendrement Lucile.)

On m'ôte une Epouſe ſi chere;
Je n'ai plus rien à redouter.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

On n'a point envie de vous ſéparer pour toujours.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Ah! Monſieur, mon cœur ne pourra ſupporter cette cruelle ſéparation! ma mort préviendra ſon retour.

LUCILE, *au Marquis.*

Mon cher papa, ne ſoyez point fâché, & priez ma bonne maman qu'elle ne m'envoye pas au Couvent.

LE CHEVALIER, *à la Marquiſe.*

Madame, j'ai recours à vos bontés; priez Monſieur le Marquis de me laiſſer ma petite femme... Vous riez... Je lis ma grace dans vos yeux, *(il lui baiſe la main.)*

LA MARQUISE, *au Marquis.*

Ces pauvres enfants me font pitié.

AIR. *Nos plaisirs seront peu durables.* N°. 16.

La nature a avancé l'âge.
A leur peine, hélas! prenons part;
Après tout pour être en ménage,
Il vaut mieux trop tôt que trop tard.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

AIR. *Je vous la gringole.*

Monsieur, si votre courroux,
Me refuse un bien si doux,
Vous m'allez voir à vos genoux
Expirer tout-à-l'heure.

LUCILE, *au Marquis.*

Ah! Monsieur, souffrirez-vous
Que votre fils meure.

LE CHEVALIER.

AIR. *L'Amour est de tout âge.*

Vous avez instruit vos enfants,
Votre ardeur a produit la nôtre.

LE MARQUIS, *à la Marquise.*

Je m'apperçois qu'il n'est plus temps,
De les séparer l'un de l'autre;
D'amour qui peut sentir les traits,
De ses leçons peut faire usage.

LA MARQUISE *au Marquis.*

Il faut se rendre à leurs souhaits:
L'amour est de tout âge.

LE MARQUIS *à la Marquiſe.*

J'y conſens. (*aux jeunes gens.*) Remerciez Madame de cette faveur.

LUCILE *à la Marquiſe.*

Que je vous ai d'obligation, ma chere maman!

LE CHEVALIER *à la Marquiſe.*

Que je vous embraſſe. [*à Lucile.*] Et vous auſſi. [*Il les embraſſe.*]

LE MARQUIS.

Il y a une petite clauſe. Vous ferez les exercices convenables à un Gentilhomme; comme vous le deſirez votre femme reſtera.

AIR. *Si ma Philis vient en vendange.*

Mais vous ne pourrez être enſemble
Que quand vous ferez des progrès :

LA MARQUISE.

Que ce noble motif dès ce jour vous raſſemble,
Elle ſera le prix de vos ſuccès.

LE CHEVALIER.

C'eſt le moyen de me rendre bientôt habile.

AIR. *Je n'ai pas le pouvoir.*

Je travaillerai pour la voir.
Du matin jusqu'au soir,
Et je mettrai tout mon pouvoir
A faire mon devoir.

LE MARQUIS.

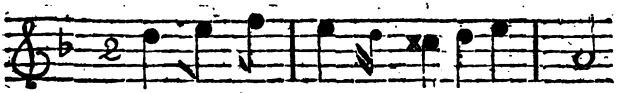
Que la Fête préparée pour célébrer notre union, célebre aussi le bonheur de nos jeunes mariés.

AIRS

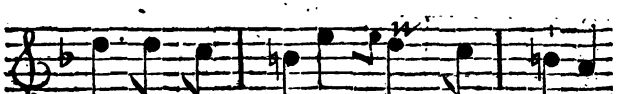
DES JEUNES MARIÉS.

N°. 1.

BARBARISMUS.

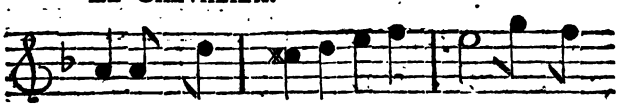


C'eſt que ſur le nœud qui les joint,

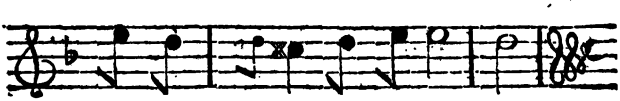


Il vouloit parler à Ma - dame.

LE CHEVALIER.

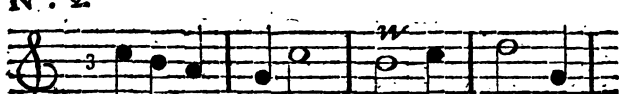


J'avois auſ - ſi, ſur un tel point, Deſſe-

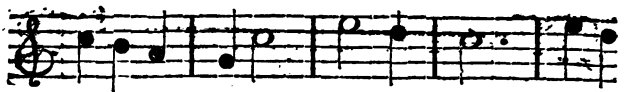


crets à dire à ma fem - me.

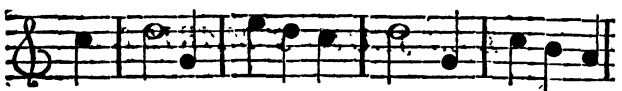
N°. 2.



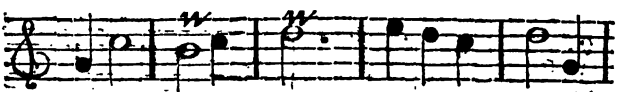
Loin de vous rien ne me con - tente,



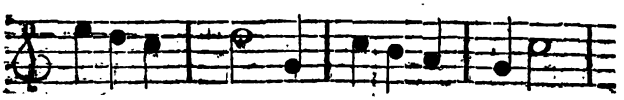
Tout ſemble ex - citer mon cour-roux: Ma gou-



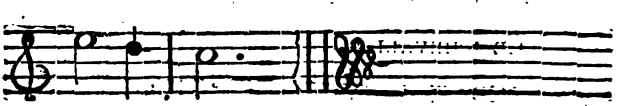
ver - nante M'impati - en - te, Je viens de



m'eſqui - ver pour vous. Quand on eſt femme

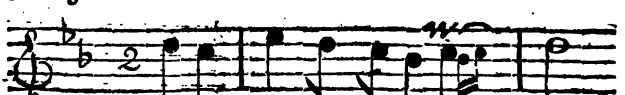


On peut ſans blâme Venir trouver ſon

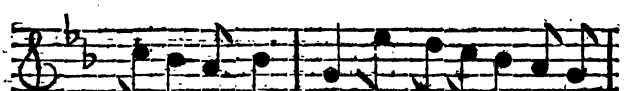


cher E - poux.

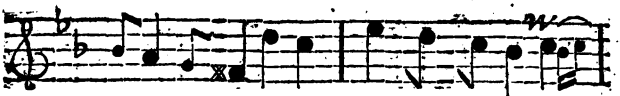
N°. 3.



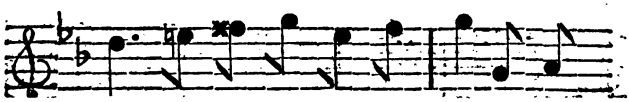
De mon a-me, Mon cher E - poux,



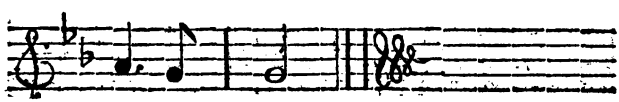
J'ai fait a - vec vous Un é-change qui m'en-



flamme ; Sans qu'on blâme Ma tendre ar-

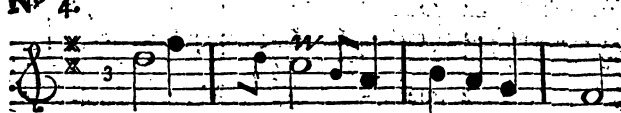


deur, Je puis plonger mon cœur Au ſein

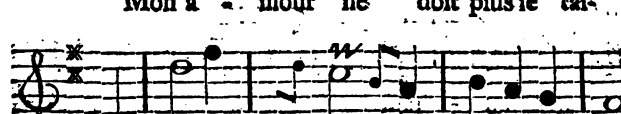


du bonheur.

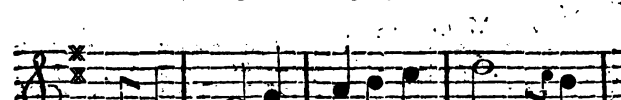
N° 4.



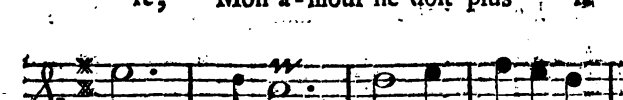
Mon a - mour ne doit plus ſe tai-



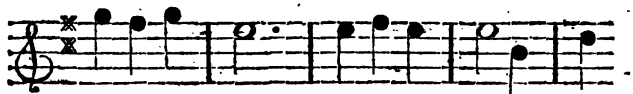
re Trop long - temps j'en ai fait myſte-

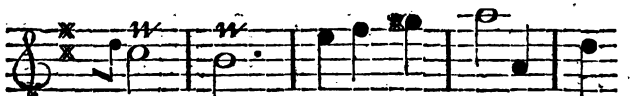


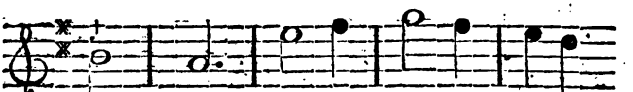
re ; Mon a-mour ne doit plus ſe

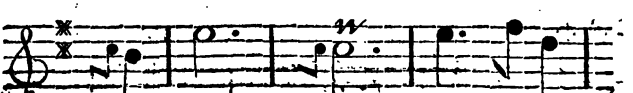


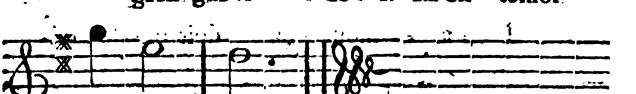
tai - re. Cher E - poux Sur un





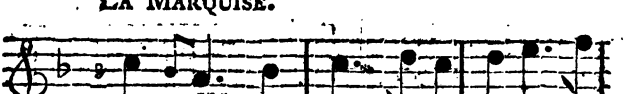


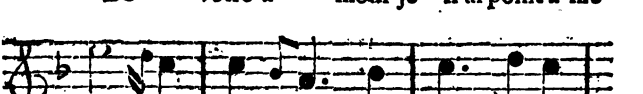


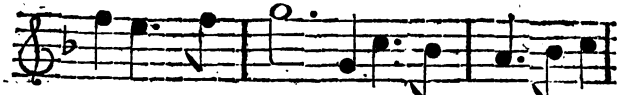


N°. 5.

LA MARQUISE.

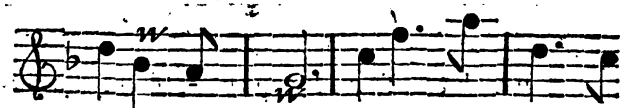




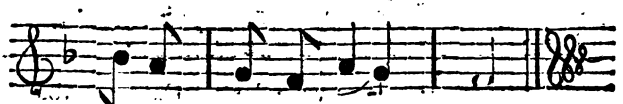


crains qu'avant peu, Nous ne voy-ons dimi-

LUCILE.



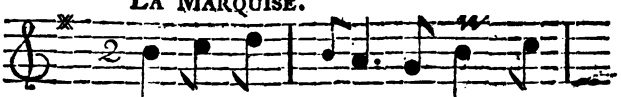
nu-er ce feu. Ciel! au-rions-nous la



même chose à craindre?

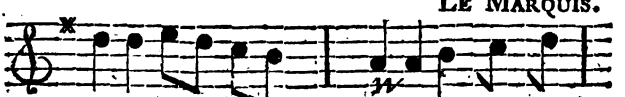
N°. 6.

LA MARQUISE.

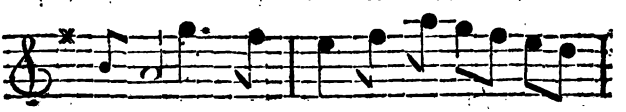


Ces feux ar-dents seront bien-

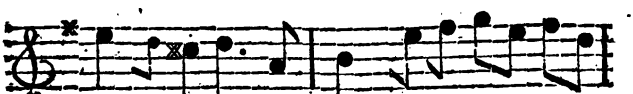
LE MARQUIS.



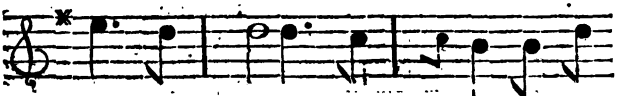
tôt des é-tein-celles. Malgré le

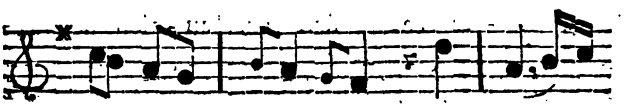


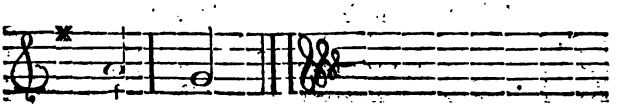
temps, Nos ar-deurs seront é-ter-



les, Notre a-mour, du vent de ses

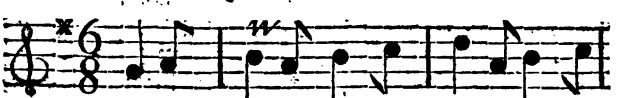


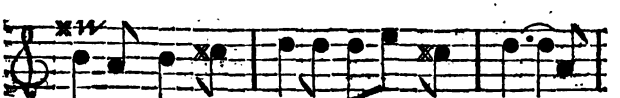




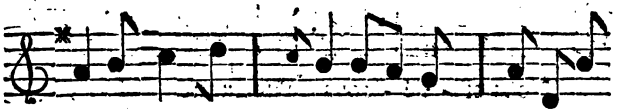
N°. 7.

LA MARQUISE.



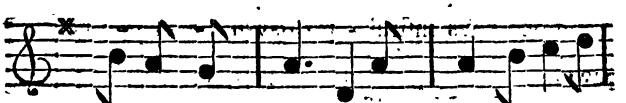


LE MARQUIS.



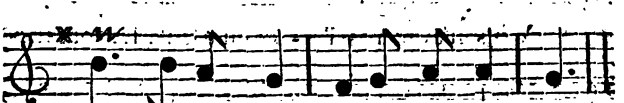
baiſeriez ma main? Oui, ſans ceſſe, Ma

Lucile.



chere Mat - treſſe, Il lui baiſe la

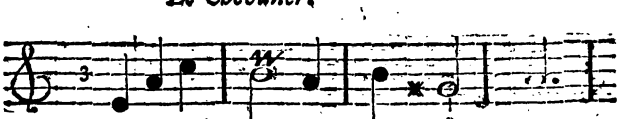
Le Chevalier.



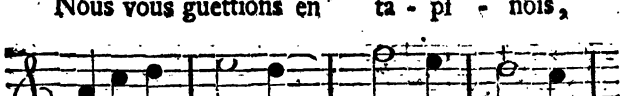
main Je ſui - vrai le même che - min.

N°. 8.

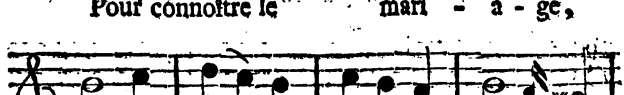
Le Chevalier.



Nous vous guettions en ta - pi - nois,

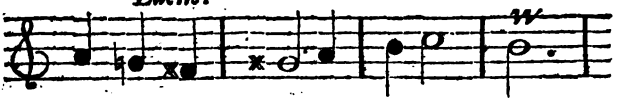


Pour connoître le mari - a - ge,

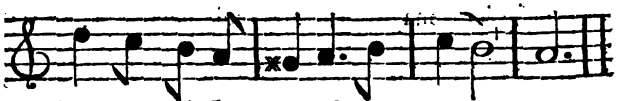


Vous ceſ - ſez, hé - las! quel domma - ge!

Lucile.



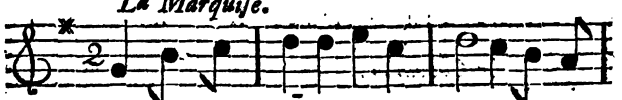
Nous eſ - pé - rons qu'une autre fois,



Vous nous inſtrui - rez davan - ta - ge.

N°. 9.

La Marquiſe.

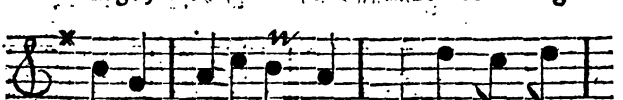


Vous n'avez pas l'â - ge qu'il faut, Et vous ſuc-

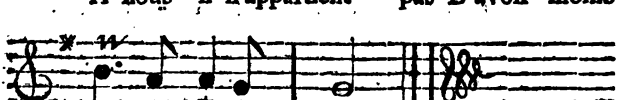
comberiez bientôt Sous les em - barras du mé-

Lucile

nage, Nous avons tous deux bon coura - ge.

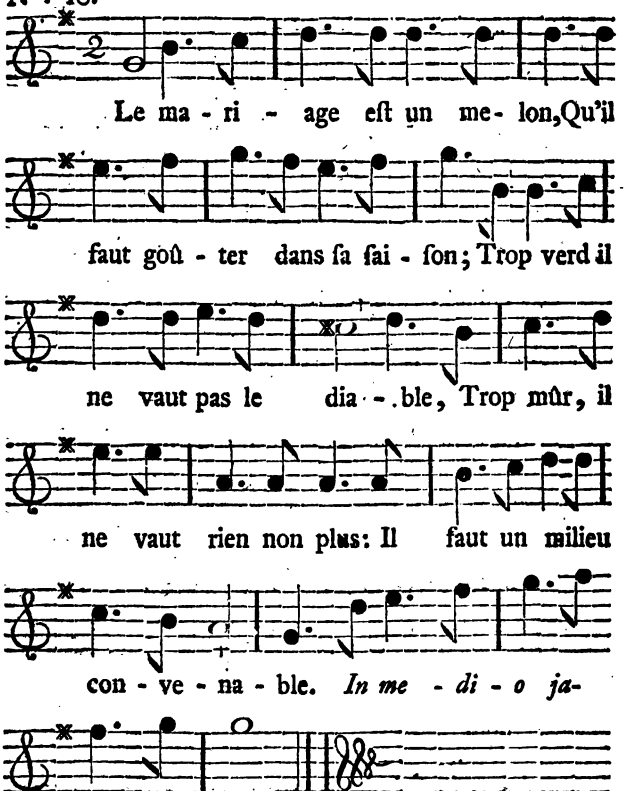


A nous il n'appartient pas D'avoir moins



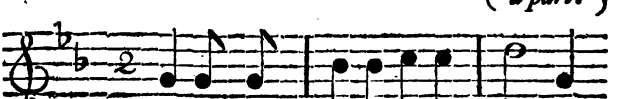
que vous d'embar - ras.

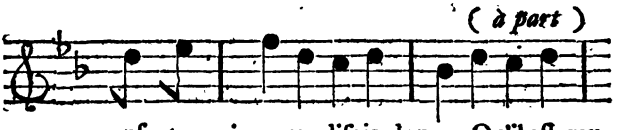
N°. 10.

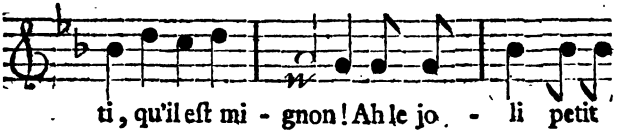


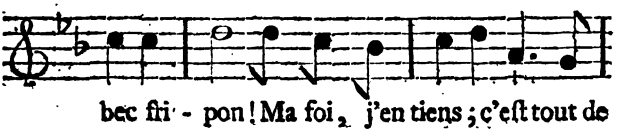
N°. 11.

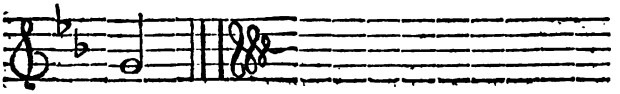
(*à part.*)



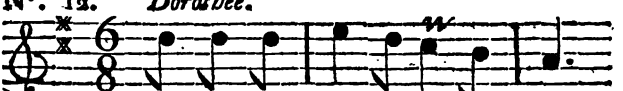




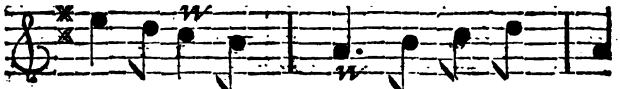




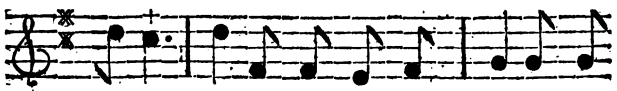
N°. 12. *Dorothée.*



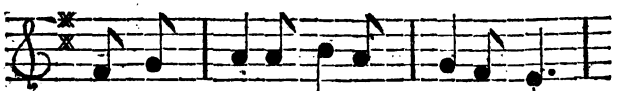
Barbarismus.



trer le Rudi - - ment' Qu'on enſeigne à

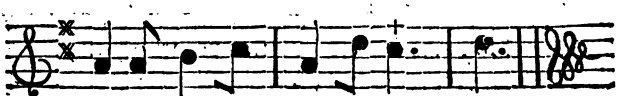


Cythe - re; Je veux vous for - mer; J'ai lû



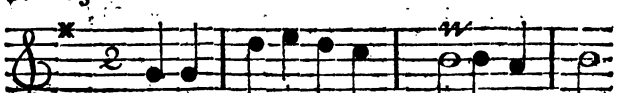
l'art d'ai - mer, Je ſais tout ce qu'il trai -

te; Du ſoir au ma - tin, Je veux en La-



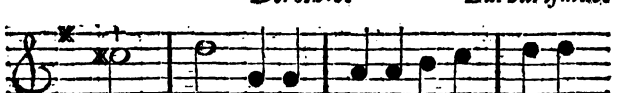
tin, Vous parler d'amouret - te.

N°. 13.

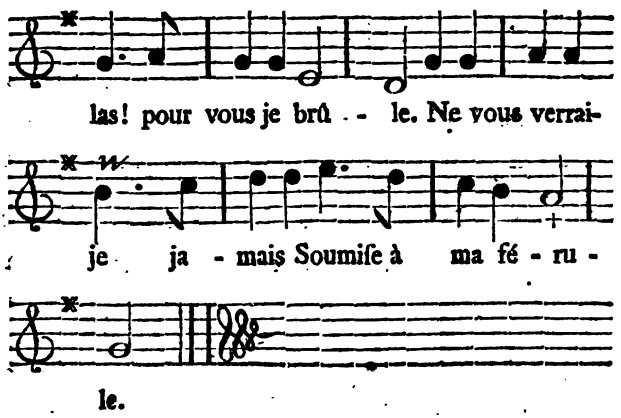


Aime - rai-je ſans ſuc - cès, Toujours à

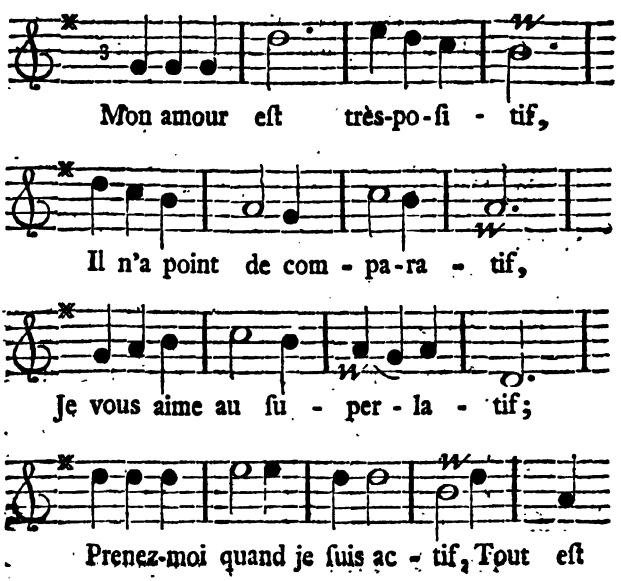
Dorothée. *Barbariſmus.*



l'ex - cès? Mon enfant, Je n'en puis mais. Hé-


las! pour vous je brû - le. Ne vous verrai-
je ja - mais Soumiſe à ma fé - ru -
le.

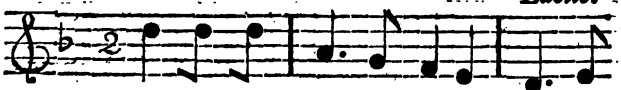
N°. 14.


Mon amour eſt très-po-ſi - tif,
Il n'a point de com - pa-ra - tif,
Je vous aime au ſu - per - la - tif;
Prenez-moi quand je ſuis ac - tif, Tout eſt

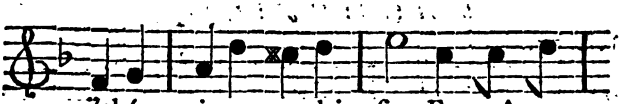
paſ - ſif.

N°. 15.

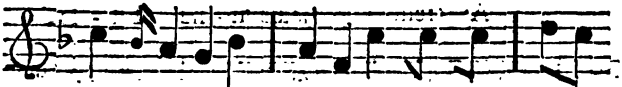
Lucile.



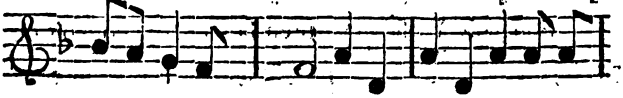
Vous hé-ſi - tez à m'obé - ir? Non,



j'obé - is avec plai - ſir, Et même



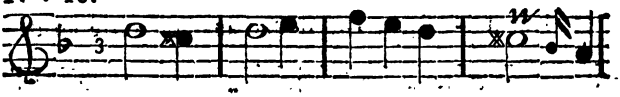
ſi c'eſt votre en - vi-e, Sans en a - voir



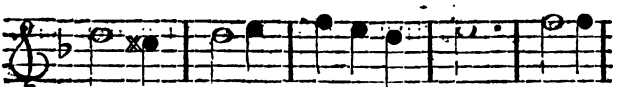
au - cun re - gret, En pri-ſon dans ce cabi-

net, Je reſ - te - rai toute ma vi - e.

N°. 16.

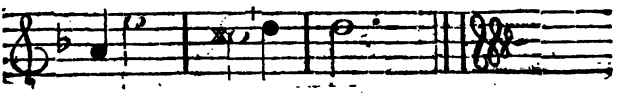


La na - ture a dévancé l'â - ge.

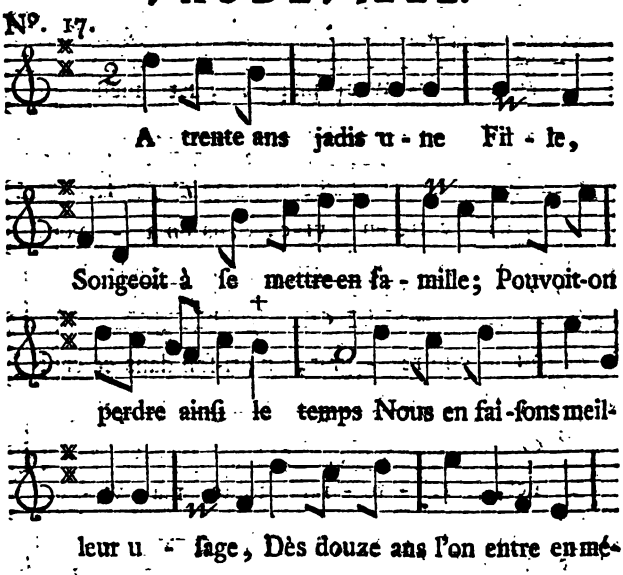


A leur peine, helas! prenons part; Après

tout pour être en mé - na - ge, Il vaut mieux


trop tôt que trop tard.

VAUDEVILLE.


No. 17.
A trente ans jadis u - ne Fil - le,
Songeoit à se mettre en fa - mille; Pouvoit-on
perdre ainsi le temps Nous en fai-sons meil-
leur u - sage, Dès douze ans l'on entre en mé-
na - ge, N'y a plus d'en-fants, N'y a plus d'en-fants.

Nos vieux Ayeux, froides Idoles,
A vingt ans alloient aux écoles;
Ils voyoient tard leurs descendants.
Qu'ils étoient sots! pour moi j'espere,
Qu'à quinze ans, je me verrai Pere.
N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

Aimer sans perdre l'innocence,
Sécher dans la persévérance;
C'étoit l'usage au bon vieux temps.
A présent on n'est plus si dupe,
A languir, bien fou qui s'occupe.
N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

Du temps que vivoit mon grand Pere,
Dans l'excès on ne donnoit guere;
On étoit jeune à soixante ans.
A présent dès l'adolescence,
L'affreuse vieillesse commence.
N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

Avant de savoir l'art profane,
Qu'au Palais on nomme chicane,
Un Procureur passoit trente ans;
Aujourd'hui fort jeune on y brille,
Le moindre petit Clerc nous pille,
N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

Qu'une fille étoit étonnée,
Le premier jour de l'hymenée;
Pour l'instruire, il falloit du temps.
A présent, de peines on est quitte:
On trouve femme toute instruite.

N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

Le Gascon vante sa naissance,
Le parvenu son opulence;
Chacun se met au rang des Grands.
Le Breteur fait l'homme de guerre,
Plus d'une fille fait la mere,
N'y a plus d'enfants, *bis.*

C'est bien vainement que ma Mere,
De l'Amour me fait un mystere.
Je n'ai qu'onze ans, mais je me sens;
Et quand mon petit cœur soupire,
J'entends bien ce qu'il me veut dire.
N'y a plus d'enfants, *bis.*

Au temps de ma bonne grand'Mere,
On ne dansoit que terre à terre;
L'on ne sautoit pas à vingt ans.
A présent, la mode est plus drôle:
Avant douze ans on cabriole.
N'y a plus d'enfants, *bis.*

Jadis l'ignorante jeunesse,
N'osoit décider d'une piece;
C'étoit l'emploi des vieux Savants.
A présent le goût prévient l'âge;
Chacun veut juger d'un ouvrage.
N'y a plus d'enfants,
N'y a plus d'enfants.

FIN.

JUL 9 - 1951